

Mon écrivain préféré

Agnès Desarthe

par Isabelle Lortholary,
Sophie Chérier, Chloé Mary, Florence Seyvos
et Anaïs Vaugelade

et un texte inédit d'Agnès Desarthe

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Mon écrivain préféré

Agnès Desarthe

par Isabelle Lortholary,
Sophie Chérier, Chloé Mary, Florence Seyvos
et Anaïs Vaugelade

et un texte inédit d'Agnès Desarthe

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© 2006, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par Mame à Tours – novembre 2011

Les grandes questions d'Agnès

Avant de nous coucher, Samira et moi avons joué à notre jeu préféré qui s'appelle : le jeu des grandes questions. Chaque jour, on discute de sujets importants. Ce soir-là, nous avons plusieurs dossiers à traiter :

1/ Est-ce que c'est mieux d'être en classe verte avec sa mère? (...)

2/ Est-ce vraiment un crime d'être beau? (...)

3/ Est-ce que le verbe aboyer est un bon verbe? (...)

Les grandes questions, collection Mouche

Depuis qu'elle est petite, Agnès se pose de grandes questions. Depuis quinze ans qu'elle écrit pour les enfants, elle les partage avec eux.

– Samira, tu crois que ma mère va mourir?

– Écoute, Léna. Peut-être. Mais il y a une chose à laquelle tu dois toujours penser. C'est que la mère de Bambi, la mère de Cendrillon, enfin, toutes les mères intéressantes quoi, sont mortes jeunes.

Les grandes questions, collection Mouche

Les grandes questions, ce sont donc les vraies, celles qui concernent nos existences et auxquelles les adultes n'aiment pas répondre. Elles interrogent l'amour, l'ami-

tié, la jeunesse, la vieillesse, la solitude, la maladie, la guerre, la mort.

Dans tous ses livres, Agnès les pose et y répond sincèrement, si possible en s'amusant.

Elle n'a encore jamais rencontré de sujet ou de question qu'elle ait jugés tabous ou interdits. Les enfants sont des interlocuteurs plus sérieux, plus profonds que les adultes, dit-elle. C'est passionnant de les écouter parler de la nuit, des rêves, de la disparition, puis d'en discuter avec eux. Ils ne connaissent ni l'aigreur ni la peur. Les adultes, si : pour eux, le chantier des grandes questions est terminé, ils ont rangé leur pelleuse, ils ne veulent pas y revenir, ils ont besoin de penser qu'ils sont sur du béton.

Qu'est-ce qu'une enfance heureuse ?

Paris, XIII^e arrondissement, au pied du métro aérien : un quartier perpétuellement en travaux dans les années 1970, très vite défiguré par des tours plus vilaines les unes que les autres.

Les grands talents ne se découvraient pas entre les tours du boulevard Masséna et les fresques en trompe l'œil merdique qui étaient censées améliorer l'environnement, rendu depuis des années aberrant par des architectes qui n'avaient pas compris que la couleur orange était, de toutes, la plus difficile à manier.

Les peurs de Conception, collection Médium

C'est là qu'Agnès grandit, entre un père pédiatre, une mère qui enseigna quelques années l'anglais, son frère et sa sœur. Elle ne découvrira la beauté de la ville que des années plus tard, en prenant le métro toute seule, et ne quittera cet appartement familial qu'à dix-neuf ans, pour emménager avec son fiancé Dante.

Première des filles mais deuxième enfant, née au printemps 1966 à cette place du milieu réputée difficile dans les fratries de trois, enfant « sandwich », comme disent les psychologues... Agnès a toujours adoré cette position. Une place peinarde, dit-elle, où elle est à la fois la petite

sœur du grand frère et la plus grande des filles, deux ans de moins que son frère, trois ans et demi de plus que sa sœur. «J’ai grandi entourée. Grâce à eux, je ne me suis jamais sentie seule, ils étaient une chaleur constante. J’ai d’abord partagé ma chambre avec Laurent, puis avec Elsa jusqu’à l’âge de quinze ans, tout ça dans un incroyable désordre qui me paraissait exquis ! On s’entendait vraiment très bien. Nous n’étions pas seulement unis, nous étions “serrés”, c’est-à-dire que nous ne laissions pas de place aux autres. Nous étions tellement complices que nous n’éprouvions ni le besoin ni l’envie d’avoir des amis. Du coup, pendant toute mon enfance, je n’ai pas su me faire d’amis, ou pas pu... Aujourd’hui, lorsque je dis ça à mes propres enfants, je les fais rire : “Mais enfin, maman, il n’y a rien de plus facile que de se faire un ami” s’exclament-ils. Mais pour moi, à l’époque, c’était comme grimper l’Annapurna : je ne savais pas par où commencer... Heureusement que nous étions trois, deux filles et un garçon : on avait beau penser toujours la même chose – tout en étant intimement persuadé, individuellement, de ne pas penser exactement comme les deux autres –, on était déjà dans l’altérité. Nous formions un début de groupe...»

Judith s’est mise à pleurer, très fort en émettant de longs râles de désespoir. Même à mes oreilles bétonnées par l’indifférence naturelle des grandes sœurs, son chagrin était déchirant.

Je me suis accroupie à côté d’elle et je lui ai caressé la tête. Judith est terriblement embêtante. C’est un boulet. C’est ma croix. Elle est ultra sensible et à moitié folle. Mais c’est ma sœur. Ce sera toujours le petit bébé couleur abricot qui est arrivé à la maison un jour d’automne. Je m’en souviens très clairement. Elle

était molle et sentait bon. J'étais déprimée de la voir si mignonne et si attirante. Tout le monde avait envie de la prendre dans les bras et de la caresser; même moi.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

« On s'entendait très bien mais on se disputait aussi. C'est lorsque nos parents s'en mêlaient que les ennuis commençaient, parce que, l'un de nous étant favorisé plutôt que les deux autres, le sentiment d'injustice jaillissait. »

Oser me dire que j'ai rendu ma sœur complice, comme si c'était un meurtre, comme si elle avait du sang sur les mains. Votre pauvre petite fille innocente. Votre petite chouchoute. Elle ne fait jamais rien de mal, elle, bien sûr. Et le jour où elle a renversé du miel sur la télécommande de la télé? Et le jour où elle a écrit CACA en lettres géantes sur votre déclaration d'impôts? Et le jour où elle a versé de l'engrais pour géraniums dans le bocal de mon poisson, le seul animal domestique que j'aie jamais eu, et qu'il est mort en quarante secondes? C'est elle la meurtrière, pas moi.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

« Mais entre nous, on se sentait à égalité et forts, y compris dans les moments de tension. La chaleur de ces moments-là est irremplaçable, elle a été un atout et un appui inestimables pour plus tard. Mon frère, ma sœur et moi sommes toujours aussi unis aujourd'hui et, si je devais estimer les capacités de mes parents à être de bons parents, la meilleure note que je leur donnerais sans aucune arrière pensée serait celle concernant cette entente fraternelle. »

Est-ce que tout ça ce ne serait pas de l'enfance heureuse? Alors que la plupart de ses amis et de ses héros ne se posent pas la question du bonheur et du confort, mais se plaignent souvent de malheurs et de soucis divers et variés, Mlle Naouri, elle, songe, un rien dubitative tout de même: «Mon enfance est en train d'être très heureuse, là...»

Une famille unie, un bonheur fraternel qui rend gaie, mais surtout la conscience aiguë d'avoir échappé à une chose terrible: la guerre, les camps de concentration, où certains grands-parents et aïeuls maternels sont morts. «Je savais que, pendant l'enfance de mes parents, il y avait eu la guerre. Pendant la mienne, il n'y en avait pas et c'était déjà, à mes yeux, une chance énorme! Mes parents étaient issus de familles en grande difficulté. Mon père nous parlait beaucoup de sa jeunesse en Libye, ses récits étaient notre feuilleton du soir et devenaient presque aussi réels que notre vie quotidienne. Ils envahissaient mon imaginaire. Je demandais: "Est-ce que nous sommes pauvres?", et aussi: "Est-ce qu'on a plus que cinq francs pour vivre?" car je pensais vraiment que cela pouvait être la limite de notre budget général. Cela faisait rire mes parents. Une fois vérifié d'une part qu'il n'y avait pas la guerre et qu'il n'y en aurait sans doute pas avant longtemps, d'autre part que nous n'étions pas pauvres au point de nous demander ce que nous allions bien pouvoir manger le lendemain, je ne pouvais que me dire: "Ah! ben pour le coup, ça c'est de l'enfance heureuse! Je suis vraiment en train de m'éclater, là..."»

Et puis il y a l'école. Agnès adore tout ce qu'on y fait, tout ce qu'on y trouve, les cahiers, les crayons et les petits

pots de colle, les cours et les leçons. La performance que constitue une journée d'école la grise, écouter, travailler, obtenir une bonne note, aimer et se faire aimer des maîtresses – car elle n'a pas encore compris qu'apprécier l'école et les maîtresses est un énorme handicap pour se faire des amis. Elle raffole aussi des activités artistiques. Pendant les récréations, elle préfère peindre et dessiner à jouer, ce sont pour elle des moments d'immense exaltation, comparables à ceux qu'elle connaît lorsqu'elle écoute de la musique classique chez elle. Allongée sur son lit, il lui arrive d'entrer littéralement en transe. Elle n'aime pas la musique populaire et n' imagine pas écouter autre chose que ces symphonies ou concertos savants. Et pourtant... paradoxe de leurs goûts enfantins et d'une éducation intellectuelle, aucun des trois enfants ne rate une émission de Maritie et Gilbert Carpentier. Ils raffolent de toutes ces idioties télévisuelles, ils en consomment pendant des heures et des années, sans aucune restriction. Et ils ont le droit de se coucher quand ils le désirent!

Enfance heureuse? À bien des égards. Exception faite d'un gros souci: des terreurs nocturnes d'une intensité folle entre cinq et vingt-quatre ans.

Les images défilaient sans qu'elle ait eu besoin de les évoquer volontairement, elles venaient toutes seules, s'appelant les unes les autres, se répondant sans lui laisser le temps de les maîtriser: la patte velue de l'araignée géante, le regard affolé de Jack l'Éventreur juste avant de planter son couteau dans la chair demi-tendre demi-résistante de sa victime, les mains calleuses de l'étrangleur aux ongles sales, la bouche tordue de l'homme hilare et puis, par hasard, quelques clichés d'accidents de voiture. Elle

s'était mise à trembler, puis à pleurer en se répétant ces deux mots : peur panique.

Les peurs de Conception, collection Médium

Dès que ses parents sortent, Agnès craint qu'ils ne meurent et sanglote jusqu'à ce qu'elle s'endorme d'épuisement. Rien ne la console : ni la présence de son grand frère et de sa petite sœur, ni la lumière laissée allumée. « J'ai grandi avec ces terreurs, mais je continue de les considérer comme un lieu passionnant et une source d'inspiration inépuisable. Je n'ai jamais estimé que ça gâchait mon enfance. Je suis allée voir toutes sortes de psychologues, je me souviens en particulier de deux messieurs à qui j'avais raconté n'importe quoi tant je trouvais tous leurs petits trucs minables – c'est toi qui dois payer, trois francs, ça fait partie du travail, gnagnagna... Qu'est-ce qu'ils croyaient, que j'allais prendre au sérieux cette mascarade ? J'ai enduré mes terreurs jusqu'à la naissance de mon fils aîné. Et, dès que je me suis arrêtée d'avoir peur la nuit, je n'ai plus eu peur de rien du tout ! »

Agnès sait que ce n'est pas à la mode de le penser et surtout de le dire, mais elle s'en fiche et assume : vivre l'amuse et la passionne depuis toujours. Chez elle, aucune posture ronchon du genre : « C'était mieux avant ! » ni de tralala nostalgique autour du paradis perdu de l'enfance. Elle a toujours senti que tout ce qu'elle vivait d'agréable ou de moins drôle à dix ans l'aiderait à connaître – et reconnaître – d'autres bonheurs vingt ou trente décennies plus tard...

Pourquoi l'amour maternel est-il si fort ?

« Avec l'amour maternel, la vie nous a fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient pas » : cette phrase célèbre extraite de *La Promesse de l'aube* de Romain Gary agace Agnès. « Ça veut dire quoi ? Qu'il y aurait quelque chose au début de la vie – l'amour maternel, inconditionnel, tellement plein, entièrement dans le don de soi, etc. – qui ne pourrait être retrouvé à l'âge adulte exactement sous la même forme, et que cette absence serait une trahison ? Mais c'est évident que l'amour maternel est unique, et heureusement ! Écrire une telle phrase, c'est oublier que la vie, comme la littérature, est faite de métaphores. L'amour inconditionnel d'une mère, il est évident qu'il ne faut pas l'attendre d'une amie, d'un mari ou de ses propres enfants ! Mais il y a quelque chose à trouver dans la vie adulte qui est métaphoriquement du même ordre : l'amour que l'on va donner à ses propres enfants, par exemple, mais aussi d'autres formes de sentiments très forts et apaisés comme ceux que l'on peut ressentir pour la nature, la musique, l'art... Tous ces mouvements du cœur adulte sont métaphoriques de quelque chose qui a été vécu enfant sous une autre forme. Il faut savoir les accueillir. »

Une chose est sûre : dans ses livres, Agnès n'est pas toujours tendre avec les mères.

La mère de Simon n'était pas méchante, ni sévère, ni idiote, ni grincheuse, seulement elle demandait tout le temps à Simon :

– Dis, Simon, quand est-ce que tu te maries ?

Le mariage de Simon, collection Renardeau

– Il faut que je téléphone à maman, dit Chloé. Elle va venir me chercher en voiture.

Moi, je trouve ça bête parce que Chloé habite à cinq minutes à pied, mais sa mère est folle, elle ne veut pas que sa fille rentre toute seule après six heures.

La fête des pères, collection Mouche

« Si j'écrivais sur la mère idéale, mes histoires seraient très ennuyeuses ! Je veux qu'on s'amuse en me lisant, et une mère, c'est une mine pour faire rire, un réservoir de drôlerie. Alors qu'une bonne mère qui ferait tout bien, si tant est qu'elle existe, ferait une très mauvaise héroïne. Aucun intérêt ! »

Écrire sur les mères est un travail et une joie. Être une mère dans la vie aussi. Et pourtant... Avant que son premier fils naisse, cette histoire de grossesse et de maternité paraissait à Agnès très éloignée, comme hors champ. Pire ! Celle qui écrit tant pour les petits avoue même ne pas les avoir aimés pendant longtemps : adolescente, elle fait du baby-sitting, mais elle est aussi aimable qu'un maton et, quand elle gagne un peu d'argent de poche en donnant des cours de flûte, ses petits élèves finissent en larmes ! « Je me souviens que, lorsque j'étais enceinte de mon premier enfant, l'une de mes cousines m'a mis son nourrisson dans les bras, "Tiens, prends-le, comme ça tu verras ce que c'est." Et je l'ai tenu comme... je ne sais pas quoi, mais

quelque chose d'un peu dégoûtant dont je ne savais vraiment pas quoi faire. Je n'éprouvais rien, j'étais assez ennuyée, je n'avais pas envie que ça dure longtemps. Et j'ai pensé : "Oh là là, et bientôt tu vas en avoir un à toi, qui sera le tien"! J'avais l'impression d'un grand saut dans le vide, je ne voyais pas comment j'allais surmonter cet événement.»

Agnès a vingt-quatre ans lorsque naît son premier enfant. Les jeunes parents se sentent totalement dépassés. «Je ne savais pas comment on faisait pour s'occuper d'un bébé... Je ne savais rien sur rien. À la maternité, c'est en voyant ma voisine de chambre changer son nouveau-né plusieurs fois par jour que je me suis fait la réflexion, au bout d'un certain temps, qu'il faudrait peut-être que je change le mien. Dante et moi étions les seuls parmi nos amis à avoir un appartement "familial" où le Frigidaire était toujours plein. Non seulement nous étions les seuls à être parents, mais nous étions déjà en couple, alors que la plupart des autres étaient célibataires. Tous se retrouvaient chez nous pour bavarder et se nourrir, nous étions un gîte où ils venaient finir une errance avant d'entamer la suivante. Je tenais à ces amitiés et à cette ambiance assez adolescente car je ne me voyais pas du tout entrer dans le tunnel de la famille "réglo" avec routine et horaires dans laquelle j'avais grandi. J'avais le souvenir que c'était un peu pesant. Même si, enfant, je me suis souvent dit que je vivais une enfance heureuse, j'avais aussi vaguement conscience qu'il y avait comme un couvercle un peu lourd qui reposait sur notre marmite familiale...

Que de fatigue pendant les premiers mois du bébé! Nous nous couchions à deux heures du matin, je me rele-

vais à cinq pour le nourrir: il fallait que je sois bien jeune pour tenir le coup!» Un premier enfant puis un second, trois ans plus tard. Et deux amours qui grandissent tous les jours, infiniment, sans aucune théorie possible sur la question de l'amour maternel...

Qu'est-il arrivé aux adultes ?

Cela se passe un matin d'école, en revenant du cours de piscine. Devant toute la classe, la maîtresse, une harpie qui préfère les garçons aux filles, accuse Agnès et son amie Maria d'être allées ensemble aux toilettes. « Je vous ai vues, vous êtes des cochonnes, hurle-t-elle devant les élèves de CM1 médusés, je ne veux pas savoir ce que vous avez fait, mais je trouve ça dégoûtant ! »

Je sais, cela semble incroyable et même calomnieux. C'est pourtant la vérité et la démonstration de ce que le monde moderne fait aux adultes : il les rend fous et ultra-violents.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

Agnès a huit ans, elle est terrorisée. Interloquée par tant de malveillance. Et elle comprend soudain que les adultes ont un sacré problème.

Sinon, comment expliquer qu'ils soient à ce point injustes et violents envers les enfants et qu'ils les choisissent si facilement comme défouloir à leur colère ? Elle fait alors le serment de ne jamais oublier ses sensations d'enfant, de rester fidèle à ses joies et à ses peines de huit ans, de se tenir toujours proche de ses inquiétudes et de ses exaltations de petite fille. « J'ai tenu mon serment. C'est la raison pour laquelle j'écris, et la raison pour laquelle je

vis comme je vis. Je n'ai rien oublié de ce que c'était d'être petit et de ne rien comprendre au monde des adultes. J'ai fait le pari, dès ce jour-là, de laisser la porte ouverte sur la pièce de mon enfance afin que les toiles d'araignées ne s'y tissent pas et que les fantômes ne s'y installent jamais. Je trouvais déjà incroyablement précieux de ne pas ressembler aux adultes qui m'entouraient. Je les regardais et je me demandais : "Qu'est-ce qui leur est arrivé?"

C'était une question récurrente. Ils me faisaient pitié, je les trouvais coupés d'eux-mêmes. Pourquoi jouaient-ils des rôles? Pourquoi étaient-ils habillés si bizarrement? Pourquoi se tenaient-ils si peu naturellement? Pourquoi ces voix et ces expressions de théâtre, pour dire des choses toutes simples : "Oh, commmmmmennnnnt allezzzz vvv-vous?" Sur quelle scène se croyaient-ils? Que cachaient-ils? La seule explication possible, d'après moi, était qu'ils avaient eu un accident terrible qui les avait amputés de quelque chose d'incalculable et d'irremplaçable : leur enfance.»

Mais comment échapper à la pesanteur de cette vie d'adulte où avoir des doutes est un luxe? Où prendre le temps de se poser de grandes questions, telles celles de la vraie couleur du ciel, de la tristesse de la solitude ou de la douleur de la mort, est une folie? Agnès n'est pas sûre qu'il y ait une réponse mais, dès l'école primaire, elle sait une chose : elle ne veut pas faire un métier comme les autres, partir travailler tous les matins à neuf heures et rentrer le soir à dix-neuf en portant haut et fort son armure d'assurance et de certitudes.

«L'énorme différence entre les enfants et les adultes est là : alors que les adultes doivent faire face à l'agressivité

constante des autres et se rigidifient pour supporter les assauts angoissants du monde, les enfants, eux, sont dans un état de doute permanent où tout les interroge.

En grandissant, on a le choix entre deux positions, deux postures : soit on considère que l'angoisse est toujours là, tapie, mais on s'y habitue, on vit avec elle, on devine que l'affaire ne sera jamais réglée car la mort est inacceptable, mais on décide malgré tout de s'intéresser à autre chose. Soit on décide de régler le problème de façon radicale, en le niant une bonne fois pour toutes. L'angoisse de mort n'existe pas, on ne veut plus la vivre. Mais il faut alors dresser de hautes murailles autour de soi et entrer dans ce système de défense qui n'est pas le mien, où des forteresses rencontrent d'autres forteresses, où personne n'avance exposé.»

À quarante ans, Agnès considère qu'elle est une adulte très récente.

À quoi cela sert l'école ?

«Je suis une bonne élève pour la vie. Je n'arrive jamais en retard à mes rendez-vous, je rends toujours mes manuscrits et mes traductions à temps. Et puis, j'aime apprendre et découvrir de nouvelles choses. J'ai l'impression que, pour beaucoup de personnes, apprendre ne vaut le coup que s'il y a quelque chose à gagner à la clé, un résultat précis à obtenir, baccalauréat ou diplôme, mais, une fois qu'elles y sont parvenues, pfuitt, elles arrêtent d'apprendre, c'est fini. Moi, je crois qu'il faut continuer d'apprendre à tous les âges, que c'est une des chances qui nous sont offertes et que c'est l'un des meilleurs remèdes à la tristesse. Apprendre est ce qui guide mon désir.»

L'école est l'une des grandes passions d'Agnès. Elle n'a jamais voulu enseigner – elle l'a pourtant fait, et passionnément, pendant un an, à la fin de ses études –, car elle aurait trouvé bizarre d'aller à l'école de sept à soixante-dix-sept ans et de passer son existence entière derrière un bureau ou sur une estrade. Mais que de joies et d'exaltation à l'école maternelle, puis à l'école primaire, au collège, au lycée, en hypokhâgne et khâgne et enfin à l'École normale supérieure de Fontenay ! L'écouter les raconter rendrait le pire des cancrenards nostalgique d'une salle de classe. «À la maternelle j'ai fait de l'art. Je dansais, chantaï, peignais, dessinaï. En primaire, j'ai découvert la per-

formance physique et intellectuelle que représente l'apprentissage de l'écriture et de la lecture. J'adorais toutes les activités et tout le décorum, les cartes de géographie à remplir et à colorier, les pages de calligraphie à recopier, les questions des maîtresses auxquelles il fallait répondre, les odeurs et les poussières de craie, les bruits de chaises qui grinçaient. Je m'enivrais ! »

Et puis, avec l'école primaire, Agnès découvre trois autres choses passionnantes : le rapport privilégié avec un adulte détenteur de savoir – elle commence déjà à être la chouchoute des instituteurs –, la compagnie des autres enfants – elle ne sait pas encore s'en faire des amis mais les observer la fascine –, et, surtout, elle découvre les garçons ! Elle est d'abord terrorisée par leur facilité à mettre la main aux fesses des filles, et n'ose en parler à personne, mais, dès la classe de huitième, leur proximité l'intéresse.

Est-ce une chance d'être une bonne élève ? Pour se lier d'amitié, certainement pas !

Elle a beau avoir de mauvaises notes dans les matières scientifiques à partir de l'entrée au collège, Agnès a le profil indécrottable de la bonne élève aux yeux mêmes des professeurs. Elle est une fayotte insupportable pour les autres : elle aime participer en classe, elle s'exprime avec aisance, elle attend avec impatience les interrogations écrites et les dissertations à faire sur table tous les quinze jours et ne rend jamais un devoir en retard ni ne sèche un cours.

Je suis première de la classe, je suis fayotte, j'ai tout pour plaire.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

Je suis une bête en rédaction. C'est toujours moi qui ai la

meilleure note et on lit mes devoirs devant tout le monde en classe.

La fête des pères, collection Mouche

«Je devais réellement avoir une attitude détestable! Mais ce que je continue de trouver charmant dans cette histoire, c'est ma sincérité et ma candeur. Je n'avais aucune idée de l'image que je donnais. Il n'y avait aucun calcul de ma part, je ne savais tout simplement pas que certaines choses ne pouvaient être dites ou faites sans donner une image impopulaire de soi. Quand un prof demandait "Qui aime l'anglais?", je levais la main parce que j'adorais l'anglais! Et je ne comprenais pas que cette main levée me désignait comme la personne à haïr pour le reste de l'année... J'ai traîné ce handicap jusqu'à l'agrégation. Je le traîne peut-être encore, mais, comme je ne suis plus dans une classe d'école, c'est moins visible...»

Imaginez un peu l'arrivée d'Agnès en classe de terminale au lycée Henri-IV, un établissement autant réputé pour l'excellence de son enseignement littéraire et de ses classes préparatoires que pour l'élégance bourgeoise de ses auditeurs. Une grande fille d'un mètre soixante-dix-huit, habillée en dépit du bon sens et encombrée de son corps, n'ayant aucune idée de la bienséance sociale et de l'importance de l'apparence et qui débarque telle une bécassine dans ce paradis de la mode et de la culture estudiantines... De fayotte, elle devient ringarde, plouc. « Ils étaient habillés comme dans les magazines! Où donc achetaient-ils leurs vêtements? Je ne comprenais rien à ce qu'ils étaient ni à comment ils

vivaient ni à ce qu'ils disaient. "T'en es à ta combien-tième recherche?" se demandaient-ils entre eux. Mais de quoi parlaient-ils, qu'est-ce qu'ils pouvaient bien rechercher? me demandais-je. Il s'agissait de leur nombre de lectures de *À la recherche du temps perdu*! Moi, je ne connaissais même pas Marcel Proust!»

Cette année scolaire 1982-1983 est décisive: Agnès y découvre les notions d'esthétisme et de féminité et entend parler pour la première fois des classes d'hypokhâgne et de khâgne et, surtout, de Normale Sup', un truc formidable où les étudiants sont payés pour étudier. Sa vie va changer. «OK, moi aussi je veux faire ça», décide-t-elle. Peu importe que le cursus soit intéressant ou pas, dur ou non, ce qui compte, c'est d'avoir de l'argent afin de pouvoir s'installer dans un appartement avec le garçon qu'elle aime et payer le prix d'un loyer. Obstinée, elle parvient à son but et entre du premier coup dans l'illustre école.

«J'avais dix-neuf ans, je n'étais pas mariée mais je voulais vivre avec Dante sans avoir à demander à mes parents de financer un mode de vie qu'ils réprouvaient... Avec un salaire de six mille cinq cents francs, à l'époque c'était possible. Depuis, je conseille à tous les élèves de terminale littéraire d'y penser: une fois qu'on y est, Normale Sup', c'est peinard! Les profs sont tellement excellents qu'ils nous mâchent le travail!»

Alors qu'il est de bon ton aujourd'hui de décrier l'enseignement, Agnès clame avec ferveur ce qu'elle lui doit: être celle qu'elle est.

«C'est une professeure d'hypokhâgne qui m'a fait comprendre ce qu'était la lecture et me l'a fait aimer. Ce sont aussi les professeurs qui m'ont encouragée à écrire, en me

disant qu'il y avait quelque chose d'intéressant dans mon écriture... Le fait qu'il y ait des grandes personnes qui décident de consacrer leur vie à apprendre des choses aux enfants me touche, m'émeut, m'emballe.»

Preuve de la tendresse d'Agnès pour le corps enseignant: dans ses romans où les adultes peu aimables sont légion, les professeurs ne le sont jamais.

Il faut respecter la vie et les malheurs de tous les enfants. Il faut respecter les différences. C'est le rôle de notre école laïque. L'école de la tolérance et de la compréhension.

La fête des pères, collection Mouche

Rendre grâce à ces aiguilleurs d'enfants lui semble justice. Tous ne sont pas bons, certains sont nuls et même parfois fous, concède-t-elle. Mais, dans une scolarité, il suffit d'un seul enseignant génial pour que l'existence d'un élève soit transformée, bouleversée et qu'elle prenne son envol. Et ça c'est formidable. «Et puis, une des choses amusantes à l'école, c'est justement qu'on peut y être en contact avec des fous! À moins d'être psychiatre dans un asile, on a rarement l'occasion d'en côtoyer autant. Ça aussi, c'est un apprentissage.»

À l'occasion de la sortie de ses romans, Agnès rencontre souvent des élèves de classes de ZEP. Elle a toujours le trac. En face d'elle, de grands mastards de tous âges, casquette rabattue sur le visage et manteau gardé sur eux, prêts à fuir dès la sonnerie. Leurs bouches sont cousues. Aucune question. Juste cette affirmation tacite que leur attitude illustre: l'école, c'est de la m... Agnès doit parler. Alors elle dit une chose à laquelle elle croit vraiment, dur comme fer et du

fond du cœur, et qui ne les laisse jamais indifférents. « Pour moi, l'école était un refuge. Parce que quand j'y étais, je n'étais pas dans ma famille. Je n'étais ni fille de ni sœur de, j'étais un individu qui exerçait son libre arbitre, seule. Je me découvrais, je rêvassais, je pouvais me raconter une autre histoire familiale. J'étais moi. Je faisais l'expérience d'une certaine démocratie. C'était la liberté. »

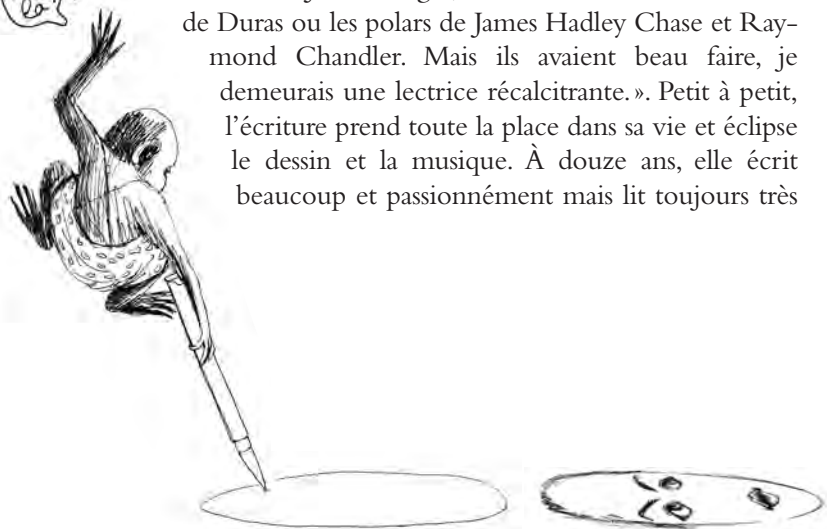
À quoi ça sert, l'école ? À apprendre à grandir, à vivre. Et à être libre. C'est la seule grande question à laquelle Agnès sache vraiment répondre.



Comment devient-on un écrivain?

Agnès parle tout le temps de littérature, elle ne pourrait vivre sans les livres qu'elle lit ni ceux qu'elle écrit et pourtant, il faut bien avouer la vérité : enfant, elle ne lisait pas. Ou peu, sans plaisir et de manière sporadique. Quand elle était petite, le centre de sa vie, c'était le dessin et la musique. De temps en temps, elle écrivait une petite histoire dans un de ses cahiers, mais d'heures de lecture assidue, point. Quand elle y repense aujourd'hui, Agnès s'en amuse : écrire sans lire, quelle aberration ! « Mes parents me conseillaient de le faire, puisque je me targuais d'écrire. Ils n'étaient heureusement pas sectaires et me proposaient aussi bien la collection complète des *Lucky Luke* que les nouvelles de J. D. Salinger, *Le Ravisement de Lol V. Stein*

de Duras ou les polars de James Hadley Chase et Raymond Chandler. Mais ils avaient beau faire, je demeurais une lectrice récalcitrante. ». Petit à petit, l'écriture prend toute la place dans sa vie et éclipse le dessin et la musique. À douze ans, elle écrit beaucoup et passionnément mais lit toujours très



peu. Son histoire d'amour avec la littérature commence tard : à dix-sept ans. Elle est alors élève en classe d'hypokhâgne, au programme *Madame Bovary*, et une professeure enthousiaste, géniale, qui lui ouvre les yeux sur ce qu'est un livre : une invitation à partager.

« J'ai compris une chose toute bête : un livre, quelqu'un l'avait écrit. Jusqu'alors je n'avais pas pris conscience de la préméditation, du mouvement, de l'ardeur et de l'utopie que représente l'acte d'écrire. Je n'avais pas imaginé ni compris qu'un écrivain est un être humain qui envoie un message de manière désespérée à quelqu'un qu'il ne connaît pas ; qu'à l'origine de ce message il y a souvent de la douleur, des doutes, des questionnements. Lorsque j'ai réalisé qu'un livre n'était pas cette chose compacte, dure et impénétrable, cet ennemi qui s'imposait à moi, mais au contraire un acte profondément adressé, un dialogue dans lequel j'étais invitée, alors tout a changé ! »

Comment naît le goût de la lecture ? Avec de bons livres. Et grâce, parfois, à un bon professeur.

Comment devient-on écrivain ? Avec travail et persévérance. Et grâce, parfois, à une bonne éditrice qui croit en vous, vous fait écrire et vous soutient.

C'est la réponse très personnelle d'Agnès.

« Je voulais écrire, mais je ne savais pas quoi. J'étais encore étudiante lorsqu'une de mes amies m'a dit que les Éditions ouvrières recherchaient des jeunes gens

zut, jamais
je n'aurai
la place
d'aller
signaler
nichts

et 2 petites
ombres rondes
aux commissures
des lèvres

et une très jolie ligne de mâchoire

Pst !
pas trop de
barbe quand
même !



*C'est parce qu'Agnès
elle est comme une statue antique :
surdimentonnée*



Super.

pour rédiger de petits romans documentaires, destinés aux jeunes, sur le thème du travail des enfants aux XIX^e siècle. Une documentation était fournie par l'éditeur. J'ai tout de suite dit oui. » Agnès écrit deux de ces livres.

Mais après ? Comment continuer d'écrire quand on ne sait pas quoi écrire ? Et comment gagner sa vie ?

Une idée s'impose : l'édition. Avant de pouvoir vivre de sa plume, pourquoi ne pas vivre de celle des autres ? Pendant un an, Agnès fait le tour des éditeurs parisiens. Frappe à toutes les portes, lesquelles se ferment dès qu'elle avoue ne pas savoir taper à la machine. C'est finalement l'illustre maison Gallimard, rue Sébastien-Bottin, qui lui donne sa chance : elle y est engagée en tant que lectrice par un directeur de collection sympathique. Un job mal payé qui l'intéresse et l'amuse beaucoup et grâce auquel elle obtient un rendez-vous à l'École des loisirs avec Geneviève Brisac.

On est en 1989. Cette rencontre va changer sa vie.

« Je suis entrée dans son bureau de la rue de Sèvres, je l'ai vue et j'ai eu un coup de foudre immédiat. Comme elle est belle,



une beauté
qu'on ne
peut pas
manquer!

elle a
des épaules de
bouteille, comme
la femme d'André
Breton

comme elle est drôle, comme elle est intelligente, me suis-je dit. On a commencé à discuter, elle m'a posé des questions sur mes lectures et je lui ai parlé d'un roman de Sylvia Townsend Warner, *Une lubie de Monsieur Fortune*, que je venais de lire pour les éditions Gallimard. Je pensais qu'elle ne le connaîtrait pas: c'était son livre préféré! Est né alors un sentiment de cohésion et de reconnaissance instantanées entre nous qui ne s'est jamais démenti. Au moment de nous séparer, elle m'a demandé ce que je voulais faire, je lui ai répondu que je ne savais pas. Et là, elle m'a sauvée: elle m'a proposé de faire des traductions pour elle.»

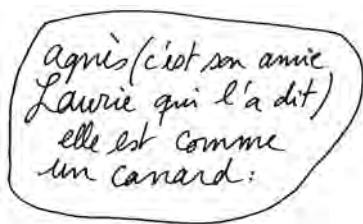
Tu
cherches à
insinuer
que je suis
manchotte,
c'est ça?

Pendant un an, Agnès traduit des livres de la collection Médium. Ce sont ses premières traductions, elle adore ça. Jusqu'au jour où Geneviève lui propose de se lancer dans la fiction: «Maintenant que vous savez comment ça fonctionne, écrivez quelque chose!»

Agnès est emballée et sûre d'elle, elle se lance dans un conte au titre amusant, *Comme-ci, comme-ça*.

Il raconte l'histoire tarabiscotée d'une créature polymorphe. Vous ne l'avez jamais lu? Normal: il n'est jamais paru!





Parce que les grands poètes détruisent toujours leurs œuvres de jeunesse.

La fête des pères, collection Mouche

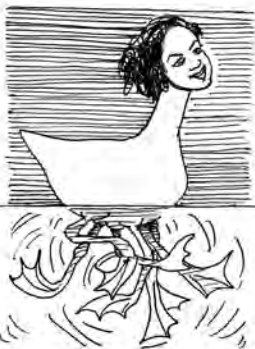
Une fois le manuscrit remis, le verdict de l'éditrice est formel : c'est mauvais, trop compliqué pour un écrivain débutant. « Écrivez plutôt des choses que vous connaissez et inspirez-vous d'anecdotes vécues », conseille Geneviève Brisac.

« Je suis sortie de son bureau fâchée, vexée, humiliée. J'avais le plus grand mépris pour ce que j'appelais les récits de vie et il n'était pas question que j'en écrive ! Je me souviens m'être jurée, furieuse, que, puisque c'était comme ça, je n'écrirais plus jamais de ma vie ! »

Pendant des mois, Agnès continue à traduire, elle continue à être fâchée, vexée, humiliée. Mais une partie de son cerveau suit les conseils donnés par Geneviève Brisac et commence à organiser ses souvenirs de collège, puis à noter quelques brouilles. Un soir à la campagne, sur un cahier à couverture de couleur verte, elle fait le plan d'une histoire. Puis rédige un chapitre. Et un deuxième...

Cette histoire-là est devenue *Je ne t'aime pas, Paulus*.

en surface
Ça glisse



en dessous
Ça pédale

L'année dernière a commencé le jour où ma mère m'a dit :

– Je ne te comprends pas.

J'étais assise à mon bureau en train de faire un lexique français-latin-grec en trois couleurs dans un cahier à spirale que Tata Gilda m'avait rapporté d'Italie. Je n'ai pas levé la tête.

– Moi, à ton âge... poursuivait ma mère.

Je ne t'aime pas, Paulus, collection Médium

« Un écrivain n'a pas besoin de savoir faire beaucoup de choses. Mais, s'il ne possède pas un minimum de faculté d'identification, alors qu'il change de métier ! Dans un roman où il y a dix personnages, je ne vais pas me décliner dix fois moi-même : j'invente. Je travaille un peu à partir de mes souvenirs, mais beaucoup par spéculation. Si je travaille à partir d'un matériau trop proche de moi, je me sens menacée par le double démon du narcissisme et de la haine de soi, qui sont l'avvers et le revers de la même médaille. Je suis bloquée, je n'arrive à rien, parce que je n'ai pas un rapport à moi qui soit suffisamment pacifié pour être au centre de ce que j'écris... »

En quinze ans, pas une année où elle n'a pas écrit pour les enfants. Pourtant, elle avoue traverser des périodes où elle n'a pas du tout envie de voyager dans son enfance ou dans celle des autres. Lorsqu'elle éprouve cette résistance-

Oui, c'est vrai, Laurie avait dit ça...
"comme un canard",
C'est une bonne comparaison!

Mais j'aime trop les
comparaisons. Quand je
me relis, je passe un temps
dingue à couper les
"comme"...



là et qu'elle n'arrive pas à s'incarner dans un personnage, c'est en général parce qu'elle est fâchée avec le monde et qu'elle ressent du désespoir ou du dégoût à regarder ce qui se passe autour d'elle. Mais si une histoire vient malgré tout toquer à sa porte, elle en fait un conte, parce qu'un conte est universel et n'a pas d'âge, qu'il est atemporel et asocial.

Un déferlement de chevelures, beaucoup de souliers – magiques, perdus, volés, trop étroits ou trop grands; des princesses, des montagnes, tous les animaux – les vrais, les faux, ceux qui parlent, ceux qui sont en fait des princes; des gants, des ceintures, des vagues gigantesques, des ruisseaux qui reflètent mieux que les miroirs, de méchantes marâtres, des rois aveugles, des gens qui aiment trop leurs enfants, d'autres qui ne les aiment pas assez, des chaises, des buffets, des lits dont il est déconseillé de soulever



la couverture, des sorcières, des fées, des brigands, des fruits, des légumes, les gâteaux les plus savoureux que l'on puisse imaginer, des couronnes, des fioles, des aiguilles, des ciseaux.

Le principe de Frédelle, éditions de L'Olivier

«Les affinités avec les histoires et les personnages dépassent toute logique. C'est ça qui est beau avec les affinités», dit encore Agnès pour clore sa réponse d'écrivain.





Comment devient-on à la fois écrivain et traductrice ?

Boulevard Vincent-Auriol, chez les Naouri. On l'a déjà dit, un père pédiatre, une mère qui parle anglais comme Shakespeare, trois enfants. Et plusieurs langues parlées. Le français, bien sûr, mais aussi l'arabe, le yiddish et le russe. L'arabe quand le père s'adresse à sa mère ou à ses frères et sœurs au téléphone, le russe et le yiddish que les parents de la mère parlent entre eux et que les enfants entendent lorsqu'ils leur rendent visite ou quand la grand-mère maternelle leur chante des chansons... Quatre langues, dont trois non maîtrisées par Agnès et ses frère et sœur mais familières à l'oreille. Plus une, rapportée et artificielle : l'anglais, que les parents utilisent lorsqu'ils ne veulent pas que leurs enfants les comprennent. Agnès en rit encore :

« Ma mère le maîtrisait parfaitement puisqu'elle l'enseignait mais mon père ne l'avait jamais appris sinon enregar-



Un jour, je pourrais remplir un livre, avec tous ces "comme" que j'aurai récupéré!

dant des westerns! Rétrospectivement, je me dis que pour créer une pulsion épistémique, rien de mieux que ce code secret qui devait être des plus attirants.»

Sans intellectualiser outre mesure, Agnès est sûre d'une chose : dès ses six ou sept ans, elle comprend que, pour ses parents et grands-parents, la langue maternelle est chargée d'émotion et d'affects et qu'ils prennent du plaisir à la parler. Alors qu'en utilisant le français ils ne font que communiquer et passer de l'info! La langue de Molière est chez eux une langue désenchantée.

«Je me souviens que mon père nous racontait énormément d'histoires qui lui venaient de sa mère et qu'il mettait un point d'honneur à nous les dire d'abord en arabe avant de nous les traduire : il y avait toujours une déception immense après ce passage au français. Même chose quand il écoutait de la musique orientale dont les paroles le transportaient. Quand il tentait de nous faire partager son émotion et qu'il les transposait, ça ne donnait rien ou quelque chose du genre : tes yeux noirs de la nuit mon amour, ah ! à tes yeux, ah ! la nuit mon amour...»

Comment devient-on à la fois traductrice et écrivain ?

C'est une question que l'on pose souvent à Agnès. L'origine de sa réponse se trouve vraisemblablement dans une enfance vécue à la fois comme alingue et multilingue,

où le français est une sorte de pis-aller moins attrayant que toutes les autres langues qui chantent autour d'elle, mais un pis-aller paradoxalement inatteignable dont elle craint qu'il lui demeure à jamais impossible à maîtriser.

«Ce doute permanent m'a été transmis, ainsi que le sentiment d'un terrain immense à conquérir. Quand j'ai commencé à écrire, ce sentiment est devenu de plus en plus douloureux, jusqu'à l'inhibition totale. Et puis, à un moment, j'ai compris qu'écrire serait le seul moyen que j'aurais d'avoir l'impression d'habiter enfin cette langue, sinon de la posséder. Il fallait que je travaille.»

Une bonne vingtaine de livres publiés à l'École des loisirs et six autres écrits pour les adultes n'y changent rien : Agnès a toujours l'impression d'un manque, manque de vocabulaire ou manque de finesse syntaxique. Elle est une des personnes dont la conversation est à la fois la plus subtile et la plus distrayante, qu'importe : d'après elle, nombreuses sont les fautes d'usage et d'expression qu'elle doit traquer sans arrêt sous peine qu'elles ne se bousculent. Névrose ? Peut-être, dit-elle. N'empêche. Il y a quelques années, elle pensait consulter un spécialiste pour ce trouble du langage dont elle se sentait atteinte. Cherchant désespérément le mot juste et ne le trouvant jamais, elle avait l'impression de devoir traduire le français !

Traduire pour dire, traduire pour écrire. Le mot est lâché plusieurs fois : « traduction ».



Là encore, l'histoire remonte aux années de formation, à l'époque de Normale Sup'.

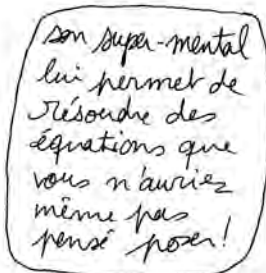
«J'avais une prof de version très dure et très stricte dont l'un des chevaux de bataille était que nous devions être fidèles au texte original et ne pas tenter de l'améliorer en le traduisant. Elle nous apprenait l'humilité et le retrait. Ce qu'on nous demandait, c'était d'être techniquement bons. Non d'utiliser nos tripes. J'adorais ce travail qui consistait à regarder, découper, écouter une phrase, je sentais bien que cela ne pouvait que m'aider à dompter mes peurs. Cette démarche fut libératrice et l'est encore. La traduction est un grand soulagement, un recours, une réparation.»

Quelques années plus tard, lorsque Geneviève Brisac lui propose de faire de la traduction, Agnès sait qu'elle reçoit là un cadeau inestimable. Elle commence avec M. E. Kerr, *Est-ce bien vous Miss Blue?* et Lois Lowry.

Pendant toutes les premières années, la traduction est une formation.

Agnès observe dans les livres des auteurs anglais et américains les techniques de narration qu'elle estime ne pas maîtriser et élargit son vocabulaire actif en le travaillant chez d'autres.

Elle découvre surtout que la traduction, c'est de la débrouille. Et cela l'enchanté, comme un pied de nez aux lamentations familiales de son enfance qui disaient, toutes, l'impossibilité de passer d'une langue à une autre sans qu'il





farine



un bout de
beurre



chocolat
(demi plaque)



poire
unique

vous dites :
"Si on allait
au restaurant ?"

y ait perte... En tant que traductrice, son pari est qu'on peut tout traduire et que ce n'est pas forcément une chute. Certes, aucune langue n'a les mêmes degrés de complexité ni ne fonctionne de la même façon que les autres, mais il y a toujours moyen de trouver une équivalence.

« Quand on écrit, la déception est fondatrice de l'acte. En caricaturant, on peut dire que tout commence par l'idée et la vision mégalomane d'un roman, idée et vision qui retombent à la première phrase écrite. La déception de l'écrivain est de découvrir qu'il ne peut s'extraire de lui-même. Avec la traduction, cette déception-là n'existe pas. Quand on traduit un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre passe par soi. On le sent, mentalement, physiquement. On a des palpitations, des euphories incessantes. La déception est autre, sur laquelle il faut travailler: le français n'est pas l'anglais. »

À cause de la langue anglaise, à la fois moelleuse et coupante, comme la neige sur une piste de ski, qui fait glisser et qui freine en même temps.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

« L'anglais est élastique et souple. Le français est dur, long, il a des articulations pesantes. Mais on peut y arriver.

une toute
siquette !



=



très
chocolaté



(c)

très
chocolaté

=



(d)

12
CORP
GRAS



(a)

La traduction n'est pas une transparence. C'est une transposition. Plus le livre est beau, plus le travail avance, plus se fabrique une langue qui est celle de cet auteur en français. Quand Maurice E. Coindreau traduit Faulkner ou Flannery O'Connor, il n'y a rien à dire, c'est impeccable. Les traductions valent les originaux, rien n'est perdu. »

Il y a encore une chose qu'Agnès apprécie dans cet exercice : entrer dans la tête de l'autre. Se demander quel cheminement intellectuel et sensible l'a fait choisir cette phrase plutôt qu'une autre, voisine, pour dire la même chose.

« Traduire un grand livre est une expérience au moins aussi formatrice et bouleversante qu'écrire un livre. Je ne suis pas certaine que j'aurais écrit si je n'avais pas traduit. Je me demande parfois comment font les écrivains qui ne traduisent pas. C'est comme si on me disait d'un danseur qu'il ne s'échauffe pas et ne s'exerce jamais à la barre. J'ai une telle pratique de la traduction que j'ai l'impression que c'est une activité nécessaire. On part d'un sentiment et on essaye de le mettre en mots. Je me dis que c'est pas du luxe de se livrer à cet exercice. »

Marcel Proust, dans *Le temps retrouvé*, ne dit pas autre chose. « Le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. »



Peut-on vivre sans une meilleure amie ?

« L'amitié est une chance. Elle est la solution à des tas de problèmes, graves et moins graves. C'est un endroit protégé où tout est possible, un espace imaginaire fabriqué à deux où l'on peut se retrouver, se reconnaître, où l'on a ses propres échelles de valeurs et où l'on ne juge pas. C'est le royaume de l'empathie et un laboratoire où l'on expérimente les sentiments les plus divers. » Longtemps, pourtant, Agnès n'a pas eu d'amis, hormis son frère et sa sœur. Du bac à sable, de la cour de récréation, de la colonie de vacances à la boum du samedi soir, au milieu des autres qui s'amusaient, elle était celle qui se tenait toujours un peu à part, en retrait, qui regardait, observait, seule. Comme ses héros Abo, Conception, Anton, Louis, Héloïse et même Julia, un sentiment fort d'exclusion et de rejet a structuré les vingt premières années de sa vie.

Mais qui n'a pas connu au moins une fois ce sentiment horrible d'être le vilain canard, le mouton noir, le pestiféré ou le banni ? Des parents qui se séparent, une coupe de cheveux ratée, un père au chômage, un Noël sans cadeaux et le monde s'écroule, on se sent différent, on le devient, pour un jour ou pour un an. Pour Agnès, il y avait deux enfances, celle à l'intérieur de sa famille, où tout allait bien, celle à l'extérieur, où elle était inadaptée.

Handicap numéro un, elle est grande et rondelette. Ses pantalons et ses pulls trop courts ne l'avantagent pas. Handicap numéro deux, elle écoute Jean-Sébastien Bach et s'en vante, mais ne connaît pas les Beatles. Handicap numéro trois, elle est fascinée par les autres et ça se voit. Handicap numéro quatre, elle est bonne élève. Aucun doute possible, elle a tous les symptômes de la personne rejetée idéale. Aucune arme pour se faire une ou un ami, aucun atout pour attirer l'amitié. «Je regardais les filles de ma classe avec qui j'avais envie d'être amie mais elles étaient déjà prises. Lucile était prise par Delphine mais Delphine me détestait, donc c'était fichu ! Du coup, je faisais marche arrière et me tournais vers des seconds choix avec lesquels je m'ennuyais un peu.»

«Déjà prises», dit Agnès des filles qui lui plaisent, comme on le dit d'une relation amoureuse : à quatorze ans, l'amitié est une affaire aussi sérieuse que l'amour, l'amitié EST une histoire d'amour. Comment faire alors ? Comment attirer l'attention de cette Sophie qui lui plaît tant ? C'est un après-midi au lycée Claude-Monet que cela arrive. Agnès sort de la salle de classe à la fin des cours, passe devant la table de Sophie et aperçoit une jolie règle en bois customisée, peinte en plusieurs couleurs. Sans réfléchir, elle s'en empare et l'emporte chez elle.

«Je ne savais tellement pas comment faire pour avoir une amie que j'ai fait ça : voler ! Sophie m'a raconté plus tard qu'elle avait relaté l'incident à son père, qui aurait judicieusement décrypté le message implicite de cet acte bizarre et lui aurait répondu : "C'est simple, elle veut devenir ton amie." Mais sans lui, Sophie m'aurait prise pour une folle et ne m'aurait sans doute jamais adressé la parole...»

Elle avait aimé Marcia au premier coup d'œil. Elles étaient assises l'une à côté de l'autre, c'était le jour de la rentrée, en classe de quatrième. Elles ne s'étaient pas parlé immédiatement; elles s'étaient regardées, avaient souri, s'étaient moquées en un clin d'œil des trois quarts de la classe, d'un haussement de sourcil, d'une grimace de la bouche. Frédelle avait pris un risque en s'installant près de la nouvelle, mais elle n'avait pas vraiment choisi, Marcia l'avait attirée, à cause de la couleur de ses cheveux, du coton de sa chemise, de l'usure de ses bottes. Frédelle avait tiré la chaise et, aussitôt installée, s'était sentie récompensée, comme près d'un feu.

Le principe de Frédelle, éditions de L'Olivier

Comment naissent les plus belles histoires d'amitié? Comme les plus belles histoires d'amour: jamais comme on l'imagine.

Pendant trois ans, les deux adolescentes sont inséparables. Quand elles ne peuvent se voir, elles s'écrivent. Elles aiment l'anglais et l'Angleterre toutes les deux, elles s'amusent énormément, elles rient beaucoup. La vie d'Agnès est bouleversée. Enfin, elle se sent intégrée. Quoi? une fille formidable, à la fois jolie, fine, intelligente, drôle et dégourdie, la choisit, elle, comme meilleure amie? Mais alors, c'est qu'elle n'est pas seulement la grande gourdasse bizarre qu'elle pensait être! Elle possède quelques qualités... «Sophie m'a appris un tas de choses. Elle m'a montré comment éplucher tous les légumes, en me faisant la démonstration avec une pomme. Ce fut une vraie leçon, avec un couteau, pas un économ. Puis elle m'a appris à faire la cuisine, en commençant par un gâteau au chocolat. Elle m'a également appris à m'habiller, à entrer dans un

bistrot pour boire un café... Elle me parlait aussi beaucoup des garçons.»

Agnès assimile vite les premières leçons de Sophie et, forte de sa formation, part voir ailleurs au bout de trois ans, attirée, comme en amour, par d'autres soleils, d'autres promesses. La rupture est très violente. «Il n'y avait aucune préméditation de ma part, aucune stratégie mondaine, j'étais blessante sans le savoir. Je n'imaginais pas l'importance que je pouvais avoir pour quelqu'un.»

Dix ans plus tard, elles se retrouvent. Agnès vient de publier *Quelques minutes de bonheur absolu*, son premier roman pour adultes, Sophie l'a lu et appelle son ex-meilleure amie. Pendant deux heures, elles se parlent comme si le temps n'avait pas passé. «Après ce coup de téléphone, nous nous sommes revues... Nous étions devenues des adultes, chacune à sa manière, toujours aussi différentes l'une de l'autre, toujours aussi proches. Entre nous, pas de faux-semblant ni d'idéalisation de notre adolescence, mais cette impression très agréable d'avoir auprès de soi quelqu'un qui a été témoin de son passé et qui l'a partagé. Notre amitié avait été tellement entière et passionnelle que, lorsque j'ai retrouvé Sophie, j'ai eu l'impression que m'était restitué un morceau de moi. Elle est vraiment mon amie d'enfance, et ma première véritable amie.»

Celle pour qui Agnès avait trahi Sophie s'appelle Frédérique et était apparue, là encore, dans un scénario a priori catastrophe. Pas de larcin cette fois, mais une invitation lancée à la famille Naouri par des amis des parents à venir passer le week-end à la campagne. Invitation accompagnée de cette petite phrase atroce qui fait d'emblée grincer des dents les enfants: «Tu verras, ma chérie, ça va

être super, il y aura une fille de ton âge.» Arrivée à la campagne, Agnès frappe à la porte de la chambre de la fille de son âge et, surprise, c'est l'entente immédiate, une reconnaissance évidente. Et l'apprentissage d'Agnès, entamé avec sa première meilleure amie, continue avec la seconde... «Avec Frédérique, j'apprends le plaisir sans effort, le laisser-aller et laisser filer, le plaisir dans la douceur, le plaisir de la contemplation, le plaisir de l'esthète. Quelle découverte pour moi qui avais été élevée dans une morale de l'effort, où le plaisir était forcément marqué du sceau de la culpabilité! Je pouvais donc m'asseoir sur un banc, regarder les feuilles des arbres bouger et voir combien c'était beau.»

Et puis, la deuxième chose très importante que Frédérique fait pour Agnès, c'est lui parler d'un garçon de sa classe qui est son meilleur ami, qu'elle trouve super et qui s'appelle Dante... «Viens me chercher au lycée, lui dit-elle un jour, je te le présenterai...» La suite est longue et belle, on la connaîtra bientôt. Frédérique deviendra la marraine du premier enfant d'Agnès et de ce beau jeune homme.

Ensuite, d'autres meilleures amies viendront. Des amies adultes, Laurie, Isée, Nicole, des amies de cœur et de pensée, de travail et de réflexion, Geneviève et Florence, en particulier, avec qui Agnès partage cette chose dont il est si difficile de parler parce que ça n'intéresse pas grand monde: la littérature et l'écriture...



Les parents



Elsa, Agnès, Laurent, juillet 1975



Agnès sans tutu



Juin 1976



Lire fait grossir



Frédérique à quinze ans



Sophie et Agnès au ski



Dante et Agnès

L'amour est-il plus grand que tout?

Un à un, elle énuméra tous mes symptômes, un peu comme si elle avait lu en moi.

— Tu as un peu la nausée, tu as du mou dans les genoux, un truc qui chatouille vers le nombril, un agacement au niveau des épaules, tu as envie de tout casser, de courir, de sauter et, en même temps, tu es épuisée, ton cœur bat très vite et pourtant tu as l'impression de manquer d'air. Si tu entends une musique sentimentale, tu as l'impression que ton corps s'allonge. Tu manges trop ou tu ne manges pas. La nuit, dans ton lit, tu te tournes, tu te retournes et tu as envie de rire et que quelqu'un te voie.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

Sa passion pour les histoires d'amour et son désir d'en raconter, Agnès se souvient qu'ils remontent à l'enfance, comme l'intime conviction qu'il n'y a que cela qui vaille vraiment la peine d'être dit et partagé.

«Ma grand-mère paternelle était une grande pourvoyeuse d'aphorismes. Elle ne parlait pas français mais arabe et s'exprimait par fables ou petites morales. L'une de ses petites morales était: "Si tu en vois deux qui s'entendent, dis-toi qu'il y en a un qui supporte beaucoup." Cette vision très noire du couple m'a marquée! Quoi? me disais-je, le sentiment amoureux, partagé et réciproque ne serait qu'un leurre? L'amour n'existerait pas et ne serait qu'arrange-

ment, réseau d'intérêts, rencontre de névroses? Tout ça ne serait que lutte ou bataille silencieuses et souterraines? J'étais scandalisée par ce discrédit porté sur l'amour. Et j'étais également ulcérée qu'on ne prenne pas au sérieux mes emballlements amoureux. "Tu verras quand tu seras plus grande", me répondaient mes parents lorsque je leur parlais de mes sentiments, avant de conclure : "Les histoires d'amour, à ton âge, ce n'est pas grave." Mais moi, à huit ans, je savais déjà que l'amour existait, qu'il était une chose grave à prendre au sérieux et que celui que j'éprouvais pour mon voisin du dessus ou pour un camarade de classe avait la même intensité que celui d'une grande personne! J'avais d'ailleurs un truc pour sentir l'amour en moi, pour bien le localiser: j'imaginai que la personne dont j'étais amoureuse mourait et, là, je ressentais un tel chagrin que je pouvais me dire: voilà, ça y est, j'y suis, c'est ça l'amour... Depuis cette époque, je me bats pour la défense de l'idée que l'amour est au centre de tout, qu'il englobe tout, qu'il est à lui seul une expérience philosophiquement et existentiellement très riche, un prisme qui permet de réfléchir le monde.»

Ma vie est attachée à la sienne, indissolublement. Et c'est comme si, à force, j'avais percé l'énigme de l'amour. Quelque chose de plus grand que lui et de plus grand que moi, une invention dont nous étions les deux créateurs. L'amitié se fabriquait grâce au passé, alors que l'amour était entièrement fait d'avenir.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

«Il y a une phrase de la poétesse russe Mariena Tsvetaeva qui m'a frappée et que je garde toujours en mémoire : "Tout ce qui m'arrive me rend plus intelligente!"

Même l'amour!" Je suis de son avis. L'amour ne rend ni aveugle ni idiot, il est un sentiment à la fois plus sombre et lumineux qu'on ne le dit. Physiquement, il a des manifestations extrêmement bizarres! Toute cette chimie à l'intérieur du corps, le cœur qui bat, le ventre qui tremble, les genoux qui vacillent, à tout âge, n'est-ce pas étrange?»

Cœur qui bat, ventre qui tremble, genoux qui vacillent: ce sont ces symptômes qu'Agnès ressent lorsqu'elle rencontre Dante pour la première fois, dans la cour du lycée Charlemagne.

«J'avais quinze ans, lui seize et je nous ai vus à l'âge de quatre-vingts ans assis sur le perron d'une maison. Je me suis entendue me dire que je ne m'étais pas ennuyée une seule seconde avec ce type durant toutes ces années. Cette certitude ne m'a jamais quittée. L'idée ne m'a pas effleurée qu'il pouvait ne pas ressentir la même chose que moi alors qu'il ne m'avait pas adressé la parole! Pourtant, pendant un an, j'ai dû me battre pour qu'il commence seulement à m'apercevoir. C'était un défi, un mélange de radicalité et de certitude. J'avais l'énergie de quelqu'un qui veut convaincre. J'étais tellement passionnée par le sentiment exaltant que j'éprouvais que je ne me préoccupais pas de savoir s'il était réciproque... J'avais, je crois, un fond de gaieté.»

Emportée, transportée par ses sentiments et amoureuse toutes les cinq minutes, à huit ans comme à quinze ou quarante, Agnès ne comprend pas ceux qu'elle entend dire autour d'elle ne jamais être amoureux. Comment font-ils pour ne pas aimer? Pour s'empêcher d'aimer?

«J'ai connu des chagrins d'amour, j'ai été amoureuse très tôt et, quand un garçon me quittait, je pleurais et me

morfondais, mais je n'en garde pas un souvenir sinistre. C'était une souffrance chatoyante.»

À dix-neuf ans, Agnès s'installe avec Dante, à vingt-trois, elle l'épouse et change de nom. Mlle Naouri devient Mme Desarthe. Et leur histoire d'amour dure toujours... «Je n'avais pas d'idée sur la question, pas de modèle de couple, aucun dont je me sois dit : “Comme eux, d'accord.” Au contraire : je trouvais ceux qui m'entouraient pathétiques et je n'avais aucune envie de leur ressembler. Ils étaient amers, sans gaieté ni légèreté. Une vie de couple comme celle-là, je n'en voulais pas... La chose qui me choquait le plus et qui continue de me frapper et de m'horrifier, c'est la façon dont on se parle quand on vit ensemble depuis longtemps : vraiment très mal. Jamais on n'oserait s'adresser à quelqu'un d'autre de cette manière.»

Ça dégénère invariablement en dispute et en fonds de casseroles à gratter pour nous parce que, c'est bien connu, les disputes font brûler les petits plats.

Tout ce qu'on ne dit pas, collection Neuf

«Pourquoi les parents s'engueulent-ils toujours?» demande Julia dans *Je ne t'aime pas, Paulus*. Qu'est-il arrivé aux parents qui s'aimaient tant? Comment garder, vis-à-vis de l'autre, cette petite distance nécessaire qui préserve de toute violence? Comment continuer à regarder la personne avec qui l'on vit dans les moindres détails ou comme si on ne l'avait jamais vue? Et s'il n'était pas difficile d'y parvenir : un petit effort constant à fournir et la conscience quotidienne qu'un danger existe?

«Le grand responsable c'est ce fameux "poids de la vie", cette chose routinière et quotidienne qui fait qu'on a l'impression de ne jamais rien recevoir en réponse aux efforts et aux actes fournis. Il faut se représenter un jour de pluie, tu dois pourtant sortir et aller travailler, puis rentrer chez toi et ne trouver rien d'autre qu'un mal aux pieds et un dîner à préparer. Rien de très grave, ni maladie ni mort, juste le petit ordinaire qui pèse... C'est ça le poids de la vie et c'est très contagieux! Tu peux le subir et le faire peser sur les épaules des autres. C'est ce que Julia appelle la "loi de l'emmerdement maximum". Comment parvenir à garder ce poids de la vie pour soi et ne pas le faire peser sur ta famille? Ne pas l'amener à table, telle une dinde? Le couple est un combat de tous les jours, mais un combat privé», conclut Agnès très sérieusement sur la question.

Pourquoi la beauté est-elle si importante?

Pour les gnous, contrairement à d'autres animaux, il est très important d'être beau.

Milos, le gnou dont nous allons raconter l'histoire, était bien content, parce que sa maman lui répétait chaque matin :

– Mon fils, tu es un beau gnou. Tu es le plus beau de tous les gnous.

Milos était fier; mais quand il regardait ses amis gnous, à l'école ou au square, il ne voyait pas la différence. À ses yeux, ils étaient tous semblables.

C'est qui le plus beau ? collection Mouche

C'est qui la plus belle ? C'est elle!!!! Petite, Agnès en est persuadée ! (Regardez la photo page 46, en haut en droite). Elle a entre cinq et huit ans et, dès qu'elle rentre de l'école, elle se précipite vers une glace pour s'y mirer. «Quelle beauté ! s'exclame-t-elle *in petto*, c'est vraiment quelque chose d'exceptionnel !» De face, de profil, de trois quarts, Agnès n'en revient pas d'une telle perfection, c'est un ravissement quotidien.

Puis tout change. À l'intérieur, à l'extérieur. Son corps prend des formes, rondes. Lorsqu'elle rentre de l'école ou du collège, ce n'est plus devant le miroir qu'elle pose, c'est dans le couloir qu'elle s'affale, genoux repliés, dos rond et gros bouillons de larmes qui coulent.

Fin de la période de grande splendeur narcissique, début d'une autre, qui dure peut-être encore : celle de l'insatisfaction.

«Je n'étais pas désespérée, plutôt en colère, raconte Agnès, mais je crois que le sentiment dominant était que j'étais ridicule. J'héritais des habits de mon grand frère, donc des vêtements de garçon, vieux de plusieurs années et qui n'étaient plus à la mode. Sur ce corps trop grand et trop gros, ça n'allait vraiment pas. Dans la cour de récréation du collège, j'en prenais plein la figure : je me souviens d'une fille qui était venue vers moi et qui m'avait dit : "Heu... Tu sais, les pantalons pattes d'éph, ça ne se fait plus du tout." Et d'une autre qui avait développé une théorie sur mon physique pendant une demi-heure : "Si tu étais moins grosse, tu aurais du succès avec les garçons..." J'avais bu ses paroles sans me rendre compte de leur agressivité rampante, j'y croyais comme à un conte de fées, "Mais oui, c'est vrai, je vais devenir moins grosse et je serai une princesse."

Il existe un bon moyen de savoir si une fille est une princesse : il n'y a qu'à mesurer ses pieds ; il paraît que les princesses ont les pieds spécialement fins.

Tout ce qu'on ne dit pas, collection Neuf

Pour sortir de cette impasse esthétique, Agnès ne voit qu'une solution : se choisir un modèle, de préférence une fille de la classe qui a du succès auprès des garçons et qui maîtrise cet art si enviable d'être dans le coup. «Je voyais une fille beaucoup plus belle que moi, je la regardais jusqu'à l'absorber et je me disais :

bon, comment elle fait ? J'observais les détails, je voulais avoir tout comme elle et en particulier les habits, puisque j'étais particulièrement nulle sur la question. Je pensais réellement que, en achetant les mêmes choses qu'elle et en les portant, je deviendrais comme elle... On habitait un quartier où il n'y avait aucune boutique, ma mère n'y connaissait rien et puis des pantalons, à la maison, il y en avait plein, alors pourquoi en acheter d'autres ? ! Si je lui demandais de m'acheter un tee-shirt blanc « Fruit of the Loom » avec le petit panier de fruits sur la poitrine, c'était compter sans le fait qu'elle traduisait ma demande à sa manière. Elle se rendait au Monoprix, achetait un tee-shirt « Fruit of Love » qui n'était pas blanc mais de la couleur beigeasse des culottes de grands-mères et bouffant avec des trou-trous. »

Élevée et construite autour de l'idée qu'on n'a pas le droit de se plaindre ni d'être triste pour des futilités telles que celles-là : n'avoir pas le bon tee-shirt, Agnès ne s'autorise à parler à personne de ses soucis et de ses malheurs.

Ces années d'identifications ratées durent longtemps. En terminale, Agnès est toujours aussi nulle question look, elle a suivi plusieurs régimes amaigrissants, jamais très longtemps. Elle se souvient d'un jour où elle va chercher Dante à la sortie d'un cours, habillée d'un chemisier blanc qui ressemble à une grande blouse roumaine, d'une grosse ceinture, d'une jupe bouffante qui s'arrête aux genoux et de bottes qui dégueulent sur les chevilles. Elle se sent belle, elle se sent l'âme d'une paysanne russe. Mais elle est la seule à

se voir comme ça. Un ami la croise et, en la voyant ainsi accoutrée, pense qu'elle veut faire une blague à Dante...

(...) Vous avez... comment dirais-je? grogna-t-elle en dévisageant Conception. Vous avez du chien! (...)

N'était-ce plutôt une remarque détournée sur ses cheveux mal peignés ou alors son allure floue, toujours perdue dans des vêtements trop larges, à la manière de ces dogues de collection qu'on voyait dans les magazines, le museau enfoui dans des dizaines de replis grassouilleux, au côté d'une mannequin à la peau lisse comme une bulle de chewing-gum?

Les peurs de Conception, collection Médium

« C'est de la construction du féminin qu'il s'agit et elle peut durer des années. En ce qui me concerne, cette construction du féminin a d'abord été barrée, puis elle s'est faite sur le tard, comme en rattrapage, en travaillant toute seule ou auprès de femmes que je rencontrais et qui m'aidaient à avoir accès au "féminin" chez moi. Elles reconnaissaient quelque chose en moi qu'il fallait travailler. »

La première de ces femmes, Agnès en a déjà parlé : Sophie. Leçon numéro un : penser aux couleurs. Toutes les couleurs peuvent aller ensemble, explique Sophie, mais ce qui est joli, c'est de mettre des chaussettes de la même couleur que son foulard, si les chaussettes sont visibles quand on est debout ou assise. Leçons numéros deux et trois : les matières et les parfums. Un univers de beauté s'ouvre à Agnès.

Puis d'autres viendront, d'autres couleurs, d'autres matières...

«Résoudre ce problème de vêtements a été une grande étape dans ma vie : j'ai mis dix ans à la passer ! Comprendre ce que j'aimais, comprendre ce qui pourrait m'aller, comprendre que je pourrais arriver à quelque chose d'intéressant sans copier un modèle et apprendre à assumer mes choix même s'ils n'étaient pas à la mode... Entre vingt-cinq et trente-cinq ans, cela a été un travail. Un vrai petit boulot annexe.»

Maintenant, Agnès ne s'inquiète plus de la mode parce qu'elle a inventé la sienne.

Maintenant, Agnès ne se pose plus la question du bon pantalon.

Et elle n'a plus besoin de modèle. Comme en cuisine avec différents ingrédients, elle a des idées d'associations, de superpositions. Elle s'amuse. Des jupes deviennent des sur-jupes, des pulls vieux et moches retrouvent un charme sous d'autres, et le tour est joué.

«Il m'arrive encore de perdre complètement mes repères, de faire n'importe quoi. Mais je m'y sens autorisée. Cela ne me dérange pas», s'amuse-t-elle.

– Dis donc, Yankel, pourquoi tu ne deviendrais pas détective ? Tu pourrais gagner beaucoup d'argent avec un flair pareil !

– À cause de la tenue, répondait tristement Yankel, l'imperméable et le chapeau ne me vont pas.

Il est vrai que Yankel n'avait pas un physique facile.

Igor le labrador, collection Mouche

«Je me souviens d'une prof dont je me suis dit, le premier jour de cours : "Mon dieu qu'elle est laide !" Mais elle était tellement bonne prof et tellement intelligente que,

très vite, je l'ai trouvée belle. Je me suis mise à tout aimer chez elle, la pente de ses yeux, son long nez, etc. C'est une des expériences de la beauté que je préfère : d'où vient-elle, cette beauté ? Il faut qu'il y ait autre chose qu'une perfection des traits ou des lignes. »

Est-ce forcément atroce de vieillir ?

Voix assurée, regard droit. Pas de triche. « Vieillir, en tant qu'écrivain, ne me fait pas peur, au contraire : j'ai toujours pensé que j'avais une maturation très lente et que, plus j'avancerais en âge, plus je deviendrais bon écrivain. En tant que femme, ce serait mentir que de dire que je m'en fiche. Mais il faut vraiment que je sois très à l'écoute de moi et que je tende fort l'oreille pour que je sente et entende que ça me dérange de n'avoir plus vingt ans. Spontanément, je ne me sens jamais ni vieille ni très loin des jeunes ! Je me fiche des années qui se terminent et de celles, nouvelles, qui commencent : c'est avec les rentrées scolaires de mes enfants que je prends conscience du temps qui passe. La seule chose qui me fasse vraiment peur, c'est de me rapprocher du moment où tout va s'arrêter : je suis tellement curieuse de vivre ! »

Quand Agnès pense à sa mort, c'est dans très très très très longtemps : elle est intimement persuadée qu'elle ne mourra jamais. Toutefois, pour calmer les esprits cartésiens qui l'interrogent sur la question, elle répond en fixant un âge limite assez peu réaliste : cent cinquante ans.

Et quand Agnès s'imagine dans quelques années, c'est sous les traits de sa mère, une très belle femme plutôt en forme qui voyage et s'intéresse à beaucoup de choses.

«Je me souviens d'avoir vu il y a une dizaine d'années un documentaire sur Yehudi Menuhin. On le montrait à soixante-dix ans en posture sur la tête, droit comme un *i*. Cela m'a plu. Si on me demande comment je me vois dans trente ans, je peux répondre ça : dans cette position-là, sur la tête, droite comme un *i*.»

Depuis qu'elle a vingt-huit ans, pas une journée ne se passe sans qu'Agnès pratique une activité sportive, yoga, danse orientale ou barre au sol. C'est devenu un rituel. Hygiène ou discipline ? Plaisir surtout. Dans la pratique de ces sports, ce qu'elle aime, c'est la possibilité d'apprendre, encore et toujours. Comme à l'école.

«Le cliché, grosso modo, c'est que, pendant les vingt-cinq premières années de sa vie, on se construit et ensuite, on se détruit. Moi, je ne pense pas que ce soit une fatalité. Il ne tient qu'à soi d'organiser sa vie autrement et de continuer à progresser physiquement et intellectuellement. On devient moins robuste ? Certes, mais on peut faire évoluer son corps vers ailleurs, le comprendre mieux, le respecter plus et donc l'utiliser différemment... C'est une question d'énergie. Tant que j'y arrive... Un jour, ce ne sera peut-être plus le cas...» conclut-elle.

Ne pas avoir le regret des choses pas faites : et si c'était cela, le secret d'une vieillesse sans rancune, sans tristesse ou sans nostalgie ?

«À vingt ans, on s'en fiche d'être jeune et c'est normal. C'est plus tard qu'on se dit qu'on aurait dû profiter de cet âge-là pour faire plus de choses. J'ai le sentiment que vivre, c'est ça : être décalé, jamais à la bonne place et jamais en place. Entre la possibilité physique et temporelle et la maturité affective et intellectuelle, il y a toujours un fossé.»

Dans ses livres, Agnès parle de tout ça sans détour, comme dans la vie. Ce n'est pas un hasard si ses personnages âgés ont souvent des secrets, des chagrins ou des douleurs cachées.

Je pense aux amis de ma grand-mère qui sont morts avant elle, au grand trou, comme elle dit, au grand trou que font les guerres, et ça me donne mal au ventre. J'ai la gorge serrée. Je voudrais poser d'autres questions à Mamie, lui demander pourquoi les choses ne vont pas toujours dans le bon sens, à quoi servent les malheurs, les crimes et les ennemis, et comment on peut pardonner à un mari qui vous perd aux cartes.

Comment j'ai changé ma vie, collection Neuf

La guerre ! Autre grande question sérieuse d'Agnès à laquelle elle ne sait pas répondre, ne peut pas répondre.

« Que devient-on en temps de guerre ? Depuis l'enfance cette interrogation me hante, je n'y comprends vraiment rien : la vie sous les bombes, je ne peux pas la penser. Peut-être parce que les gens qui m'ont parlé de la guerre étaient enfants lorsqu'ils l'ont subie et qu'ils m'en ont parlé avec les mots et l'incompréhension de leur âge à l'époque. Ils m'ont transmis quelque chose de subi par un enfant qui n'y comprend rien et moi je suis encore cet enfant qui n'y comprend rien. Comment on vit, puisque plus rien ne fonctionne ? Comment fait-on pour bouger – il n'y a plus de transports – et pour se nourrir ? Qu'est-ce qui reste ? Mes grands-parents ont eu une vie très dure, certains sont morts en camps de concentration. Je suis très sensible au fait que leur destin personnel a été brisé par le destin collectif. Peut-être que je me pose aussi cette ques-

tion parce que je suis une enfant de la paix, et que c'est l'une des grandes interrogations de notre génération : qu'est-ce que cela signifie de vivre en temps de paix, quand aucune pression extérieure ne nous a éloignés de nos rêves, de nos ambitions?»

Pourquoi les grandes personnes n'aiment-elles pas parler de ces choses-là : la guerre, la mort ? Pour se protéger et ne pas réveiller de vieilles douleurs ou de sombres angoisses.

Pourquoi Agnès le fait-elle, sans difficulté, dans ses livres ou avec ses propres enfants ?

Parce que la mort n'est pas taboue pour les moins de vingt ans. « Quand on leur en parle, on constate que c'est pour eux un grand soulagement, un grand réconfort. Ils sont pragmatiques : pourquoi la douleur, demandent-ils ? Comment se fait-il qu'on soit plus triste pour certaines personnes, moins pour d'autres ? Comment on fait après ? Est-ce qu'on repense à la personne ? Est-ce qu'on est triste quand on y pense ? »

Petite, Agnès pensait tout le temps à la mort de ses parents et ne pouvait s'endormir le soir dans son lit sans les imaginer dans leur voiture, plantés dans un platane ou tombés dans un ravin. Aujourd'hui, comme tous les adultes de plus de trente ans, quand elle évoque leur mort, c'est en se disant : « Après eux, ce sera un jour mon tour. Je serai alors en première ligne. »

« Penser à ceux qu'on aime, entièrement, y compris morts, fait partie des relations avec les autres. C'est très douloureux, mais je crois que cela fait partie de la construction des relations avec les autres. Parents, mais aussi conjoint, enfants, amis : les penser mortels. »

Et se souvenir aussi toujours que, si morts il y a, il reste encore les vivants. Ne pas faire disparaître les disparus, mais ne pas non plus faire disparaître les vivants. Ne jamais se laisser engloutir par la perte.

Pourquoi ?

Pourquoi les histoires et les livres ont-ils une fin ?

Pourquoi la guerre ?

Pourquoi peut-on aimer d'amitié plusieurs personnes à la fois ?

Pourquoi les gens mariés sont-ils rarement amis ?

Pourquoi l'étrangeté fait-elle peur ?

Pourquoi certains enfants sont-ils malheureux ?

Pourquoi les parents répondent-ils souvent « parce que » à ces questions ?

Peut-être parce qu'il n'est pas toujours possible de trouver de bonnes réponses.

Mais Agnès et ses livres continuent de les poser.

C'est votre force, Frédelle. Vous ne cherchez jamais le pourquoi. Pas de risque d'être déçue. Pourquoi ci, pourquoi ça, ce sont des questions que seuls les enfants devraient poser. Moi, voyez-vous, je suis pour les limites d'âge. Ça peut paraître choquant, mais tant pis. Au-delà de, mettons, douze ans, les pourquoi devraient être interdits. Allez, zou ! on passe au comment. Qu'en pensez-vous ?

Le principe de Frédelle, éditions de L'Olivier

L'amour bête par Chloé Mary

Il y a une chanson du groupe Holden où il est dit que, moins les gens vous aiment, plus leur amour vous retient. Tout le monde a un jour ou l'autre vécu cela, cet amour, qui vous laisse comme un terrain vague. Heureusement, la vie n'est pas une radine égoïste et, moins vous aimez les gens, plus votre indifférence les retient. Plus ils vous collent, vous reniflent, vous emprisonnent par toutes sortes d'attentions, plus ils vous cherchent. C'est un combat, une poursuite fiévreuse. Les animaux en savent quelque chose. Ils luttent pour nous aimer. Il faut les comprendre en ces temps de tolérance humaine zéro, on a vite fait de vous coller dans un charter si l'amour inconditionnel n'est pas au rendez-vous. Alors, ces derniers romantiques de notre monde effectuent un magnifique travail de séduction et de drague débridée pour sauver leur peau. Leur amour brûlant et fauve, pâissant et rougissant à notre présence fugitive et délicate, grognant à notre simple évocation, est une preuve irréfutable que l'humain existe. Les animaux nous rappellent à notre condition de vivant.

Agnès Desarthe est la philosophe de cette communauté. Leur Socrate, leur Noé, leur SPA. Au tout début, quelqu'un m'a dit que ce portrait devait être écrit avec le cœur. D'accord. Laissez-moi d'abord l'attraper et en route. C'est un signe aussi, un Mac Guffin certainement. Parce

que tous les livres d'Agnès, et plus encore ses contes animaliers, ont à voir avec l'amour. Les animaux lui servent à parler de cette chose étrange, ils sont ces braves gens qui ne courent pas les rues. Yanker le cocker, Igor le labrador, Omar le ouistiti, Milos le gnou, Tony et Mario les chats, des figures de l'humanimalité. Tous nés quelque part, tous à la recherche d'un endroit où il ferait bon être soi-même et vivre, tous montrant d'une manière drôle et tendre que nous sommes chacun le Juif de quelqu'un, des exilés sur notre route commune, des sans-papiers. Et tous de poser la question de l'appartenance au monde, cette détermination qui nous enrachine à des illusions et nous pousse un jour à rêver notre propre vie, à espérer mieux.

Le monde en a fini de faire ses premiers pas hésitants, il devrait marcher et il n'y arrive pas tout seul. Ces animaux l'aident. Ils lui tiennent la main et lui montrent la seule voie possible : se comporter en êtres humains. Agnès sait que nous pouvons tous crever d'être persécutés, montrés du doigt, chassés comme un bouc émissaire et que nous sommes transportés, béatifiés, illuminés de devenir la femme du bouc émissaire, admirée pour la beauté de son chant. L'amour, encore l'amour. La littérature, encore la littérature pour passer des liens, tendre des fils invisibles, pour construire des tombeaux de préjugés, de mauvaises intentions et de racisme, et ainsi faire acte de résistance. Henry Miller disait qu'écrire imposait de se fondre dans le courant commun, de ne plus jouer les monstres pour redevenir poisson. Agnès Desarthe a des écailles, les yeux et le style agiles, elle se faufile partout où la vérité peut faire mal avec la grâce d'un être fait pour son milieu, elle laisse l'animal qui est en elle surgir, elle renonce à dompter sa sau-

vagerie et elle nous la montre. Elle doute de notre humanité. Parfois, elle voudrait passer à la banque des yeux pour en changer. Cela ressemblerait certainement à une scène des Marx Brothers. Elle doute parce que quelque part elle y croit. Elle sait que les animaux ne sont pas toujours là où on les imagine et que nous devons lutter en nous-mêmes pour tempérer ces sombres ardeurs. Que nous sommes nos propres survivants.

Tout ce qu'on ne dit pas par Florence Seyvos

Imaginez que vous ayez un souci. Pas forcément très grave, mais quelque chose qui vous tracasse. Vous ne savez pas obligatoirement ce que c'est, d'ailleurs. Cela peut être un malaise diffus. Une sorte de nuage dans votre esprit, un poids ou un léger pincement au cœur.

Heureusement, ce jour-là, vous avez rendez-vous pour le thé avec Agnès Desarthe.

Vous êtes installée dans la cuisine, la bouilloire commence à ronfler doucement.

« Comment vas-tu ? » demande Agnès.

« Bien », répondez-vous, parce qu'en fait, vous allez plutôt bien, à part cette chose indéfinissable, cette ombre dans un coin de votre tête. Cela ne vaut sûrement pas la peine de tenter d'en parler. C'est juste un petit tracas sans intérêt. C'est un peu comme si vous aviez une tache sur votre tee-shirt : elle ne se voit pas beaucoup, cependant vous craignez un peu qu'elle ne parte pas au lavage.

Peut-être dites-vous, d'une voix incertaine : « Je sens qu'il y a quelque chose qui me tracasse, mais je ne sais pas exactement quoi. » Ou bien : « Quelques petits soucis, mais vraiment sans intérêt. » Vous pensez surtout : de toute façon, ce n'est pas racontable.

Pour Agnès Desarthe, une histoire pas racontable, ça n'existe pas.

Une histoire impossible à entendre, à comprendre, ça n'existe pas.

Une ombre sans intérêt, ça n'existe pas non plus.

Elle sait depuis mille ans que ce qui fait le sel de la vie, c'est l'absolue spécificité de chaque histoire et de celui ou celle à qui elle arrive. Que chaque détail compte, car chaque détail est un sentiment. Et chaque sentiment est infiniment précieux, sinon de quoi serions-nous riches ?

C'est ainsi que toutes les histoires du monde, et surtout les plus incongrues, semblent pouvoir s'échouer tranquillement dans la cuisine d'Agnès. Là, elles peuvent sortir de leur coquille, de leur petit tunnel, sans crainte. On ne leur dira pas : rentrez chez vous, vous avez mauvaise mine, vous êtes trop compliquée, vous êtes contradictoire, vous êtes triste, vous ne ressemblez à rien.

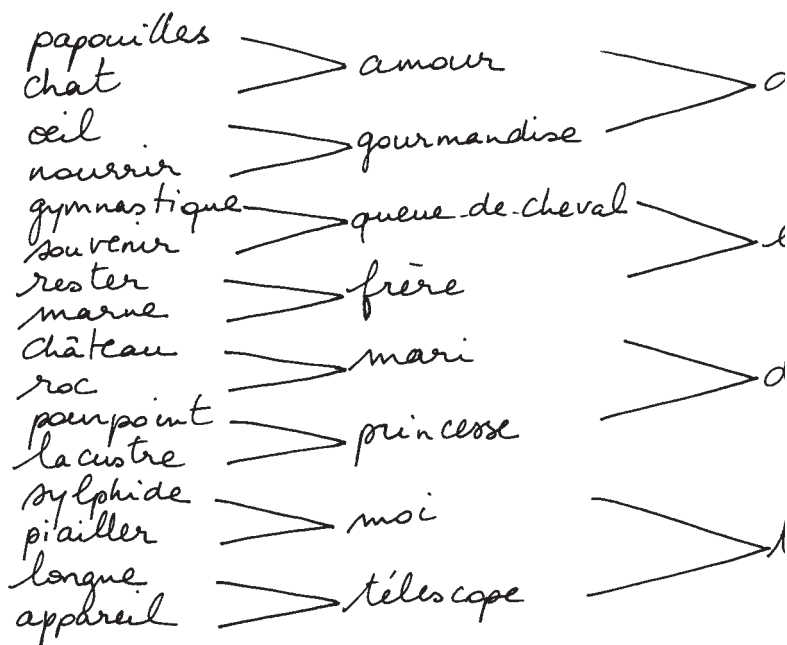
N'essayez pas de résumer une histoire lorsque vous la racontez à Agnès Desarthe, ni de la survoler. Vous gâchez son après-midi et le vôtre. Et si votre tracas est enfoui comme une petite bestiole qui se serait cachée sous une montagne de feuilles, ne vous en faites pas : avec délicatesse, avec patience et bienveillance, Agnès écartera les feuilles, jusqu'à ce que pointe enfin son museau fiévreux. Et ensuite, elle lui proposera un peu de thé.

Souvent, les héros et les héroïnes d'Agnès Desarthe se mettent dans des situations extrêmement embarrassantes. Totalement incongrues. Inavouables. Des situations parfois affreusement angoissantes et qui semblent sans solution. Nous les reconnaissons. Ce ne sont pas celles-ci en particulier que nous avons vécues – quoique... –, mais ce malaise sourd, ce nœud au ventre, cette envie de disparaître sous terre et, quelquefois, la conviction que c'en est fini,

qu'on vient de gâcher irrémédiablement sa vie, leurs émotions nous sont si familières.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer que ces héros et ces héroïnes créés par Agnès, personnages jaillis d'un instantané et qui, tel Pinocchio touché par la baguette de la fée, sont nés à la vie romanesque, se sont tous un jour ou l'autre assis dans cette cuisine avec leur ombre, avant qu'Agnès ne retourne à son ordinateur.

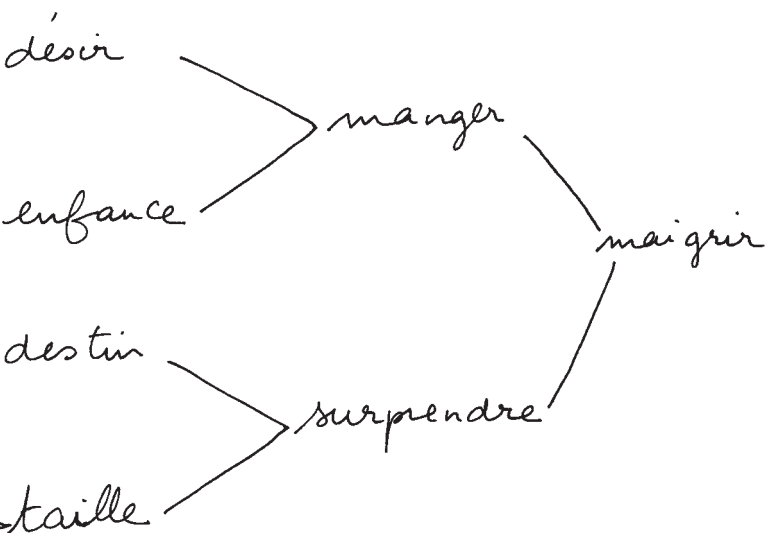
Car un bon personnage de roman, c'est un personnage qui se sent aimé.



La règle du jeu

Pour jouer au Dernier Mot, c'est très simple. Vous prenez les seize premiers mots qui vous passent par la tête. Vous les écrivez en colonne. Ensuite, sans trop réfléchir (mais un peu quand même), vous les associez deux par deux dans l'ordre, et vous en tirez un nouveau, auquel vous ont fait penser les deux précédents. Vous obtenez une deuxième colonne, de huit mots cette fois. Et ainsi de suite, jusqu'à ne plus obtenir qu'un dernier mot, très significatif de vos obsessions inavouées, de votre être profond, de l'étendue de votre vocabulaire, ou, tout simplement, de votre

par Sophie Chérier



humeur du moment. Il ne vous reste plus qu'à commenter vos choix.

Mercredi 1^{er} mars 2006, 18 heures. Agnès Desarthe inaugure cette nouvelle rubrique de notre catalogue (vous retrouverez Le dernier mot dans le catalogue des nouveautés), inspirée d'un jeu psycho-littéraire, jadis pratiqué dans l'émission « Les décaqués » de France-Culture, sous une forme légèrement différente. En fond sonore, un enfant prend son cours de piano, et un mari prépare une expédition au Stade de France pour le soir même en cherchant des chaussettes, ce qui laisse Agnès sereine et rieuse.

J'ai choisi PAPOUILLES à cause de sa sonorité. Avec CHAT, ce qui me venait, c'était caresse, qui s'est tout de suite tamponné avec AMOUR. GOURMANDISE, parce que c'est le sentiment qu'on éprouve quand on voit, avec son CEIL, ce dont on va se NOURRIR. C'est se faire plaisir avant le plaisir. C'est mon état. Quand j'étais adolescente, j'avais une copine qui adorait lire, et j'avais remarqué qu'elle ralentissait chaque fois qu'on passait devant une librairie. Je me disais : «C'est pas possible, elle fait semblant! Y a rien à voir dans la vitrine d'un libraire! Quand on ralentit, c'est devant une pâtisserie, comme moi!» Eh bien, j'ai changé. À présent, je ralentis devant les deux.

Ma prof de GYMNASTIQUE de cinquième, je crois, avait une QUEUE-DE-CHEVAL très tirée, elle trouvait que ça faisait dynamique. J'en parle dans *Je ne t'aime pas, Paulus*, parce que c'est un SOUVENIR qui m'a marquée. Elle s'appelait Mme Antoine. Je pleurais beaucoup en GYM. Quand on faisait de l'endurance, je m'asseyais au bord et je pleurais. Au bac aussi, j'ai pleuré, parce que je n'arrivais pas à grimper à la corde. Et là, chose qui n'arrive jamais, le prof examinateur m'a mis de la résine sur mes tennnis et j'ai pu grimper! Merveilleux SOUVENIR, même si j'ai eu 4.

Mon FRÈRE a une maison au bord de la MARNE mais, quand j'ai dit MARNE, je n'ai pas pensé à lui tout de suite. J'ai peut-être associé RESTER avec le verbe marnier? Mon FRÈRE voyage beaucoup, il est chanteur d'opéra, c'est Laurent Naouri, donc il ne peut jamais RESTER au bord de la MARNE. Il bouge tout le temps et pourtant il donne l'impression d'être amarré.

Mon MARI, Dante, allait quand il était petit dans une colonie de vacances légendaire de la Commission centrale de l'enfance, qui s'appelait le CHÂTEAU du ROC. Cet endroit représentait une initiation. Les gens qui y sont allés n'étaient plus les mêmes en en sortant, et ensuite ils se reconnaissent entre eux. J'adore quand mon MARI me raconte les histoires de cette colo. J'avais envie de m'en inspirer, mais ça a été fait magistralement par un ami, David Lescot, sous forme de pièce de théâtre.

PRINCESSE, parce que POURPOINT est un vêtement de l'époque des PRINCESSES. Quant à LACUSTRE, c'est typiquement le genre de mot dont j'ignore le sens jusqu'au moment où je cherche vraiment. Je pense que ça veut dire «sous l'eau» (alors qu'en fait ça veut dire le contraire: sur l'eau, comme les cités lacustres qui étaient bâties sur pilotis). Je suis en train de penser à l'univers des contes, à cause de POURPOINT, et comme *La Petite Sirène* est un conte fondateur pour moi, je me dis: sous l'eau, y a quoi? Y a *La Petite Sirène*.

SYLPHIDE et PIAILLER devraient donner POULE-PIAILLER, directement, et SYLPHIDE par contorsion, opposition. Mais en fait ça donne MOI, car POULE est un de mes noms de code. J'en ai plein: Nénesse, Gnagna... POULE est un nom de code que je me donne à moi-même. Quand j'étais petite, ma sœur m'appelait Poupou, donc tout ce qui est du radical Pou- me désigne. Par exemple, mon disque dur s'appelle Poupou et ma clé USB Poupette. Ce sont des petits morceaux de moi que j'ai parfois besoin de retrouver, alors autant les appeler par leurs noms!

SYLPHIDE est associé à MOI aussi parce que, à une époque de ma vie bien sûr révolue (l'époque de Mme Antoine) je mangeais tellement de fromage à 0 % de marque SYLPHIDE qu'à force il en coule dans mon sang.

J'ai mis LONGUE parce que ça manquait d'adjectifs, puis à cause d'APPAREIL j'ai pensé à LONGUE-vue, mais, comme APPAREIL est masculin, j'ai plutôt dit TÉLESCOPE. Je n'ai pas de TÉLESCOPE ni de LONGUE-vue mais je passe beaucoup de temps à contempler. La vue est le sens dont je me sers le plus. J'adore regarder les belles personnes, filles ou garçons, la belle nature. Je suis perpétuellement étonnée. Qu'on puisse avoir à notre disposition une prairie au printemps, je trouve ça incroyable. C'est un luxe, et en même temps une jouissance gratuite, inoffensive, facile à obtenir. Bien sûr, j'ai grandi en détestant la campagne, puis j'ai passé beaucoup de temps, adulte, à chercher une maison de campagne, qui finalement nous est tombée dessus, en Normandie. C'est une leçon qui m'empêche d'avoir des préjugés ou de considérer que telle personne est indécorable : dans ma vie, il y a beaucoup de choses que je n'ai d'abord pas aimées, puis que j'ai aimées.

DÉSIR car, tout à coup, AMOUR associé à GOURMANDISE n'est plus l'AMOUR en général, il devient très clairement beaucoup plus ciblé, beaucoup plus sexuel. Quand je suis amoureuse de quelqu'un, j'ai envie de le manger. Ces deux paradigmes sont totalement liés pour moi.

Le seul point commun que je vois entre QUEUE-DE-CHEVAL et FRÈRE, c'est que ce sont deux éléments de mon ENFANCE.

J'ai été archi-conditionnée par l'épilogue des contes: ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Ça a été LE message à suivre absolument. Le DESTIN. Autour de moi, on n'avait pas une vision très positive de l'amour. Il était toujours critiqué, mis en procès, il semblait toujours menacé: «Ça ne dure pas, c'est de l'arnaque, des jeux d'intérêt, etc...» Moi, j'avais du coup très envie de prouver qu'au contraire l'amour était archi-vivable, joyeux, bénéfique! Je me disais: ça cache quelque chose! Pour qu'on en dise autant de mal, c'est que ça doit être un très bon truc! Et aujourd'hui que j'ai accompli ce DESTIN de PRINCESSE en épousant mon MARI et en lui donnant deux beaux enfants, je trouve toujours que l'amour est un très bon truc!

J'assume TAILLE. Je suis très grande: 1,78 mètre, donc TÉLESCOPE associé à MOI, ça me fait penser à ma taille. Mais, en même temps, je me suis souvent sentie petite. D'où ma fascination pour *Alice au pays des merveilles*, qui ne cesse de grandir et de rapetisser, ce qui est au plus juste de ce que nous sommes: tout est relatif. Je ne me sens grande que quand je rencontre quelqu'un de plus grand que moi...

C'était une obsession, dans l'ENFANCE, de MANGER. C'était mon plus vif DÉsir. Bien entendu, il fallait que je fasse attention, que je ne ralentisse pas tant que ça devant les pâtisseries, que j'avale des SYLPHIDES...

SURPRENDRE, peut-être à cause de cette idée que la TAILLE est relative. On peut SURPRENDRE et être surpris parce qu'on l'a prise pour argent comptant, et en fait non. La TAILLE est une évaluation. Tout ce qui est déter-

minisme physique ou psychologique m'a toujours énervée. Le DESTIN, je le vois comme un glas qui sonne. C'est le contraire de SURPRENDRE. Ta TAILLE, tu ne la changeras pas. Eh bien si! On peut SURPRENDRE! On va SURPRENDRE!

D'ailleurs, voilà: mon dernier mot, c'est une surprise. Tu MANGES, tu MANGES, tu vas grossir! Eh bien non! Surprise: tu MAIGRIS. Avoir le dernier mot, ça ne me plaît pas du tout. Ça signifie vouloir avoir raison à tout prix, c'est comme un couperet qui tombe. Mon dernier mot à moi ne sera pas un grand mot, une révélation, ce sera une bêtise. Exprès!

Texte d'une conférence sur l'enseignement de la Shoah et la création artistique

Par Agnès Desarthe

Grace Paley, pour tenter de définir le mouvement qui préside à la création littéraire, a dit : « On écrit avec ce que l'on ne comprend pas. » On écrit avec ce que l'on ne comprend pas et qui pourtant nous obsède, nous réjouit, nous excite, nous tourmente.

Une fois le mouvement amorcé, il ne s'agit nullement d'expliquer, encore moins de démontrer, mais plutôt d'arpenter le doute, d'explorer sa propre incompréhension et de l'étendre, de l'étirer jusqu'à ses limites ultimes.

Ma mère m'a raconté un grand nombre de fois quand et comment son père avait été déporté, à quel moment on pensait qu'il était mort (bien que la date et les circonstances demeurent à ce jour inconnues). Elle m'a parlé du sentiment qu'elle avait éprouvé lors de sa disparition, de son angoisse, de la longue attente du retour. Elle s'est exprimée à plusieurs reprises, consciencieusement, et moi, qui suis pourtant d'un naturel attentif, je n'ai jamais été capable de retenir la moindre information. Il faut toujours qu'elle me le redise, qu'elle m'en reparle, qu'elle cite à nouveau les lieux et les dates.

J'ai longtemps cru qu'elle racontait mal, si mal que je n'y comprenais rien. Ensuite, j'ai pensé que j'écoutais mal,

si mal que je ne me souvenais de rien. Mais en relisant le livre de Ruth Klüger, *Refus de témoigner*, j'ai découvert une expression qui a éclairé d'un jour nouveau cet inquiétant malentendu.

Ruth Klüger, qui a été déportée adolescente à Theresienstadt, puis à Auschwitz, écrit que, dans la transmission de son expérience, elle se heurte presque toujours, sans que son interlocuteur s'en rende compte, à un « problème cognitif ». Il y aurait, selon elle, une spécificité du contenu qui empêcherait le récit des camps d'être élaboré par son récipiendaire. La personne qui reçoit l'information n'a pas les moyens, intellectuels ou affectifs, d'en traiter les différents éléments. On se retrouve dans une situation de parole compliquée où les mots n'ont pas de référent commun ; ils sont coupés du réel, dans la mesure où l'on parle de l'impensable, de l'invivable, de l'inadmissible. On en viendrait presque à se rabattre ironiquement sur un « Quand un déporté rencontre un autre déporté, qu'est-ce qu'y se racontent ? Des histoires de déportés ». Excluant de cet échange les autres qui préfèrent, eux, raconter et écouter leurs propres histoires. Ne pourraient comprendre que ceux qui l'ont vécu. Pareillement, ne pourraient l'écrire que ceux qui y ont été.

Je n'en suis, pour ma part, pas certaine.

« On écrit avec ce que l'on ne comprend pas. » Cette maxime ouvre deux pistes contradictoires. L'une des voies possibles consisterait à considérer que le « problème cognitif » lié à la représentation de la Shoah est justement ce qui fonde la nécessité d'en faire un sujet littéraire. La piste alternative nous conduirait, en revanche, à désespérer de la possibilité même d'une représentation, dans la

mesure où elle ne fait que rencontrer inlassablement la stupeur – dans le meilleur des cas – et l’incrédulité – dans le pire.

Peut-on, doit-on transmettre et enseigner la Shoah?

Citons, à ce propos, la réflexion de Steven Spielberg – dont je ne tiens ni à cautionner ni à critiquer l’œuvre – qui expliqua qu’il s’était véritablement décidé à réaliser *La Liste de Shindler* lorsqu’il avait découvert que, pour une large proportion de jeunes Américains, le terme «Shoah» faisait référence à une fête juive.

Encore une histoire de malentendu.

Gorgio Agamben, dans *Ce qui reste d’Auschwitz*, au cours de l’étude qu’il consacre aux différents termes utilisés pour désigner l’extermination des Juifs, note que «La formation d’un euphémisme, dans la mesure où l’on y remplace le nom propre d’une chose dont on ne veut pas entendre parler par une expression atténuée ou altérée, comporte toujours une certaine ambiguïté». Il rappelle, à cette occasion, que c’était peut-être ce terme, «Shoah», que Primo Levi avait à l’esprit lorsqu’il dénonçait la tentative d’interpréter l’extermination comme une punition de nos péchés, dans la mesure où le terme de «Shoah» – qui signifie «dévastation ou catastrophe», est souvent lié, dans la Bible, à l’idée d’un châtiment divin.

Ce qui me chagrine, moi – histoire de continuer dans l’euphémisme –, c’est que c’est un mot hébreu, un mot qui risque donc de faire croire que l’extermination des Juifs est un problème qui ne concerne qu’eux – ce que la plupart des gens préfèrent d’ailleurs penser.

Comment ne pas tomber sur l’écueil non moins tranchant du conflit de principe et de pratique entre ensei-

gnement et création ? Dès lors qu'une œuvre se mêle de pédagogie, l'art s'en échappe comme d'un pneu crevé.

Si l'on écrit pour édifier, on risque d'ennuyer, de dégoûter, et l'on est certain de manquer l'objectif.

I. B. Singer exprimait ses doutes de la manière suivante : « L'espoir que la grande littérature puisse apporter la paix ou améliorer l'humanité est sans aucun fondement. » Il écrivait encore : « Au mieux, l'art ne peut être autre chose qu'un moyen d'oublier un moment le désastre humain. »

Il serait naïf de vouloir s'unir sous la bannière d'un « plus jamais ça ». La barbarie a sa place dans l'humanité, dans son histoire, dans sa construction. Le ratio entre le bien et le mal est constant, ce qui réfute, j'en ai peur, toute idée de progrès. L'équation est cependant moins simple qu'il n'y paraît car bien et mal ne se répondent pas terme à terme. Il n'est jamais rien sorti de bon de l'extermination de six millions de Juifs. De la même manière, on ne peut prétendre que le délire nazi a été la suite logique du parachèvement et de la sophistication extrême d'une culture dont le raffinement et la poésie étaient les pierres angulaires. C'est davantage une question de forces, de forces qui manquent cruellement de vecteurs mais qui, dans leurs oppositions constantes, créent la possibilité d'une vie et d'une pensée humaines. Je ne cherche pas à justifier le chaos, je tiens simplement à réfléchir sur son inéluctabilité. L'histoire avance comme l'homme qui marche, l'équilibre naît au prix d'une série de déséquilibres qui s'enchaînent, s'annulent.

Est-ce qu'enseigner la Shoah reviendrait à tenter de lutter consciemment contre ce trop violent déséquilibre qui a failli engloutir l'humanité tout entière ?

À un moment de notre histoire commune, nous sommes passés de l'autre côté, là où il n'y a plus d'humanité, plus de pensée. Enseigner la Shoah, c'est peut-être, avant tout, tenter de faire comprendre aux générations suivantes que l'extravagante violence qui hante leur quotidien prend sa source en amont, et qu'elles n'en sont pas, du coup, les seuls artisans.

Et c'est justement cela que tant de gens ont du mal à croire.

Je suis souvent frappée, et je l'ai été, il n'y a pas si longtemps, à la sortie du film de Polanski, *Le Pianiste*, par les très immédiates et très fréquentes réactions de défiance de certains spectateurs. J'entends des choses comme : « C'est pas possible. Là, dans telle scène, il va un peu loin... » Je réponds que, bien au contraire, l'artiste ne montre que ce qu'il est supportable de voir, mais qu'il demeure plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Cette incrédulité est la traduction d'un cheminement de pensée dont les conclusions sont terribles : « Si cela avait été si terrible, personne n'en serait revenu, et nous-mêmes ne devrions pas pouvoir exister. » Il semble effectivement impensable que, après un séjour collectif – victimes et bourreaux mêlés – dans la négation de l'humain, l'espèce ait pu se perpétuer. Nous serions là, calmes et bien portants, occupés de tas de futilités essentielles, alors que, sur des kilomètres carrés, sur des jours, des mois et des années, on a transgressé un à un tous les interdits censés nous constituer en tant que corps social ?

Enseigner la Shoah, c'est enfoncer ce clou dans la tête des gens. En commençant par leur faire comprendre qu'ils ont tous, comme par un effet de contagion, subi un traumatisme.

Certains, comme le rapporte Ruth Klüger, s'en défendent en disant qu'ils ne peuvent s'identifier ni aux victimes ni aux bourreaux. Refuser de faire cet effort, revient à nier aux acteurs de cette tragédie leur appartenance à l'espèce humaine – à moins qu'en formulant pareille réserve le locuteur ne fasse que s'en exclure lui-même, ce qui n'est pas moins grave ni moins dangereux.

Afin de renouer le fil de l'identification, il faut parler, il faut écrire, il faut représenter; mais n'ai-je pas dit plus tôt qu'à vouloir utiliser l'art à des fins pédagogiques on risquait de le vider de sa substance?

Ce danger ne guette, cependant, que l'auteur qui écrit ce qu'il veut, celui qui est prêt à se plier à des impératifs dogmatiques. Pour celui qui écrit seulement ce qu'il peut – condition préalable à toute création honnête, il en va tout autrement.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, dans la plupart des livres sérieux que j'ai lus sur le sujet – je précise sérieux car j'en ai lu un certain nombre de ridicules, d'imbéciles ou, plus souvent, de kitsch –, l'écrivain se pose la question de sa légitimité et y répond, le plus souvent, de manière extrêmement prudente, voire désespérée.

Primo Levi récuse son statut de témoin en arguant que les seuls véritables témoins sont ceux qui ne sont plus là pour prendre la parole. Cynthia Ozick, à plusieurs années d'écart, dit en parlant de son roman, *Le Châle*, qu'elle aurait préféré ne pas produire de l'art à partir de l'Holocauste. Interrogée par la *Paris Review* sur ce livre, elle répond: «Je ne veux pas brouiller les pistes, inventer, imaginer, et pourtant, je l'ai fait. Je ne peux pas ne pas le faire. Ça vient. Ça envahit.»

Qu'y a-t-il derrière ces scrupules et de quelle nature est la pulsion qui finit par les terrasser ?

Ces scrupules ne sont pas que les produits de l'imagination névrotique des artistes ; ils répondent à un soupçon largement répandu concernant toute œuvre d'art et plus spécifiquement, toute œuvre de fiction. Cette défiance est encore plus aiguë à une époque où la vérité scientifique règne en maître sur nos vies. Je cite pour preuve un extrait de l'introduction au colloque intitulé « Enseignement de la Shoah et représentation artistique » pour lequel ce texte a été écrit : « Ainsi semble se creuser l'écart entre le récit historique, soucieux avant tout de la vérification des faits, et celui des fictions, qu'elles soient écrites ou filmées, où tout semble permis. »

Les dangers de la fiction sont nombreux. Elle risque d'édulcorer, de caricaturer, de parodier, d'exagérer. Elle a, en contrepartie, l'incalculable avantage de pouvoir tisser des liens nouveaux entre des mots et leurs référents. L'écriture seule permet – lorsqu'elle est poétique, c'est-à-dire lorsqu'elle travaille à l'intérieur même de la langue – de créer des réseaux de sens inédits, d'inverser le mouvement qui va de la chose au mot, pour le faire rebondir, à l'inverse, du mot sur la chose. Le monde devient alors, en partie, une émanation de l'art.

Mais revenons à l'opprobre jeté sur la fiction. Afin de clarifier le plus possible mon propos, je choisis de m'exprimer sur le cas limite que constitue l'ouvrage de Benjamin Wilkomirski, *Fragments*, un récit des camps que l'on a pris, à tort, pour une autobiographie et qui fit scandale il y a quelques années. Il fut accusé d'escroquerie dans la mesure où son récit avait été présenté par lui-même et, du coup,

par son éditeur comme un témoignage. Cette affaire qui suscita – en particulier chez les journalistes, grands gardiens, on le sait, de la très précieuse vérité historique – une levée de boucliers quasi unanime, cette affaire me fait, moi, beaucoup rire. Pourquoi? Parce que cette belle indignation est le revers exact d'une forme particulièrement pernicieuse d'attaque menée parallèlement contre la création artistique. Je m'explique: dans le même temps qu'on reproche à l'auteur de *Fragments* de ne pas avoir vécu ce dont il témoigne, on «accuse» nombre de romanciers de ne faire que de l'auto-fiction (tant et si bien que certains d'entre eux ont choisi de reprendre ce terme à leur compte). Partout on guette l'autobiographie, on débusque l'«histoire vraie», seule miette encore suffisamment croustillante pour émoustiller les mâchoires lassées de la foule. On ne peut concevoir qu'il puisse exister quelque chose d'aussi mystérieux et irrationnel que l'imagination, quelque chose d'aussi subversif et dégoûtant que la distorsion volontaire de notre chère vérité objective.

Les scrupules sont donc plus que jamais de mise à l'heure où un genre bien particulier de puritanisme exige des écrivains qu'ils aient vécu ce dont ils parlent. Que fait-on de la sensibilité, de la porosité, de la faculté d'identification? Celle-là même qui est à l'œuvre – certes de manière pathologique – chez Benjamin Wilkomirski.

Je voudrais d'ailleurs à ce sujet faire flancher encore davantage la conviction, si largement partagée, que seul celui qui a vécu a le droit de s'exprimer, en citant le cas troublant de Franz Kafka. Car c'est peut-être lui qui a produit l'œuvre la plus à même d'éduquer sur la Shoah. Elle illustre en effet parfaitement plusieurs des principes

majeurs du système concentrationnaire: la déshumanisation liée à la rupture du phénomène d'identification dont *La Métamorphose* est l'allégorie parfaite, ainsi que l'absurdité d'un ensemble de règles qui ne visent qu'à perpétuer un système lui-même absurde, improductif et fondé sur l'exclusion, dont *Le Château* et *Le Procès* expriment la violence.

Je pense que Kafka a écrit sur la shoah non parce qu'il était médium ou visionnaire, mais seulement parce qu'il était intellectuellement et affectivement enclin à envisager le pire. Dans son cas, le pire était à venir.

Scrupules des auteurs de fiction, scrupules partagés par les auteurs de récits et de témoignages, parce qu'ils savent au fond une chose que l'on choisit trop souvent d'ignorer, à savoir que l'impératif moral de l'écrivain, la responsabilité qui enchaîne l'artiste à son sujet, n'a rien à voir avec la vie privée de l'artiste en question, elle n'existe que dans la tension permanente entre l'histoire qu'on raconte et le talent nécessaire à l'exploiter. Pour écrire sur la Shoah, il faut simplement avoir le talent pour.

Je me méfie de ce mot qui traîne à sa suite des relents d'élitisme et crée, dès qu'on l'utilise, de douloureux malentendus. Cynthia Ozick n'a pas plus de talent que Faulkner, seulement elle a le talent correspondant au sujet qu'elle ne peut pas s'empêcher d'aborder. On pourrait rétorquer que c'est parce qu'elle est juive alors qu'il ne l'est pas. Je répondrai sans les citer – que certains auteurs juifs se sont fendus de livres particulièrement calamiteux sur ce thème qu'ils sont pourtant censés maîtriser.

Ce qui m'amène à préciser la nature d'un autre genre de scrupules, dont j'ai fait moi-même l'expérience. J'y

pense soudain, et ce n'est pas un hasard; c'est à cause du léger tremblement qui s'empare de moi quand je dis, même sans les nommer, que certains auteurs ont commis des œuvres sur la Shoah que je me permets de trouver lamentables. L'ampleur et la gravité du sujet, de la même manière qu'elles inhibent l'écrivain, font trop souvent écran au jugement du lecteur. « Si ça parle de ça, c'est forcément bien, c'est forcément profond. » Une fois la puissance importée de l'extérieur, on n'a plus besoin de l'écriture, qui ne fait alors que s'adosser à son propos, s'y repose et s'endort.

Quand je dis que j'en ai moi-même fait l'expérience, c'est parce que j'ai remarqué que ceux de mes livres dans lesquels il était question – même très vaguement – de la Shoah bénéficiaient d'un accueil tout à fait particulier (spécialement en Allemagne). J'aurais pu m'en réjouir et en faire un petit fonds de commerce. Mais non. Je me suis dit « Tiens, j'ai appuyé sur la mauvaise conscience de quelqu'un ! » Je ne crois pas que ceux de mes livres dans lesquels il n'est pas explicitement question des camps soient moins bons, mais force est de constater qu'ils « marchent moins bien ». Cela peut sembler cynique de se livrer à ce genre de réflexion, mais force est de constater que, dès qu'on parle de ça, on bénéficie, chez un certain public, d'une délicieuse immunité. C'est très doux d'échapper aux critiques, très confortable de se tenir au-dessus d'elles. Cependant, à trop jouer ce jeu, on risque, une fois que le barrage du refoulé aura cédé, de se retrouver dans la mire d'un dévouement meurtrier.

Mais je parlais de mes scrupules. Que dois-je en faire ? Ce que ferait n'importe qui à ma place, les laisser se

débrouiller avec mes pulsions. L'idée, comme l'écrit Singer, qu'une des conditions nécessaires et quasi suffisantes pour écrire une histoire est d'être convaincu que personne d'autre ne pourrait l'écrire à notre place me semble être la bonne. J'écris ce que je peux.

Lorsque j'écris sur les camps, je ne fais rien d'autre que traduire en mots le regard égaré de ma mère, ses gestes dont la brusquerie m'a toujours stupéfiée. Je transforme en mots ce que mon corps a subi.

Peu importe qui raconte pourvu qu'il raconte bien. C'est là, encore une fois, et pas ailleurs que se place ce que j'appelle la responsabilité de l'écrivain. Il faut, comme disent les enfants, «être cap».

Me voilà dans de beaux draps à présent pour parler de ce que je fais moi. Je ne sais pas si je suis «cap» et ce n'est pas à moi d'en juger, je prends le risque, et je le prends d'autant plus volontiers que la moitié de ma vie d'écrivain se passe en compagnie des enfants.

J'aimerais évoquer un conte que j'ai écrit il y a quelques années et qui s'intitule *La Femme du bouc émissaire*.

J'avais déjà eu l'occasion de constater, à propos d'autres livres dans lesquels il était explicitement question des camps, qu'il n'est pas facile d'aborder ce thème avec des enfants ou des adolescents. Cela pour deux raisons : la première, c'est que souvent ils savent si peu de choses sur cette période de l'histoire que tout est à faire, la seconde parce que c'est un sujet segmentant. (J'emploie volontairement ce néo-barbarisme issu du milieu du marketing, car il s'agit malheureusement un peu de ça.) En gros, disons que, si vous parlez des camps à des jeunes qui ont appris, et c'est peut-être une chance, à revendiquer leur identité commu-

nautaire, on risque d'aboutir à des débats passionnants du genre: «Et les esclaves africains, qu'est-ce que vous en faites? Et le génocide arménien, c'est quoi pour vous? etc.» Chacun brandissant la souffrance de son peuple dans une lice à la fois comique et affligeante.

Ce n'est pas à cause de cet «échec pédagogique» que j'ai écrit *La Femme du bouc émissaire*; je ne pratique pas, comme je l'ai déjà dit, la préméditation. Mais j'ai été surprise de constater, chaque fois que je suis allée présenter ce livre dans les écoles, que, au contraire de la Shoah, le thème du bouc émissaire n'était absolument pas segmentant. Les enfants voyaient très bien de quoi je parlais et, au besoin, me montraient même du doigt celui qui, dans leur classe, occupait cette fonction.

À partir de là, tout ou presque devenait possible, car on est toujours le bouc émissaire de quelqu'un.

Une fois que la chaîne identificatoire est ressoudée, la compréhension suit, avec ses incidents et ses malentendus certes, mais elle trouve au moins les conditions nécessaires à s'amorcer.

Là où cette chaîne identificatoire a été brisée, le premier travail à faire, si l'on veut enseigner, c'est d'en raccorder un à un les maillons. Seul l'art, selon moi, possède la science et la patience nécessaires à accomplir cette tâche.

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Albums

Juanita le pingouin, illustré par Marjolaine Caron, (épuisé)

L'Expédition, illustré par Willi Glasaeur, (épuisé)

Les pieds de Philomène, illustré par Anaïs Vaugelade, 1997

Petit Prince Pouf, illustré par Claude Ponti, 2002

Le mariage de Simon, illustré par Anaïs Vaugelade, 2010

Dans la collection *Mouche*

Abo, le minable homme des neiges,

illustré par Claude Boujon, 1991 (épuisé)

La fête des pères, illustré par Benoît Jacques, 1992

Le roi Ferdinand, illustré par Marjolaine Caron, 1992

Benjamin, héros solitaire, illustré par Véronique Deiss, 1993

La femme du bouc émissaire, illustré par Willi Glasaeur, 1993

Les grandes questions, illustré par Véronique Deiss, 1999

Les trois vœux de l'archiduchesse Von der Socissèche,

illustré par Anaïs Vaugelade, 2000

Le monde d'à côté, illustré par Anaïs Vaugelade, 2002

À deux c'est mieux, illustré par Catharina Valckx, 2004

Igor le labrador, illustré par Anaïs Vaugelade, 2004

C'est qui le plus beau ? illustré par Anaïs Vaugelade, 2005
Les frères chats, illustré par Anaïs Vaugelade, 2005
Je veux être un cheval, illustré par Anaïs Vaugelade, 2006
Mission impossible, illustré par Anaïs Vaugelade, 2009

Dans la collection *Neuf*

Dur de dur, 1993 (épuisé)
Tout ce qu'on ne dit pas, 1995
Comment j'ai changé ma vie, 2004

Dans la collection *Médium*

Je ne t'aime pas, Paulus, 1991
Les peurs de Conception, 1992
Poète maudit, 1995
Je manque d'assurance, 1997
Je ne t'aime toujours pas, Paulus, 2005
La cinquième saison (recueil de nouvelles collectif), 2006
La plus belle fille du monde, 2009

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Éditions de L'Olivier

Quelques minutes de bonheur absolu, 1993

Un secret sans importance, 1996

Cinq photos de ma femme, 1998

Les bonnes intentions, 2000

Le principe de Frédelle, 2003

V.W. Le mélange des genres, (avec Geneviève Brisac) 2004

Mangez-moi, 2006

Le remplaçant, 2009

Dans la nuit brune, 2010

Pour en savoir encore plus :

www.ecoledesloisirs.fr

www.agnesdesarthe.com

© 2006, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par Mame à Tours – novembre 2011

Les grandes questions d'Agnès

Avant de nous coucher, Samira et moi avons joué à notre jeu préféré qui s'appelle : le jeu des grandes questions. Chaque jour, on discute de sujets importants. Ce soir-là, nous avons plusieurs dossiers à traiter :

1/ Est-ce que c'est mieux d'être en classe verte avec sa mère? (...)

2/ Est-ce vraiment un crime d'être beau? (...)

3/ Est-ce que le verbe aboyer est un bon verbe? (...)

Les grandes questions, collection Mouche

Depuis qu'elle est petite, Agnès se pose de grandes questions. Depuis quinze ans qu'elle écrit pour les enfants, elle les partage avec eux.

– Samira, tu crois que ma mère va mourir?

– Écoute, Léna. Peut-être. Mais il y a une chose à laquelle tu dois toujours penser. C'est que la mère de Bambi, la mère de Cendrillon, enfin, toutes les mères intéressantes quoi, sont mortes jeunes.

Les grandes questions, collection Mouche

Les grandes questions, ce sont donc les vraies, celles qui concernent nos existences et auxquelles les adultes n'aiment pas répondre. Elles interrogent l'amour, l'ami-

tié, la jeunesse, la vieillesse, la solitude, la maladie, la guerre, la mort.

Dans tous ses livres, Agnès les pose et y répond sincèrement, si possible en s'amusant.

Elle n'a encore jamais rencontré de sujet ou de question qu'elle ait jugés tabous ou interdits. Les enfants sont des interlocuteurs plus sérieux, plus profonds que les adultes, dit-elle. C'est passionnant de les écouter parler de la nuit, des rêves, de la disparition, puis d'en discuter avec eux. Ils ne connaissent ni l'aigreur ni la peur. Les adultes, si : pour eux, le chantier des grandes questions est terminé, ils ont rangé leur pelleuse, ils ne veulent pas y revenir, ils ont besoin de penser qu'ils sont sur du béton.

Qu'est-ce qu'une enfance heureuse ?

Paris, XIII^e arrondissement, au pied du métro aérien : un quartier perpétuellement en travaux dans les années 1970, très vite défiguré par des tours plus vilaines les unes que les autres.

Les grands talents ne se découvraient pas entre les tours du boulevard Masséna et les fresques en trompe l'œil meridique qui étaient censées améliorer l'environnement, rendu depuis des années aberrant par des architectes qui n'avaient pas compris que la couleur orange était, de toutes, la plus difficile à manier.

Les peurs de Conception, collection Médium

C'est là qu'Agnès grandit, entre un père pédiatre, une mère qui enseigna quelques années l'anglais, son frère et sa sœur. Elle ne découvrira la beauté de la ville que des années plus tard, en prenant le métro toute seule, et ne quittera cet appartement familial qu'à dix-neuf ans, pour emménager avec son fiancé Dante.

Première des filles mais deuxième enfant, née au printemps 1966 à cette place du milieu réputée difficile dans les fratries de trois, enfant « sandwich », comme disent les psychologues... Agnès a toujours adoré cette position. Une place peinarde, dit-elle, où elle est à la fois la petite

sœur du grand frère et la plus grande des filles, deux ans de moins que son frère, trois ans et demi de plus que sa sœur. «J’ai grandi entourée. Grâce à eux, je ne me suis jamais sentie seule, ils étaient une chaleur constante. J’ai d’abord partagé ma chambre avec Laurent, puis avec Elsa jusqu’à l’âge de quinze ans, tout ça dans un incroyable désordre qui me paraissait exquis ! On s’entendait vraiment très bien. Nous n’étions pas seulement unis, nous étions “serrés”, c’est-à-dire que nous ne laissions pas de place aux autres. Nous étions tellement complices que nous n’éprouvions ni le besoin ni l’envie d’avoir des amis. Du coup, pendant toute mon enfance, je n’ai pas su me faire d’amis, ou pas pu... Aujourd’hui, lorsque je dis ça à mes propres enfants, je les fais rire : “Mais enfin, maman, il n’y a rien de plus facile que de se faire un ami” s’exclament-ils. Mais pour moi, à l’époque, c’était comme grimper l’Annapurna : je ne savais pas par où commencer... Heureusement que nous étions trois, deux filles et un garçon : on avait beau penser toujours la même chose – tout en étant intimement persuadé, individuellement, de ne pas penser exactement comme les deux autres –, on était déjà dans l’altérité. Nous formions un début de groupe...»

Judith s’est mise à pleurer, très fort en émettant de longs râles de désespoir. Même à mes oreilles bétonnées par l’indifférence naturelle des grandes sœurs, son chagrin était déchirant.

Je me suis accroupie à côté d’elle et je lui ai caressé la tête. Judith est terriblement embêtante. C’est un boulet. C’est ma croix. Elle est ultra sensible et à moitié folle. Mais c’est ma sœur. Ce sera toujours le petit bébé couleur abricot qui est arrivé à la maison un jour d’automne. Je m’en souviens très clairement. Elle

était molle et sentait bon. J'étais déprimée de la voir si mignonne et si attirante. Tout le monde avait envie de la prendre dans les bras et de la caresser; même moi.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

« On s'entendait très bien mais on se disputait aussi. C'est lorsque nos parents s'en mêlaient que les ennuis commençaient, parce que, l'un de nous étant favorisé plutôt que les deux autres, le sentiment d'injustice jaillissait. »

Oser me dire que j'ai rendu ma sœur complice, comme si c'était un meurtre, comme si elle avait du sang sur les mains. Votre pauvre petite fille innocente. Votre petite chouchoute. Elle ne fait jamais rien de mal, elle, bien sûr. Et le jour où elle a renversé du miel sur la télécommande de la télé? Et le jour où elle a écrit CACA en lettres géantes sur votre déclaration d'impôts? Et le jour où elle a versé de l'engrais pour géraniums dans le bocal de mon poisson, le seul animal domestique que j'aie jamais eu, et qu'il est mort en quarante secondes? C'est elle la meurtrière, pas moi.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

« Mais entre nous, on se sentait à égalité et forts, y compris dans les moments de tension. La chaleur de ces moments-là est irremplaçable, elle a été un atout et un appui inestimables pour plus tard. Mon frère, ma sœur et moi sommes toujours aussi unis aujourd'hui et, si je devais estimer les capacités de mes parents à être de bons parents, la meilleure note que je leur donnerais sans aucune arrière pensée serait celle concernant cette entente fraternelle. »

Est-ce que tout ça ce ne serait pas de l'enfance heureuse? Alors que la plupart de ses amis et de ses héros ne se posent pas la question du bonheur et du confort, mais se plaignent souvent de malheurs et de soucis divers et variés, Mlle Naouri, elle, songe, un rien dubitative tout de même: «Mon enfance est en train d'être très heureuse, là...»

Une famille unie, un bonheur fraternel qui rend gaie, mais surtout la conscience aiguë d'avoir échappé à une chose terrible: la guerre, les camps de concentration, où certains grands-parents et aïeuls maternels sont morts. «Je savais que, pendant l'enfance de mes parents, il y avait eu la guerre. Pendant la mienne, il n'y en avait pas et c'était déjà, à mes yeux, une chance énorme! Mes parents étaient issus de familles en grande difficulté. Mon père nous parlait beaucoup de sa jeunesse en Libye, ses récits étaient notre feuilleton du soir et devenaient presque aussi réels que notre vie quotidienne. Ils envahissaient mon imaginaire. Je demandais: "Est-ce que nous sommes pauvres?", et aussi: "Est-ce qu'on a plus que cinq francs pour vivre?" car je pensais vraiment que cela pouvait être la limite de notre budget général. Cela faisait rire mes parents. Une fois vérifié d'une part qu'il n'y avait pas la guerre et qu'il n'y en aurait sans doute pas avant longtemps, d'autre part que nous n'étions pas pauvres au point de nous demander ce que nous allions bien pouvoir manger le lendemain, je ne pouvais que me dire: "Ah! ben pour le coup, ça c'est de l'enfance heureuse! Je suis vraiment en train de m'éclater, là..."»

Et puis il y a l'école. Agnès adore tout ce qu'on y fait, tout ce qu'on y trouve, les cahiers, les crayons et les petits

pots de colle, les cours et les leçons. La performance que constitue une journée d'école la grise, écouter, travailler, obtenir une bonne note, aimer et se faire aimer des maîtresses – car elle n'a pas encore compris qu'apprécier l'école et les maîtresses est un énorme handicap pour se faire des amis. Elle raffole aussi des activités artistiques. Pendant les récréations, elle préfère peindre et dessiner à jouer, ce sont pour elle des moments d'immense exaltation, comparables à ceux qu'elle connaît lorsqu'elle écoute de la musique classique chez elle. Allongée sur son lit, il lui arrive d'entrer littéralement en transe. Elle n'aime pas la musique populaire et n' imagine pas écouter autre chose que ces symphonies ou concertos savants. Et pourtant... paradoxe de leurs goûts enfantins et d'une éducation intellectuelle, aucun des trois enfants ne rate une émission de Maritie et Gilbert Carpentier. Ils raffolent de toutes ces idioties télévisuelles, ils en consomment pendant des heures et des années, sans aucune restriction. Et ils ont le droit de se coucher quand ils le désirent!

Enfance heureuse? À bien des égards. Exception faite d'un gros souci: des terreurs nocturnes d'une intensité folle entre cinq et vingt-quatre ans.

Les images défilaient sans qu'elle ait eu besoin de les évoquer volontairement, elles venaient toutes seules, s'appelant les unes les autres, se répondant sans lui laisser le temps de les maîtriser: la patte velue de l'araignée géante, le regard affolé de Jack l'Éventreur juste avant de planter son couteau dans la chair demi-tendre demi-résistante de sa victime, les mains calleuses de l'étrangleur aux ongles sales, la bouche tordue de l'homme hilare et puis, par hasard, quelques clichés d'accidents de voiture. Elle

s'était mise à trembler, puis à pleurer en se répétant ces deux mots : peur panique.

Les peurs de Conception, collection Médium

Dès que ses parents sortent, Agnès craint qu'ils ne meurent et sanglote jusqu'à ce qu'elle s'endorme d'épuisement. Rien ne la console : ni la présence de son grand frère et de sa petite sœur, ni la lumière laissée allumée. « J'ai grandi avec ces terreurs, mais je continue de les considérer comme un lieu passionnant et une source d'inspiration inépuisable. Je n'ai jamais estimé que ça gâchait mon enfance. Je suis allée voir toutes sortes de psychologues, je me souviens en particulier de deux messieurs à qui j'avais raconté n'importe quoi tant je trouvais tous leurs petits trucs minables – c'est toi qui dois payer, trois francs, ça fait partie du travail, gnagnagna... Qu'est-ce qu'ils croyaient, que j'allais prendre au sérieux cette mascarade ? J'ai enduré mes terreurs jusqu'à la naissance de mon fils aîné. Et, dès que je me suis arrêtée d'avoir peur la nuit, je n'ai plus eu peur de rien du tout ! »

Agnès sait que ce n'est pas à la mode de le penser et surtout de le dire, mais elle s'en fiche et assume : vivre l'amuse et la passionne depuis toujours. Chez elle, aucune posture ronchon du genre : « C'était mieux avant ! » ni de tralala nostalgique autour du paradis perdu de l'enfance. Elle a toujours senti que tout ce qu'elle vivait d'agréable ou de moins drôle à dix ans l'aiderait à connaître – et reconnaître – d'autres bonheurs vingt ou trente décennies plus tard...

Pourquoi l'amour maternel est-il si fort ?

« Avec l'amour maternel, la vie nous a fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient pas » : cette phrase célèbre extraite de *La Promesse de l'aube* de Romain Gary agace Agnès. « Ça veut dire quoi ? Qu'il y aurait quelque chose au début de la vie – l'amour maternel, inconditionnel, tellement plein, entièrement dans le don de soi, etc. – qui ne pourrait être retrouvé à l'âge adulte exactement sous la même forme, et que cette absence serait une trahison ? Mais c'est évident que l'amour maternel est unique, et heureusement ! Écrire une telle phrase, c'est oublier que la vie, comme la littérature, est faite de métaphores. L'amour inconditionnel d'une mère, il est évident qu'il ne faut pas l'attendre d'une amie, d'un mari ou de ses propres enfants ! Mais il y a quelque chose à trouver dans la vie adulte qui est métaphoriquement du même ordre : l'amour que l'on va donner à ses propres enfants, par exemple, mais aussi d'autres formes de sentiments très forts et apaisés comme ceux que l'on peut ressentir pour la nature, la musique, l'art... Tous ces mouvements du cœur adulte sont métaphoriques de quelque chose qui a été vécu enfant sous une autre forme. Il faut savoir les accueillir. »

Une chose est sûre : dans ses livres, Agnès n'est pas toujours tendre avec les mères.

La mère de Simon n'était pas méchante, ni sévère, ni idiote, ni grincheuse, seulement elle demandait tout le temps à Simon :

– Dis, Simon, quand est-ce que tu te maries ?

Le mariage de Simon, collection Renardeau

– Il faut que je téléphone à maman, dit Chloé. Elle va venir me chercher en voiture.

Moi, je trouve ça bête parce que Chloé habite à cinq minutes à pied, mais sa mère est folle, elle ne veut pas que sa fille rentre toute seule après six heures.

La fête des pères, collection Mouche

« Si j'écrivais sur la mère idéale, mes histoires seraient très ennuyeuses ! Je veux qu'on s'amuse en me lisant, et une mère, c'est une mine pour faire rire, un réservoir de drôlerie. Alors qu'une bonne mère qui ferait tout bien, si tant est qu'elle existe, ferait une très mauvaise héroïne. Aucun intérêt ! »

Écrire sur les mères est un travail et une joie. Être une mère dans la vie aussi. Et pourtant... Avant que son premier fils naisse, cette histoire de grossesse et de maternité paraissait à Agnès très éloignée, comme hors champ. Pire ! Celle qui écrit tant pour les petits avoue même ne pas les avoir aimés pendant longtemps : adolescente, elle fait du baby-sitting, mais elle est aussi aimable qu'un maton et, quand elle gagne un peu d'argent de poche en donnant des cours de flûte, ses petits élèves finissent en larmes ! « Je me souviens que, lorsque j'étais enceinte de mon premier enfant, l'une de mes cousines m'a mis son nourrisson dans les bras, "Tiens, prends-le, comme ça tu verras ce que c'est." Et je l'ai tenu comme... je ne sais pas quoi, mais

quelque chose d'un peu dégoûtant dont je ne savais vraiment pas quoi faire. Je n'éprouvais rien, j'étais assez ennuyée, je n'avais pas envie que ça dure longtemps. Et j'ai pensé : "Oh là là, et bientôt tu vas en avoir un à toi, qui sera le tien"! J'avais l'impression d'un grand saut dans le vide, je ne voyais pas comment j'allais surmonter cet événement.»

Agnès a vingt-quatre ans lorsque naît son premier enfant. Les jeunes parents se sentent totalement dépassés. «Je ne savais pas comment on faisait pour s'occuper d'un bébé... Je ne savais rien sur rien. À la maternité, c'est en voyant ma voisine de chambre changer son nouveau-né plusieurs fois par jour que je me suis fait la réflexion, au bout d'un certain temps, qu'il faudrait peut-être que je change le mien. Dante et moi étions les seuls parmi nos amis à avoir un appartement "familial" où le Frigidaire était toujours plein. Non seulement nous étions les seuls à être parents, mais nous étions déjà en couple, alors que la plupart des autres étaient célibataires. Tous se retrouvaient chez nous pour bavarder et se nourrir, nous étions un gîte où ils venaient finir une errance avant d'entamer la suivante. Je tenais à ces amitiés et à cette ambiance assez adolescente car je ne me voyais pas du tout entrer dans le tunnel de la famille "réglo" avec routine et horaires dans laquelle j'avais grandi. J'avais le souvenir que c'était un peu pesant. Même si, enfant, je me suis souvent dit que je vivais une enfance heureuse, j'avais aussi vaguement conscience qu'il y avait comme un couvercle un peu lourd qui reposait sur notre marmite familiale...

Que de fatigue pendant les premiers mois du bébé! Nous nous couchions à deux heures du matin, je me rele-

vais à cinq pour le nourrir: il fallait que je sois bien jeune pour tenir le coup!» Un premier enfant puis un second, trois ans plus tard. Et deux amours qui grandissent tous les jours, infiniment, sans aucune théorie possible sur la question de l'amour maternel...

Qu'est-il arrivé aux adultes ?

Cela se passe un matin d'école, en revenant du cours de piscine. Devant toute la classe, la maîtresse, une harpie qui préfère les garçons aux filles, accuse Agnès et son amie Maria d'être allées ensemble aux toilettes. « Je vous ai vues, vous êtes des cochonnes, hurle-t-elle devant les élèves de CM1 médusés, je ne veux pas savoir ce que vous avez fait, mais je trouve ça dégoûtant ! »

Je sais, cela semble incroyable et même calomnieux. C'est pourtant la vérité et la démonstration de ce que le monde moderne fait aux adultes : il les rend fous et ultra-violents.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

Agnès a huit ans, elle est terrorisée. Interloquée par tant de malveillance. Et elle comprend soudain que les adultes ont un sacré problème.

Sinon, comment expliquer qu'ils soient à ce point injustes et violents envers les enfants et qu'ils les choisissent si facilement comme défouloir à leur colère ? Elle fait alors le serment de ne jamais oublier ses sensations d'enfant, de rester fidèle à ses joies et à ses peines de huit ans, de se tenir toujours proche de ses inquiétudes et de ses exaltations de petite fille. « J'ai tenu mon serment. C'est la raison pour laquelle j'écris, et la raison pour laquelle je

vis comme je vis. Je n'ai rien oublié de ce que c'était d'être petit et de ne rien comprendre au monde des adultes. J'ai fait le pari, dès ce jour-là, de laisser la porte ouverte sur la pièce de mon enfance afin que les toiles d'araignées ne s'y tissent pas et que les fantômes ne s'y installent jamais. Je trouvais déjà incroyablement précieux de ne pas ressembler aux adultes qui m'entouraient. Je les regardais et je me demandais : "Qu'est-ce qui leur est arrivé?"

C'était une question récurrente. Ils me faisaient pitié, je les trouvais coupés d'eux-mêmes. Pourquoi jouaient-ils des rôles? Pourquoi étaient-ils habillés si bizarrement? Pourquoi se tenaient-ils si peu naturellement? Pourquoi ces voix et ces expressions de théâtre, pour dire des choses toutes simples : "Oh, commmmmmennnnnt allezzzz vvv-vous?" Sur quelle scène se croyaient-ils? Que cachaient-ils? La seule explication possible, d'après moi, était qu'ils avaient eu un accident terrible qui les avait amputés de quelque chose d'incalculable et d'irremplaçable : leur enfance.»

Mais comment échapper à la pesanteur de cette vie d'adulte où avoir des doutes est un luxe? Où prendre le temps de se poser de grandes questions, telles celles de la vraie couleur du ciel, de la tristesse de la solitude ou de la douleur de la mort, est une folie? Agnès n'est pas sûre qu'il y ait une réponse mais, dès l'école primaire, elle sait une chose : elle ne veut pas faire un métier comme les autres, partir travailler tous les matins à neuf heures et rentrer le soir à dix-neuf en portant haut et fort son armure d'assurance et de certitudes.

«L'énorme différence entre les enfants et les adultes est là : alors que les adultes doivent faire face à l'agressivité

constante des autres et se rigidifient pour supporter les assauts angoissants du monde, les enfants, eux, sont dans un état de doute permanent où tout les interroge.

En grandissant, on a le choix entre deux positions, deux postures : soit on considère que l'angoisse est toujours là, tapie, mais on s'y habitue, on vit avec elle, on devine que l'affaire ne sera jamais réglée car la mort est inacceptable, mais on décide malgré tout de s'intéresser à autre chose. Soit on décide de régler le problème de façon radicale, en le niant une bonne fois pour toutes. L'angoisse de mort n'existe pas, on ne veut plus la vivre. Mais il faut alors dresser de hautes murailles autour de soi et entrer dans ce système de défense qui n'est pas le mien, où des forteresses rencontrent d'autres forteresses, où personne n'avance exposé.»

À quarante ans, Agnès considère qu'elle est une adulte très récente.

À quoi cela sert l'école ?

«Je suis une bonne élève pour la vie. Je n'arrive jamais en retard à mes rendez-vous, je rends toujours mes manuscrits et mes traductions à temps. Et puis, j'aime apprendre et découvrir de nouvelles choses. J'ai l'impression que, pour beaucoup de personnes, apprendre ne vaut le coup que s'il y a quelque chose à gagner à la clé, un résultat précis à obtenir, baccalauréat ou diplôme, mais, une fois qu'elles y sont parvenues, pfuitt, elles arrêtent d'apprendre, c'est fini. Moi, je crois qu'il faut continuer d'apprendre à tous les âges, que c'est une des chances qui nous sont offertes et que c'est l'un des meilleurs remèdes à la tristesse. Apprendre est ce qui guide mon désir.»

L'école est l'une des grandes passions d'Agnès. Elle n'a jamais voulu enseigner – elle l'a pourtant fait, et passionnément, pendant un an, à la fin de ses études –, car elle aurait trouvé bizarre d'aller à l'école de sept à soixante-dix-sept ans et de passer son existence entière derrière un bureau ou sur une estrade. Mais que de joies et d'exaltation à l'école maternelle, puis à l'école primaire, au collège, au lycée, en hypokhâgne et khâgne et enfin à l'École normale supérieure de Fontenay ! L'écouter les raconter rendrait le pire des cancre nostalgique d'une salle de classe. «À la maternelle j'ai fait de l'art. Je dansais, chantaï, peignais, dessinaï. En primaire, j'ai découvert la per-

formance physique et intellectuelle que représente l'apprentissage de l'écriture et de la lecture. J'adorais toutes les activités et tout le décorum, les cartes de géographie à remplir et à colorier, les pages de calligraphie à recopier, les questions des maîtresses auxquelles il fallait répondre, les odeurs et les poussières de craie, les bruits de chaises qui grinçaient. Je m'enivrais ! »

Et puis, avec l'école primaire, Agnès découvre trois autres choses passionnantes : le rapport privilégié avec un adulte détenteur de savoir – elle commence déjà à être la chouchoute des instituteurs –, la compagnie des autres enfants – elle ne sait pas encore s'en faire des amis mais les observer la fascine –, et, surtout, elle découvre les garçons ! Elle est d'abord terrorisée par leur facilité à mettre la main aux fesses des filles, et n'ose en parler à personne, mais, dès la classe de huitième, leur proximité l'intéresse.

Est-ce une chance d'être une bonne élève ? Pour se lier d'amitié, certainement pas !

Elle a beau avoir de mauvaises notes dans les matières scientifiques à partir de l'entrée au collège, Agnès a le profil indécrottable de la bonne élève aux yeux mêmes des professeurs. Elle est une fayotte insupportable pour les autres : elle aime participer en classe, elle s'exprime avec aisance, elle attend avec impatience les interrogations écrites et les dissertations à faire sur table tous les quinze jours et ne rend jamais un devoir en retard ni ne sèche un cours.

Je suis première de la classe, je suis fayotte, j'ai tout pour plaire.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

Je suis une bête en rédaction. C'est toujours moi qui ai la

meilleure note et on lit mes devoirs devant tout le monde en classe.

La fête des pères, collection Mouche

«Je devais réellement avoir une attitude détestable! Mais ce que je continue de trouver charmant dans cette histoire, c'est ma sincérité et ma candeur. Je n'avais aucune idée de l'image que je donnais. Il n'y avait aucun calcul de ma part, je ne savais tout simplement pas que certaines choses ne pouvaient être dites ou faites sans donner une image impopulaire de soi. Quand un prof demandait "Qui aime l'anglais?", je levais la main parce que j'adorais l'anglais! Et je ne comprenais pas que cette main levée me désignait comme la personne à haïr pour le reste de l'année... J'ai traîné ce handicap jusqu'à l'agrégation. Je le traîne peut-être encore, mais, comme je ne suis plus dans une classe d'école, c'est moins visible...»

Imaginez un peu l'arrivée d'Agnès en classe de terminale au lycée Henri-IV, un établissement autant réputé pour l'excellence de son enseignement littéraire et de ses classes préparatoires que pour l'élégance bourgeoise de ses auditeurs. Une grande fille d'un mètre soixante-dix-huit, habillée en dépit du bon sens et encombrée de son corps, n'ayant aucune idée de la bienséance sociale et de l'importance de l'apparence et qui débarque telle une bécassine dans ce paradis de la mode et de la culture estudiantines... De fayotte, elle devient ringarde, plouc. « Ils étaient habillés comme dans les magazines! Où donc achetaient-ils leurs vêtements? Je ne comprenais rien à ce qu'ils étaient ni à comment ils

vivaient ni à ce qu'ils disaient. "T'en es à ta combien-tième recherche?" se demandaient-ils entre eux. Mais de quoi parlaient-ils, qu'est-ce qu'ils pouvaient bien rechercher? me demandais-je. Il s'agissait de leur nombre de lectures de *À la recherche du temps perdu*! Moi, je ne connaissais même pas Marcel Proust!»

Cette année scolaire 1982-1983 est décisive: Agnès y découvre les notions d'esthétisme et de féminité et entend parler pour la première fois des classes d'hypokhâgne et de khâgne et, surtout, de Normale Sup', un truc formidable où les étudiants sont payés pour étudier. Sa vie va changer. «OK, moi aussi je veux faire ça», décide-t-elle. Peu importe que le cursus soit intéressant ou pas, dur ou non, ce qui compte, c'est d'avoir de l'argent afin de pouvoir s'installer dans un appartement avec le garçon qu'elle aime et payer le prix d'un loyer. Obstinée, elle parvient à son but et entre du premier coup dans l'illustre école.

«J'avais dix-neuf ans, je n'étais pas mariée mais je voulais vivre avec Dante sans avoir à demander à mes parents de financer un mode de vie qu'ils réprouvaient... Avec un salaire de six mille cinq cents francs, à l'époque c'était possible. Depuis, je conseille à tous les élèves de terminale littéraire d'y penser: une fois qu'on y est, Normale Sup', c'est peinard! Les profs sont tellement excellents qu'ils nous mâchent le travail!»

Alors qu'il est de bon ton aujourd'hui de décrier l'enseignement, Agnès clame avec ferveur ce qu'elle lui doit: être celle qu'elle est.

«C'est une professeure d'hypokhâgne qui m'a fait comprendre ce qu'était la lecture et me l'a fait aimer. Ce sont aussi les professeurs qui m'ont encouragée à écrire, en me

disant qu'il y avait quelque chose d'intéressant dans mon écriture... Le fait qu'il y ait des grandes personnes qui décident de consacrer leur vie à apprendre des choses aux enfants me touche, m'émeut, m'emballe.»

Preuve de la tendresse d'Agnès pour le corps enseignant: dans ses romans où les adultes peu aimables sont légion, les professeurs ne le sont jamais.

Il faut respecter la vie et les malheurs de tous les enfants. Il faut respecter les différences. C'est le rôle de notre école laïque. L'école de la tolérance et de la compréhension.

La fête des pères, collection Mouche

Rendre grâce à ces aiguilleurs d'enfants lui semble justice. Tous ne sont pas bons, certains sont nuls et même parfois fous, concède-t-elle. Mais, dans une scolarité, il suffit d'un seul enseignant génial pour que l'existence d'un élève soit transformée, bouleversée et qu'elle prenne son envol. Et ça c'est formidable. «Et puis, une des choses amusantes à l'école, c'est justement qu'on peut y être en contact avec des fous! À moins d'être psychiatre dans un asile, on a rarement l'occasion d'en côtoyer autant. Ça aussi, c'est un apprentissage.»

À l'occasion de la sortie de ses romans, Agnès rencontre souvent des élèves de classes de ZEP. Elle a toujours le trac. En face d'elle, de grands mastards de tous âges, casquette rabattue sur le visage et manteau gardé sur eux, prêts à fuir dès la sonnerie. Leurs bouches sont cousues. Aucune question. Juste cette affirmation tacite que leur attitude illustre: l'école, c'est de la m... Agnès doit parler. Alors elle dit une chose à laquelle elle croit vraiment, dur comme fer et du

fond du cœur, et qui ne les laisse jamais indifférents. « Pour moi, l'école était un refuge. Parce que quand j'y étais, je n'étais pas dans ma famille. Je n'étais ni fille de ni sœur de, j'étais un individu qui exerçait son libre arbitre, seule. Je me découvrais, je rêvassais, je pouvais me raconter une autre histoire familiale. J'étais moi. Je faisais l'expérience d'une certaine démocratie. C'était la liberté. »

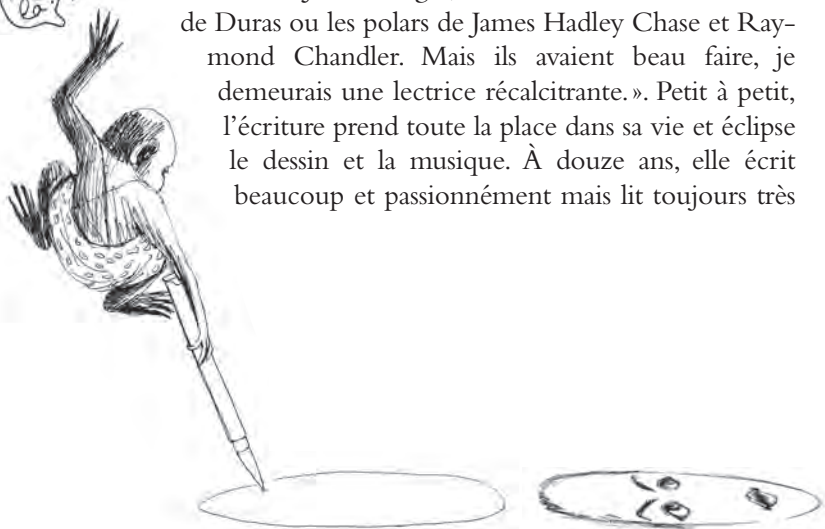
À quoi ça sert, l'école ? À apprendre à grandir, à vivre. Et à être libre. C'est la seule grande question à laquelle Agnès sache vraiment répondre.



Comment devient-on un écrivain?

Agnès parle tout le temps de littérature, elle ne pourrait vivre sans les livres qu'elle lit ni ceux qu'elle écrit et pourtant, il faut bien avouer la vérité : enfant, elle ne lisait pas. Ou peu, sans plaisir et de manière sporadique. Quand elle était petite, le centre de sa vie, c'était le dessin et la musique. De temps en temps, elle écrivait une petite histoire dans un de ses cahiers, mais d'heures de lecture assidue, point. Quand elle y repense aujourd'hui, Agnès s'en amuse : écrire sans lire, quelle aberration ! « Mes parents me conseillaient de le faire, puisque je me targuais d'écrire. Ils n'étaient heureusement pas sectaires et me proposaient aussi bien la collection complète des *Lucky Luke* que les nouvelles de J. D. Salinger, *Le Ravisement de Lol V. Stein*

de Duras ou les polars de James Hadley Chase et Raymond Chandler. Mais ils avaient beau faire, je demeurais une lectrice récalcitrante. ». Petit à petit, l'écriture prend toute la place dans sa vie et éclipse le dessin et la musique. À douze ans, elle écrit beaucoup et passionnément mais lit toujours très



peu. Son histoire d'amour avec la littérature commence tard : à dix-sept ans. Elle est alors élève en classe d'hypokhâgne, au programme *Madame Bovary*, et une professeure enthousiaste, géniale, qui lui ouvre les yeux sur ce qu'est un livre : une invitation à partager.

« J'ai compris une chose toute bête : un livre, quelqu'un l'avait écrit. Jusqu'alors je n'avais pas pris conscience de la préméditation, du mouvement, de l'ardeur et de l'utopie que représente l'acte d'écrire. Je n'avais pas imaginé ni compris qu'un écrivain est un être humain qui envoie un message de manière désespérée à quelqu'un qu'il ne connaît pas ; qu'à l'origine de ce message il y a souvent de la douleur, des doutes, des questionnements. Lorsque j'ai réalisé qu'un livre n'était pas cette chose compacte, dure et impénétrable, cet ennemi qui s'imposait à moi, mais au contraire un acte profondément adressé, un dialogue dans lequel j'étais invitée, alors tout a changé ! »

Comment naît le goût de la lecture ? Avec de bons livres. Et grâce, parfois, à un bon professeur.

Comment devient-on écrivain ? Avec travail et persévérance. Et grâce, parfois, à une bonne éditrice qui croit en vous, vous fait écrire et vous soutient.

C'est la réponse très personnelle d'Agnès.

« Je voulais écrire, mais je ne savais pas quoi. J'étais encore étudiante lorsqu'une de mes amies m'a dit que les Éditions ouvrières recherchaient des jeunes gens

zut,
jamais
je n'aurai
la place
d'aller
puquant
nieds

et 2 petites
ombres rondes
aux commissures
des lèvres

et une très jolie ligne de mâchoire

Pst !
pas trop de
barbe quand
même !



*C'est parce qu'Agnès
elle est comme une statue antique :
surdimentonnée*



Super.



pour rédiger de petits romans documentaires, destinés aux jeunes, sur le thème du travail des enfants aux XIX^e siècle. Une documentation était fournie par l'éditeur. J'ai tout de suite dit oui. » Agnès écrit deux de ces livres.

Mais après ? Comment continuer d'écrire quand on ne sait pas quoi écrire ? Et comment gagner sa vie ?

Une idée s'impose : l'édition. Avant de pouvoir vivre de sa plume, pourquoi ne pas vivre de celle des autres ? Pendant un an, Agnès fait le tour des éditeurs parisiens. Frappe à toutes les portes, lesquelles se ferment dès qu'elle avoue ne pas savoir taper à la machine. C'est finalement l'illustre maison Gallimard, rue Sébastien-Bottin, qui lui donne sa chance : elle y est engagée en tant que lectrice par un directeur de collection sympathique. Un job mal payé qui l'intéresse et l'amuse beaucoup et grâce auquel elle obtient un rendez-vous à l'École des loisirs avec Geneviève Brisac.

On est en 1989. Cette rencontre va changer sa vie.

« Je suis entrée dans son bureau de la rue de Sèvres, je l'ai vue et j'ai eu un coup de foudre immédiat. Comme elle est belle,



une beauté
qu'on ne
peut pas
manquer!

elle a
des épaules de
bouteille, comme
la femme d'André
Breton

comme elle est drôle, comme elle est intelligente, me suis-je dit. On a commencé à discuter, elle m'a posé des questions sur mes lectures et je lui ai parlé d'un roman de Sylvia Townsend Warner, *Une lubie de Monsieur Fortune*, que je venais de lire pour les éditions Gallimard. Je pensais qu'elle ne le connaîtrait pas: c'était son livre préféré! Est né alors un sentiment de cohésion et de reconnaissance instantanées entre nous qui ne s'est jamais démenti. Au moment de nous séparer, elle m'a demandé ce que je voulais faire, je lui ai répondu que je ne savais pas. Et là, elle m'a sauvée: elle m'a proposé de faire des traductions pour elle.»

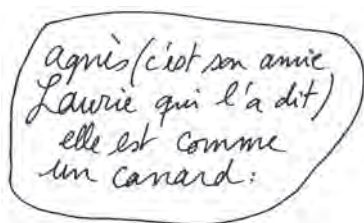
Tu
cherches à
insinuer
que je suis
manchotte,
c'est ça?

Pendant un an, Agnès traduit des livres de la collection Médium. Ce sont ses premières traductions, elle adore ça. Jusqu'au jour où Geneviève lui propose de se lancer dans la fiction: «Maintenant que vous savez comment ça fonctionne, écrivez quelque chose!»

Agnès est emballée et sûre d'elle, elle se lance dans un conte au titre amusant, *Comme-ci, comme-ça*.

Il raconte l'histoire tarabiscotée d'une créature polymorphe. Vous ne l'avez jamais lu? Normal: il n'est jamais paru!





Parce que les grands poètes détruisent toujours leurs œuvres de jeunesse.

La fête des pères, collection Mouche

Une fois le manuscrit remis, le verdict de l'éditrice est formel : c'est mauvais, trop compliqué pour un écrivain débutant. « Écrivez plutôt des choses que vous connaissez et inspirez-vous d'anecdotes vécues », conseille Geneviève Brisac.

« Je suis sortie de son bureau fâchée, vexée, humiliée. J'avais le plus grand mépris pour ce que j'appelais les récits de vie et il n'était pas question que j'en écrive ! Je me souviens m'être jurée, furieuse, que, puisque c'était comme ça, je n'écrirais plus jamais de ma vie ! »

Pendant des mois, Agnès continue à traduire, elle continue à être fâchée, vexée, humiliée. Mais une partie de son cerveau suit les conseils donnés par Geneviève Brisac et commence à organiser ses souvenirs de collège, puis à noter quelques brouilles. Un soir à la campagne, sur un cahier à couverture de couleur verte, elle fait le plan d'une histoire. Puis rédige un chapitre. Et un deuxième...

Cette histoire-là est devenue *Je ne t'aime pas, Paulus*.

en surface
Ça glisse



en dessous
Ça pédale

L'année dernière a commencé le jour où ma mère m'a dit :

– Je ne te comprends pas.

J'étais assise à mon bureau en train de faire un lexique français-latin-grec en trois couleurs dans un cahier à spirale que Tata Gilda m'avait rapporté d'Italie. Je n'ai pas levé la tête.

– Moi, à ton âge... poursuivait ma mère.

Je ne t'aime pas, Paulus, collection Médium

« Un écrivain n'a pas besoin de savoir faire beaucoup de choses. Mais, s'il ne possède pas un minimum de faculté d'identification, alors qu'il change de métier ! Dans un roman où il y a dix personnages, je ne vais pas me décliner dix fois moi-même : j'invente. Je travaille un peu à partir de mes souvenirs, mais beaucoup par spéculation. Si je travaille à partir d'un matériau trop proche de moi, je me sens menacée par le double démon du narcissisme et de la haine de soi, qui sont l'avvers et le revers de la même médaille. Je suis bloquée, je n'arrive à rien, parce que je n'ai pas un rapport à moi qui soit suffisamment pacifié pour être au centre de ce que j'écris... »

En quinze ans, pas une année où elle n'a pas écrit pour les enfants. Pourtant, elle avoue traverser des périodes où elle n'a pas du tout envie de voyager dans son enfance ou dans celle des autres. Lorsqu'elle éprouve cette résistance-

Oui, c'est vrai, Laurie avait dit ça...
"comme un canard",
C'est une bonne comparaison !

Mais j'aime trop les
comparaisons. Quand je
me relis, je passe un temps
dingue à couper les
"comme"...



là et qu'elle n'arrive pas à s'incarner dans un personnage, c'est en général parce qu'elle est fâchée avec le monde et qu'elle ressent du désespoir ou du dégoût à regarder ce qui se passe autour d'elle. Mais si une histoire vient malgré tout toquer à sa porte, elle en fait un conte, parce qu'un conte est universel et n'a pas d'âge, qu'il est atemporel et asocial.

Un déferlement de chevelures, beaucoup de souliers – magiques, perdus, volés, trop étroits ou trop grands; des princesses, des montagnes, tous les animaux – les vrais, les faux, ceux qui parlent, ceux qui sont en fait des princes; des gants, des ceintures, des vagues gigantesques, des ruisseaux qui reflètent mieux que les miroirs, de méchantes marâtres, des rois aveugles, des gens qui aiment trop leurs enfants, d'autres qui ne les aiment pas assez, des chaises, des buffets, des lits dont il est déconseillé de soulever



la couverture, des sorcières, des fées, des brigands, des fruits, des légumes, les gâteaux les plus savoureux que l'on puisse imaginer, des couronnes, des fioles, des aiguilles, des ciseaux.

Le principe de Frédelle, éditions de L'Olivier

«Les affinités avec les histoires et les personnages dépassent toute logique. C'est ça qui est beau avec les affinités», dit encore Agnès pour clore sa réponse d'écrivain.





Comment devient-on à la fois écrivain et traductrice ?

Boulevard Vincent-Auriol, chez les Naouri. On l'a déjà dit, un père pédiatre, une mère qui parle anglais comme Shakespeare, trois enfants. Et plusieurs langues parlées. Le français, bien sûr, mais aussi l'arabe, le yiddish et le russe. L'arabe quand le père s'adresse à sa mère ou à ses frères et sœurs au téléphone, le russe et le yiddish que les parents de la mère parlent entre eux et que les enfants entendent lorsqu'ils leur rendent visite ou quand la grand-mère maternelle leur chante des chansons... Quatre langues, dont trois non maîtrisées par Agnès et ses frère et sœur mais familières à l'oreille. Plus une, rapportée et artificielle : l'anglais, que les parents utilisent lorsqu'ils ne veulent pas que leurs enfants les comprennent. Agnès en rit encore :

« Ma mère le maîtrisait parfaitement puisqu'elle l'enseignait mais mon père ne l'avait jamais appris sinon enregar-



Un jour, je pourrais remplir un livre, avec tous ces "comme" que j'aurai récupéré!

dant des westerns! Rétrospectivement, je me dis que pour créer une pulsion épistémique, rien de mieux que ce code secret qui devait être des plus attirants.»

Sans intellectualiser outre mesure, Agnès est sûre d'une chose : dès ses six ou sept ans, elle comprend que, pour ses parents et grands-parents, la langue maternelle est chargée d'émotion et d'affects et qu'ils prennent du plaisir à la parler. Alors qu'en utilisant le français ils ne font que communiquer et passer de l'info! La langue de Molière est chez eux une langue désenchantée.

«Je me souviens que mon père nous racontait énormément d'histoires qui lui venaient de sa mère et qu'il mettait un point d'honneur à nous les dire d'abord en arabe avant de nous les traduire : il y avait toujours une déception immense après ce passage au français. Même chose quand il écoutait de la musique orientale dont les paroles le transportaient. Quand il tentait de nous faire partager son émotion et qu'il les transposait, ça ne donnait rien ou quelque chose du genre : tes yeux noirs de la nuit mon amour, ah ! à tes yeux, ah ! la nuit mon amour...»

Comment devient-on à la fois traductrice et écrivain ?

C'est une question que l'on pose souvent à Agnès. L'origine de sa réponse se trouve vraisemblablement dans une enfance vécue à la fois comme alingue et multilingue,

où le français est une sorte de pis-aller moins attrayant que toutes les autres langues qui chantent autour d'elle, mais un pis-aller paradoxalement inatteignable dont elle craint qu'il lui demeure à jamais impossible à maîtriser.

«Ce doute permanent m'a été transmis, ainsi que le sentiment d'un terrain immense à conquérir. Quand j'ai commencé à écrire, ce sentiment est devenu de plus en plus douloureux, jusqu'à l'inhibition totale. Et puis, à un moment, j'ai compris qu'écrire serait le seul moyen que j'aurais d'avoir l'impression d'habiter enfin cette langue, sinon de la posséder. Il fallait que je travaille.»

Une bonne vingtaine de livres publiés à l'École des loisirs et six autres écrits pour les adultes n'y changent rien : Agnès a toujours l'impression d'un manque, manque de vocabulaire ou manque de finesse syntaxique. Elle est une des personnes dont la conversation est à la fois la plus subtile et la plus distrayante, qu'importe : d'après elle, nombreuses sont les fautes d'usage et d'expression qu'elle doit traquer sans arrêt sous peine qu'elles ne se bousculent. Névrose ? Peut-être, dit-elle. N'empêche. Il y a quelques années, elle pensait consulter un spécialiste pour ce trouble du langage dont elle se sentait atteinte. Cherchant désespérément le mot juste et ne le trouvant jamais, elle avait l'impression de devoir traduire le français !

Traduire pour dire, traduire pour écrire. Le mot est lâché plusieurs fois : « traduction ».



Là encore, l'histoire remonte aux années de formation, à l'époque de Normale Sup'.

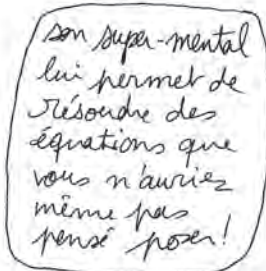
«J'avais une prof de version très dure et très stricte dont l'un des chevaux de bataille était que nous devions être fidèles au texte original et ne pas tenter de l'améliorer en le traduisant. Elle nous apprenait l'humilité et le retrait. Ce qu'on nous demandait, c'était d'être techniquement bons. Non d'utiliser nos tripes. J'adorais ce travail qui consistait à regarder, découper, écouter une phrase, je sentais bien que cela ne pouvait que m'aider à dompter mes peurs. Cette démarche fut libératrice et l'est encore. La traduction est un grand soulagement, un recours, une réparation.»

Quelques années plus tard, lorsque Geneviève Brisac lui propose de faire de la traduction, Agnès sait qu'elle reçoit là un cadeau inestimable. Elle commence avec M. E. Kerr, *Est-ce bien vous Miss Blue?* et Lois Lowry.

Pendant toutes les premières années, la traduction est une formation.

Agnès observe dans les livres des auteurs anglais et américains les techniques de narration qu'elle estime ne pas maîtriser et élargit son vocabulaire actif en le travaillant chez d'autres.

Elle découvre surtout que la traduction, c'est de la débrouille. Et cela l'enchanté, comme un pied de nez aux lamentations familiales de son enfance qui disaient, toutes, l'impossibilité de passer d'une langue à une autre sans qu'il





farine



un bout de
beurre



chocolat
(demi plaque)



poire
unique

vous dites :
"Si on allait
au restaurant ?"

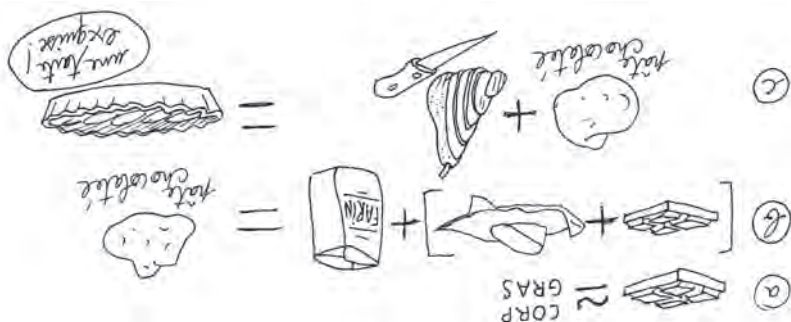
y ait perte... En tant que traductrice, son pari est qu'on peut tout traduire et que ce n'est pas forcément une chute. Certes, aucune langue n'a les mêmes degrés de complexité ni ne fonctionne de la même façon que les autres, mais il y a toujours moyen de trouver une équivalence.

« Quand on écrit, la déception est fondatrice de l'acte. En caricaturant, on peut dire que tout commence par l'idée et la vision mégalomane d'un roman, idée et vision qui retombent à la première phrase écrite. La déception de l'écrivain est de découvrir qu'il ne peut s'extraire de lui-même. Avec la traduction, cette déception-là n'existe pas. Quand on traduit un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre passe par soi. On le sent, mentalement, physiquement. On a des palpitations, des euphories incessantes. La déception est autre, sur laquelle il faut travailler: le français n'est pas l'anglais. »

À cause de la langue anglaise, à la fois moelleuse et coupante, comme la neige sur une piste de ski, qui fait glisser et qui freine en même temps.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

« L'anglais est élastique et souple. Le français est dur, long, il a des articulations pesantes. Mais on peut y arriver.



La traduction n'est pas une transparence. C'est une transposition. Plus le livre est beau, plus le travail avance, plus se fabrique une langue qui est celle de cet auteur en français. Quand Maurice E. Coindreau traduit Faulkner ou Flannery O'Connor, il n'y a rien à dire, c'est impeccable. Les traductions valent les originaux, rien n'est perdu. »

Il y a encore une chose qu'Agnès apprécie dans cet exercice : entrer dans la tête de l'autre. Se demander quel cheminement intellectuel et sensible l'a fait choisir cette phrase plutôt qu'une autre, voisine, pour dire la même chose.

« Traduire un grand livre est une expérience au moins aussi formatrice et bouleversante qu'écrire un livre. Je ne suis pas certaine que j'aurais écrit si je n'avais pas traduit. Je me demande parfois comment font les écrivains qui ne traduisent pas. C'est comme si on me disait d'un danseur qu'il ne s'échauffe pas et ne s'exerce jamais à la barre. J'ai une telle pratique de la traduction que j'ai l'impression que c'est une activité nécessaire. On part d'un sentiment et on essaye de le mettre en mots. Je me dis que c'est pas du luxe de se livrer à cet exercice. »

Marcel Proust, dans *Le temps retrouvé*, ne dit pas autre chose. « Le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. »



Peut-on vivre sans une meilleure amie ?

« L'amitié est une chance. Elle est la solution à des tas de problèmes, graves et moins graves. C'est un endroit protégé où tout est possible, un espace imaginaire fabriqué à deux où l'on peut se retrouver, se reconnaître, où l'on a ses propres échelles de valeurs et où l'on ne juge pas. C'est le royaume de l'empathie et un laboratoire où l'on expérimente les sentiments les plus divers. » Longtemps, pourtant, Agnès n'a pas eu d'amis, hormis son frère et sa sœur. Du bac à sable, de la cour de récréation, de la colonie de vacances à la boum du samedi soir, au milieu des autres qui s'amusaient, elle était celle qui se tenait toujours un peu à part, en retrait, qui regardait, observait, seule. Comme ses héros Abo, Conception, Anton, Louis, Héloïse et même Julia, un sentiment fort d'exclusion et de rejet a structuré les vingt premières années de sa vie.

Mais qui n'a pas connu au moins une fois ce sentiment horrible d'être le vilain canard, le mouton noir, le pestiféré ou le banni ? Des parents qui se séparent, une coupe de cheveux ratée, un père au chômage, un Noël sans cadeaux et le monde s'écroule, on se sent différent, on le devient, pour un jour ou pour un an. Pour Agnès, il y avait deux enfances, celle à l'intérieur de sa famille, où tout allait bien, celle à l'extérieur, où elle était inadaptée.

Handicap numéro un, elle est grande et rondelette. Ses pantalons et ses pulls trop courts ne l'avantagent pas. Handicap numéro deux, elle écoute Jean-Sébastien Bach et s'en vante, mais ne connaît pas les Beatles. Handicap numéro trois, elle est fascinée par les autres et ça se voit. Handicap numéro quatre, elle est bonne élève. Aucun doute possible, elle a tous les symptômes de la personne rejetée idéale. Aucune arme pour se faire une ou un ami, aucun atout pour attirer l'amitié. «Je regardais les filles de ma classe avec qui j'avais envie d'être amie mais elles étaient déjà prises. Lucile était prise par Delphine mais Delphine me détestait, donc c'était fichu ! Du coup, je faisais marche arrière et me tournais vers des seconds choix avec lesquels je m'ennuyais un peu.»

«Déjà prises», dit Agnès des filles qui lui plaisent, comme on le dit d'une relation amoureuse : à quatorze ans, l'amitié est une affaire aussi sérieuse que l'amour, l'amitié EST une histoire d'amour. Comment faire alors ? Comment attirer l'attention de cette Sophie qui lui plaît tant ? C'est un après-midi au lycée Claude-Monet que cela arrive. Agnès sort de la salle de classe à la fin des cours, passe devant la table de Sophie et aperçoit une jolie règle en bois customisée, peinte en plusieurs couleurs. Sans réfléchir, elle s'en empare et l'emporte chez elle.

«Je ne savais tellement pas comment faire pour avoir une amie que j'ai fait ça : voler ! Sophie m'a raconté plus tard qu'elle avait relaté l'incident à son père, qui aurait judicieusement décrypté le message implicite de cet acte bizarre et lui aurait répondu : "C'est simple, elle veut devenir ton amie." Mais sans lui, Sophie m'aurait prise pour une folle et ne m'aurait sans doute jamais adressé la parole...»

Elle avait aimé Marcia au premier coup d'œil. Elles étaient assises l'une à côté de l'autre, c'était le jour de la rentrée, en classe de quatrième. Elles ne s'étaient pas parlé immédiatement; elles s'étaient regardées, avaient souri, s'étaient moquées en un clin d'œil des trois quarts de la classe, d'un haussement de sourcil, d'une grimace de la bouche. Frédelle avait pris un risque en s'installant près de la nouvelle, mais elle n'avait pas vraiment choisi, Marcia l'avait attirée, à cause de la couleur de ses cheveux, du coton de sa chemise, de l'usure de ses bottes. Frédelle avait tiré la chaise et, aussitôt installée, s'était sentie récompensée, comme près d'un feu.

Le principe de Frédelle, éditions de L'Olivier

Comment naissent les plus belles histoires d'amitié? Comme les plus belles histoires d'amour: jamais comme on l'imagine.

Pendant trois ans, les deux adolescentes sont inséparables. Quand elles ne peuvent se voir, elles s'écrivent. Elles aiment l'anglais et l'Angleterre toutes les deux, elles s'amusent énormément, elles rient beaucoup. La vie d'Agnès est bouleversée. Enfin, elle se sent intégrée. Quoi? une fille formidable, à la fois jolie, fine, intelligente, drôle et dégourdie, la choisit, elle, comme meilleure amie? Mais alors, c'est qu'elle n'est pas seulement la grande gourdasse bizarre qu'elle pensait être! Elle possède quelques qualités... «Sophie m'a appris un tas de choses. Elle m'a montré comment éplucher tous les légumes, en me faisant la démonstration avec une pomme. Ce fut une vraie leçon, avec un couteau, pas un économ. Puis elle m'a appris à faire la cuisine, en commençant par un gâteau au chocolat. Elle m'a également appris à m'habiller, à entrer dans un

bistrot pour boire un café... Elle me parlait aussi beaucoup des garçons.»

Agnès assimile vite les premières leçons de Sophie et, forte de sa formation, part voir ailleurs au bout de trois ans, attirée, comme en amour, par d'autres soleils, d'autres promesses. La rupture est très violente. «Il n'y avait aucune préméditation de ma part, aucune stratégie mondaine, j'étais blessante sans le savoir. Je n'imaginais pas l'importance que je pouvais avoir pour quelqu'un.»

Dix ans plus tard, elles se retrouvent. Agnès vient de publier *Quelques minutes de bonheur absolu*, son premier roman pour adultes, Sophie l'a lu et appelle son ex-meilleure amie. Pendant deux heures, elles se parlent comme si le temps n'avait pas passé. «Après ce coup de téléphone, nous nous sommes revues... Nous étions devenues des adultes, chacune à sa manière, toujours aussi différentes l'une de l'autre, toujours aussi proches. Entre nous, pas de faux-semblant ni d'idéalisation de notre adolescence, mais cette impression très agréable d'avoir auprès de soi quelqu'un qui a été témoin de son passé et qui l'a partagé. Notre amitié avait été tellement entière et passionnelle que, lorsque j'ai retrouvé Sophie, j'ai eu l'impression que m'était restitué un morceau de moi. Elle est vraiment mon amie d'enfance, et ma première véritable amie.»

Celle pour qui Agnès avait trahi Sophie s'appelle Frédérique et était apparue, là encore, dans un scénario a priori catastrophe. Pas de larcin cette fois, mais une invitation lancée à la famille Naouri par des amis des parents à venir passer le week-end à la campagne. Invitation accompagnée de cette petite phrase atroce qui fait d'emblée grincer des dents les enfants : «Tu verras, ma chérie, ça va

être super, il y aura une fille de ton âge.» Arrivée à la campagne, Agnès frappe à la porte de la chambre de la fille de son âge et, surprise, c'est l'entente immédiate, une reconnaissance évidente. Et l'apprentissage d'Agnès, entamé avec sa première meilleure amie, continue avec la seconde... «Avec Frédérique, j'apprends le plaisir sans effort, le laisser-aller et laisser filer, le plaisir dans la douceur, le plaisir de la contemplation, le plaisir de l'esthète. Quelle découverte pour moi qui avais été élevée dans une morale de l'effort, où le plaisir était forcément marqué du sceau de la culpabilité! Je pouvais donc m'asseoir sur un banc, regarder les feuilles des arbres bouger et voir combien c'était beau.»

Et puis, la deuxième chose très importante que Frédérique fait pour Agnès, c'est lui parler d'un garçon de sa classe qui est son meilleur ami, qu'elle trouve super et qui s'appelle Dante... «Viens me chercher au lycée, lui dit-elle un jour, je te le présenterai...» La suite est longue et belle, on la connaîtra bientôt. Frédérique deviendra la marraine du premier enfant d'Agnès et de ce beau jeune homme.

Ensuite, d'autres meilleures amies viendront. Des amies adultes, Laurie, Isée, Nicole, des amies de cœur et de pensée, de travail et de réflexion, Geneviève et Florence, en particulier, avec qui Agnès partage cette chose dont il est si difficile de parler parce que ça n'intéresse pas grand monde: la littérature et l'écriture...



Les parents



Elsa, Agnès, Laurent, juillet 1975



Agnès sans tutu



Juin 1976



Lire fait grossir



Frédérique à quinze ans



Sophie et Agnès au ski



Dante et Agnès

L'amour est-il plus grand que tout?

Un à un, elle énuméra tous mes symptômes, un peu comme si elle avait lu en moi.

— Tu as un peu la nausée, tu as du mou dans les genoux, un truc qui chatouille vers le nombril, un agacement au niveau des épaules, tu as envie de tout casser, de courir, de sauter et, en même temps, tu es épuisée, ton cœur bat très vite et pourtant tu as l'impression de manquer d'air. Si tu entends une musique sentimentale, tu as l'impression que ton corps s'allonge. Tu manges trop ou tu ne manges pas. La nuit, dans ton lit, tu te tournes, tu te retournes et tu as envie de rire et que quelqu'un te voie.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

Sa passion pour les histoires d'amour et son désir d'en raconter, Agnès se souvient qu'ils remontent à l'enfance, comme l'intime conviction qu'il n'y a que cela qui vaille vraiment la peine d'être dit et partagé.

«Ma grand-mère paternelle était une grande pourvoyeuse d'aphorismes. Elle ne parlait pas français mais arabe et s'exprimait par fables ou petites morales. L'une de ses petites morales était: "Si tu en vois deux qui s'entendent, dis-toi qu'il y en a un qui supporte beaucoup." Cette vision très noire du couple m'a marquée! Quoi? me disais-je, le sentiment amoureux, partagé et réciproque ne serait qu'un leurre? L'amour n'existerait pas et ne serait qu'arrange-

ment, réseau d'intérêts, rencontre de névroses? Tout ça ne serait que lutte ou bataille silencieuses et souterraines? J'étais scandalisée par ce discrédit porté sur l'amour. Et j'étais également ulcérée qu'on ne prenne pas au sérieux mes emballlements amoureux. "Tu verras quand tu seras plus grande", me répondaient mes parents lorsque je leur parlais de mes sentiments, avant de conclure : "Les histoires d'amour, à ton âge, ce n'est pas grave." Mais moi, à huit ans, je savais déjà que l'amour existait, qu'il était une chose grave à prendre au sérieux et que celui que j'éprouvais pour mon voisin du dessus ou pour un camarade de classe avait la même intensité que celui d'une grande personne! J'avais d'ailleurs un truc pour sentir l'amour en moi, pour bien le localiser: j'imaginai que la personne dont j'étais amoureuse mourait et, là, je ressentais un tel chagrin que je pouvais me dire: voilà, ça y est, j'y suis, c'est ça l'amour... Depuis cette époque, je me bats pour la défense de l'idée que l'amour est au centre de tout, qu'il englobe tout, qu'il est à lui seul une expérience philosophiquement et existentiellement très riche, un prisme qui permet de réfléchir le monde.»

Ma vie est attachée à la sienne, indissolublement. Et c'est comme si, à force, j'avais percé l'énigme de l'amour. Quelque chose de plus grand que lui et de plus grand que moi, une invention dont nous étions les deux créateurs. L'amitié se fabriquait grâce au passé, alors que l'amour était entièrement fait d'avenir.

Je ne t'aime toujours pas, Paulus, collection Médium

«Il y a une phrase de la poétesse russe Mariena Tsvetaeva qui m'a frappée et que je garde toujours en mémoire : "Tout ce qui m'arrive me rend plus intelligente!"

Même l'amour!" Je suis de son avis. L'amour ne rend ni aveugle ni idiot, il est un sentiment à la fois plus sombre et lumineux qu'on ne le dit. Physiquement, il a des manifestations extrêmement bizarres! Toute cette chimie à l'intérieur du corps, le cœur qui bat, le ventre qui tremble, les genoux qui vacillent, à tout âge, n'est-ce pas étrange?»

Cœur qui bat, ventre qui tremble, genoux qui vacillent: ce sont ces symptômes qu'Agnès ressent lorsqu'elle rencontre Dante pour la première fois, dans la cour du lycée Charlemagne.

«J'avais quinze ans, lui seize et je nous ai vus à l'âge de quatre-vingts ans assis sur le perron d'une maison. Je me suis entendue me dire que je ne m'étais pas ennuyée une seule seconde avec ce type durant toutes ces années. Cette certitude ne m'a jamais quittée. L'idée ne m'a pas effleurée qu'il pouvait ne pas ressentir la même chose que moi alors qu'il ne m'avait pas adressé la parole! Pourtant, pendant un an, j'ai dû me battre pour qu'il commence seulement à m'apercevoir. C'était un défi, un mélange de radicalité et de certitude. J'avais l'énergie de quelqu'un qui veut convaincre. J'étais tellement passionnée par le sentiment exaltant que j'éprouvais que je ne me préoccupais pas de savoir s'il était réciproque... J'avais, je crois, un fond de gaieté.»

Emportée, transportée par ses sentiments et amoureuse toutes les cinq minutes, à huit ans comme à quinze ou quarante, Agnès ne comprend pas ceux qu'elle entend dire autour d'elle ne jamais être amoureux. Comment font-ils pour ne pas aimer? Pour s'empêcher d'aimer?

«J'ai connu des chagrins d'amour, j'ai été amoureuse très tôt et, quand un garçon me quittait, je pleurais et me

morfondais, mais je n'en garde pas un souvenir sinistre. C'était une souffrance chatoyante.»

À dix-neuf ans, Agnès s'installe avec Dante, à vingt-trois, elle l'épouse et change de nom. Mlle Naouri devient Mme Desarthe. Et leur histoire d'amour dure toujours... «Je n'avais pas d'idée sur la question, pas de modèle de couple, aucun dont je me sois dit: "Comme eux, d'accord." Au contraire: je trouvais ceux qui m'entouraient pathétiques et je n'avais aucune envie de leur ressembler. Ils étaient amers, sans gaieté ni légèreté. Une vie de couple comme celle-là, je n'en voulais pas... La chose qui me choquait le plus et qui continue de me frapper et de m'horrifier, c'est la façon dont on se parle quand on vit ensemble depuis longtemps: vraiment très mal. Jamais on n'oserait s'adresser à quelqu'un d'autre de cette manière.»

Ça dégénère invariablement en dispute et en fonds de casseroles à gratter pour nous parce que, c'est bien connu, les disputes font brûler les petits plats.

Tout ce qu'on ne dit pas, collection Neuf

«Pourquoi les parents s'engueulent-ils toujours?» demande Julia dans *Je ne t'aime pas, Paulus*. Qu'est-il arrivé aux parents qui s'aimaient tant? Comment garder, vis-à-vis de l'autre, cette petite distance nécessaire qui préserve de toute violence? Comment continuer à regarder la personne avec qui l'on vit dans les moindres détails ou comme si on ne l'avait jamais vue? Et s'il n'était pas difficile d'y parvenir: un petit effort constant à fournir et la conscience quotidienne qu'un danger existe?

«Le grand responsable c'est ce fameux "poids de la vie", cette chose routinière et quotidienne qui fait qu'on a l'impression de ne jamais rien recevoir en réponse aux efforts et aux actes fournis. Il faut se représenter un jour de pluie, tu dois pourtant sortir et aller travailler, puis rentrer chez toi et ne trouver rien d'autre qu'un mal aux pieds et un dîner à préparer. Rien de très grave, ni maladie ni mort, juste le petit ordinaire qui pèse... C'est ça le poids de la vie et c'est très contagieux! Tu peux le subir et le faire peser sur les épaules des autres. C'est ce que Julia appelle la "loi de l'emmerdement maximum". Comment parvenir à garder ce poids de la vie pour soi et ne pas le faire peser sur ta famille? Ne pas l'amener à table, telle une dinde? Le couple est un combat de tous les jours, mais un combat privé», conclut Agnès très sérieusement sur la question.

Pourquoi la beauté est-elle si importante ?

Pour les gnous, contrairement à d'autres animaux, il est très important d'être beau.

Milos, le gnou dont nous allons raconter l'histoire, était bien content, parce que sa maman lui répétait chaque matin :

– Mon fils, tu es un beau gnou. Tu es le plus beau de tous les gnous.

Milos était fier ; mais quand il regardait ses amis gnous, à l'école ou au square, il ne voyait pas la différence. À ses yeux, ils étaient tous semblables.

C'est qui le plus beau ? collection Mouche

C'est qui la plus belle ? C'est elle!!!! Petite, Agnès en est persuadée ! (Regardez la photo page 46, en haut en droite). Elle a entre cinq et huit ans et, dès qu'elle rentre de l'école, elle se précipite vers une glace pour s'y mirer. « Quelle beauté ! s'exclame-t-elle *in petto*, c'est vraiment quelque chose d'exceptionnel ! » De face, de profil, de trois quarts, Agnès n'en revient pas d'une telle perfection, c'est un ravissement quotidien.

Puis tout change. À l'intérieur, à l'extérieur. Son corps prend des formes, rondes. Lorsqu'elle rentre de l'école ou du collège, ce n'est plus devant le miroir qu'elle pose, c'est dans le couloir qu'elle s'affale, genoux repliés, dos rond et gros bouillons de larmes qui coulent.

Fin de la période de grande splendeur narcissique, début d'une autre, qui dure peut-être encore : celle de l'insatisfaction.

«Je n'étais pas désespérée, plutôt en colère, raconte Agnès, mais je crois que le sentiment dominant était que j'étais ridicule. J'héritais des habits de mon grand frère, donc des vêtements de garçon, vieux de plusieurs années et qui n'étaient plus à la mode. Sur ce corps trop grand et trop gros, ça n'allait vraiment pas. Dans la cour de récréation du collège, j'en prenais plein la figure : je me souviens d'une fille qui était venue vers moi et qui m'avait dit : "Heu... Tu sais, les pantalons pattes d'éph, ça ne se fait plus du tout." Et d'une autre qui avait développé une théorie sur mon physique pendant une demi-heure : "Si tu étais moins grosse, tu aurais du succès avec les garçons..." J'avais bu ses paroles sans me rendre compte de leur agressivité rampante, j'y croyais comme à un conte de fées, "Mais oui, c'est vrai, je vais devenir moins grosse et je serai une princesse."»

Il existe un bon moyen de savoir si une fille est une princesse : il n'y a qu'à mesurer ses pieds ; il paraît que les princesses ont les pieds spécialement fins.

Tout ce qu'on ne dit pas, collection Neuf

Pour sortir de cette impasse esthétique, Agnès ne voit qu'une solution : se choisir un modèle, de préférence une fille de la classe qui a du succès auprès des garçons et qui maîtrise cet art si enviable d'être dans le coup. «Je voyais une fille beaucoup plus belle que moi, je la regardais jusqu'à l'absorber et je me disais :

bon, comment elle fait ? J'observais les détails, je voulais avoir tout comme elle et en particulier les habits, puisque j'étais particulièrement nulle sur la question. Je pensais réellement que, en achetant les mêmes choses qu'elle et en les portant, je deviendrais comme elle... On habitait un quartier où il n'y avait aucune boutique, ma mère n'y connaissait rien et puis des pantalons, à la maison, il y en avait plein, alors pourquoi en acheter d'autres ? ! Si je lui demandais de m'acheter un tee-shirt blanc « Fruit of the Loom » avec le petit panier de fruits sur la poitrine, c'était compter sans le fait qu'elle traduisait ma demande à sa manière. Elle se rendait au Monoprix, achetait un tee-shirt « Fruit of Love » qui n'était pas blanc mais de la couleur beigeasse des culottes de grands-mères et bouffant avec des trou-trous. »

Élevée et construite autour de l'idée qu'on n'a pas le droit de se plaindre ni d'être triste pour des futilités telles que celles-là : n'avoir pas le bon tee-shirt, Agnès ne s'autorise à parler à personne de ses soucis et de ses malheurs.

Ces années d'identifications ratées durent longtemps. En terminale, Agnès est toujours aussi nulle question look, elle a suivi plusieurs régimes amaigrissants, jamais très longtemps. Elle se souvient d'un jour où elle va chercher Dante à la sortie d'un cours, habillée d'un chemisier blanc qui ressemble à une grande blouse roumaine, d'une grosse ceinture, d'une jupe bouffante qui s'arrête aux genoux et de bottes qui dégueulent sur les chevilles. Elle se sent belle, elle se sent l'âme d'une paysanne russe. Mais elle est la seule à

se voir comme ça. Un ami la croise et, en la voyant ainsi accoutrée, pense qu'elle veut faire une blague à Dante...

(...) Vous avez... comment dirais-je? grogna-t-elle en dévisageant Conception. Vous avez du chien! (...)

N'était-ce plutôt une remarque détournée sur ses cheveux mal peignés ou alors son allure floue, toujours perdue dans des vêtements trop larges, à la manière de ces dogues de collection qu'on voyait dans les magazines, le museau enfoui dans des dizaines de replis grassouilleux, au côté d'une mannequin à la peau lisse comme une bulle de chewing-gum?

Les peurs de Conception, collection Médium

« C'est de la construction du féminin qu'il s'agit et elle peut durer des années. En ce qui me concerne, cette construction du féminin a d'abord été barrée, puis elle s'est faite sur le tard, comme en rattrapage, en travaillant toute seule ou auprès de femmes que je rencontrais et qui m'aidaient à avoir accès au "féminin" chez moi. Elles reconnaissaient quelque chose en moi qu'il fallait travailler. »

La première de ces femmes, Agnès en a déjà parlé: Sophie. Leçon numéro un: penser aux couleurs. Toutes les couleurs peuvent aller ensemble, explique Sophie, mais ce qui est joli, c'est de mettre des chaussettes de la même couleur que son foulard, si les chaussettes sont visibles quand on est debout ou assise. Leçons numéros deux et trois: les matières et les parfums. Un univers de beauté s'ouvre à Agnès.

Puis d'autres viendront, d'autres couleurs, d'autres matières...

«Résoudre ce problème de vêtements a été une grande étape dans ma vie : j'ai mis dix ans à la passer ! Comprendre ce que j'aimais, comprendre ce qui pourrait m'aller, comprendre que je pourrais arriver à quelque chose d'intéressant sans copier un modèle et apprendre à assumer mes choix même s'ils n'étaient pas à la mode... Entre vingt-cinq et trente-cinq ans, cela a été un travail. Un vrai petit boulot annexe.»

Maintenant, Agnès ne s'inquiète plus de la mode parce qu'elle a inventé la sienne.

Maintenant, Agnès ne se pose plus la question du bon pantalon.

Et elle n'a plus besoin de modèle. Comme en cuisine avec différents ingrédients, elle a des idées d'associations, de superpositions. Elle s'amuse. Des jupes deviennent des sur-jupes, des pulls vieux et moches retrouvent un charme sous d'autres, et le tour est joué.

«Il m'arrive encore de perdre complètement mes repères, de faire n'importe quoi. Mais je m'y sens autorisée. Cela ne me dérange pas», s'amuse-t-elle.

– Dis donc, Yankel, pourquoi tu ne deviendrais pas détective ? Tu pourrais gagner beaucoup d'argent avec un flair pareil !

– À cause de la tenue, répondait tristement Yankel, l'imperméable et le chapeau ne me vont pas.

Il est vrai que Yankel n'avait pas un physique facile.

Igor le labrador, collection Mouche

«Je me souviens d'une prof dont je me suis dit, le premier jour de cours : "Mon dieu qu'elle est laide !" Mais elle était tellement bonne prof et tellement intelligente que,

très vite, je l'ai trouvée belle. Je me suis mise à tout aimer chez elle, la pente de ses yeux, son long nez, etc. C'est une des expériences de la beauté que je préfère : d'où vient-elle, cette beauté ? Il faut qu'il y ait autre chose qu'une perfection des traits ou des lignes. »

Est-ce forcément atroce de vieillir?

Voix assurée, regard droit. Pas de triche. « Vieillir, en tant qu'écrivain, ne me fait pas peur, au contraire : j'ai toujours pensé que j'avais une maturation très lente et que, plus j'avancerais en âge, plus je deviendrais bon écrivain. En tant que femme, ce serait mentir que de dire que je m'en fiche. Mais il faut vraiment que je sois très à l'écoute de moi et que je tende fort l'oreille pour que je sente et entende que ça me dérange de n'avoir plus vingt ans. Spontanément, je ne me sens jamais ni vieille ni très loin des jeunes ! Je me fiche des années qui se terminent et de celles, nouvelles, qui commencent : c'est avec les rentrées scolaires de mes enfants que je prends conscience du temps qui passe. La seule chose qui me fasse vraiment peur, c'est de me rapprocher du moment où tout va s'arrêter : je suis tellement curieuse de vivre ! »

Quand Agnès pense à sa mort, c'est dans très très très très longtemps : elle est intimement persuadée qu'elle ne mourra jamais. Toutefois, pour calmer les esprits cartésiens qui l'interrogent sur la question, elle répond en fixant un âge limite assez peu réaliste : cent cinquante ans.

Et quand Agnès s'imagine dans quelques années, c'est sous les traits de sa mère, une très belle femme plutôt en forme qui voyage et s'intéresse à beaucoup de choses.

«Je me souviens d'avoir vu il y a une dizaine d'années un documentaire sur Yehudi Menuhin. On le montrait à soixante-dix ans en posture sur la tête, droit comme un *i*. Cela m'a plu. Si on me demande comment je me vois dans trente ans, je peux répondre ça : dans cette position-là, sur la tête, droite comme un *i*.»

Depuis qu'elle a vingt-huit ans, pas une journée ne se passe sans qu'Agnès pratique une activité sportive, yoga, danse orientale ou barre au sol. C'est devenu un rituel. Hygiène ou discipline ? Plaisir surtout. Dans la pratique de ces sports, ce qu'elle aime, c'est la possibilité d'apprendre, encore et toujours. Comme à l'école.

«Le cliché, grosso modo, c'est que, pendant les vingt-cinq premières années de sa vie, on se construit et ensuite, on se détruit. Moi, je ne pense pas que ce soit une fatalité. Il ne tient qu'à soi d'organiser sa vie autrement et de continuer à progresser physiquement et intellectuellement. On devient moins robuste ? Certes, mais on peut faire évoluer son corps vers ailleurs, le comprendre mieux, le respecter plus et donc l'utiliser différemment... C'est une question d'énergie. Tant que j'y arrive... Un jour, ce ne sera peut-être plus le cas...» conclut-elle.

Ne pas avoir le regret des choses pas faites : et si c'était cela, le secret d'une vieillesse sans rancune, sans tristesse ou sans nostalgie ?

«À vingt ans, on s'en fiche d'être jeune et c'est normal. C'est plus tard qu'on se dit qu'on aurait dû profiter de cet âge-là pour faire plus de choses. J'ai le sentiment que vivre, c'est ça : être décalé, jamais à la bonne place et jamais en place. Entre la possibilité physique et temporelle et la maturité affective et intellectuelle, il y a toujours un fossé.»

Dans ses livres, Agnès parle de tout ça sans détour, comme dans la vie. Ce n'est pas un hasard si ses personnages âgés ont souvent des secrets, des chagrins ou des douleurs cachées.

Je pense aux amis de ma grand-mère qui sont morts avant elle, au grand trou, comme elle dit, au grand trou que font les guerres, et ça me donne mal au ventre. J'ai la gorge serrée. Je voudrais poser d'autres questions à Mamie, lui demander pourquoi les choses ne vont pas toujours dans le bon sens, à quoi servent les malheurs, les crimes et les ennemis, et comment on peut pardonner à un mari qui vous perd aux cartes.

Comment j'ai changé ma vie, collection Neuf

La guerre ! Autre grande question sérieuse d'Agnès à laquelle elle ne sait pas répondre, ne peut pas répondre.

« Que devient-on en temps de guerre ? Depuis l'enfance cette interrogation me hante, je n'y comprends vraiment rien : la vie sous les bombes, je ne peux pas la penser. Peut-être parce que les gens qui m'ont parlé de la guerre étaient enfants lorsqu'ils l'ont subie et qu'ils m'en ont parlé avec les mots et l'incompréhension de leur âge à l'époque. Ils m'ont transmis quelque chose de subi par un enfant qui n'y comprend rien et moi je suis encore cet enfant qui n'y comprend rien. Comment on vit, puisque plus rien ne fonctionne ? Comment fait-on pour bouger – il n'y a plus de transports – et pour se nourrir ? Qu'est-ce qui reste ? Mes grands-parents ont eu une vie très dure, certains sont morts en camps de concentration. Je suis très sensible au fait que leur destin personnel a été brisé par le destin collectif. Peut-être que je me pose aussi cette ques-

tion parce que je suis une enfant de la paix, et que c'est l'une des grandes interrogations de notre génération : qu'est-ce que cela signifie de vivre en temps de paix, quand aucune pression extérieure ne nous a éloignés de nos rêves, de nos ambitions?»

Pourquoi les grandes personnes n'aiment-elles pas parler de ces choses-là : la guerre, la mort ? Pour se protéger et ne pas réveiller de vieilles douleurs ou de sombres angoisses.

Pourquoi Agnès le fait-elle, sans difficulté, dans ses livres ou avec ses propres enfants ?

Parce que la mort n'est pas taboue pour les moins de vingt ans. « Quand on leur en parle, on constate que c'est pour eux un grand soulagement, un grand réconfort. Ils sont pragmatiques : pourquoi la douleur, demandent-ils ? Comment se fait-il qu'on soit plus triste pour certaines personnes, moins pour d'autres ? Comment on fait après ? Est-ce qu'on repense à la personne ? Est-ce qu'on est triste quand on y pense ? »

Petite, Agnès pensait tout le temps à la mort de ses parents et ne pouvait s'endormir le soir dans son lit sans les imaginer dans leur voiture, plantés dans un platane ou tombés dans un ravin. Aujourd'hui, comme tous les adultes de plus de trente ans, quand elle évoque leur mort, c'est en se disant : « Après eux, ce sera un jour mon tour. Je serai alors en première ligne. »

« Penser à ceux qu'on aime, entièrement, y compris morts, fait partie des relations avec les autres. C'est très douloureux, mais je crois que cela fait partie de la construction des relations avec les autres. Parents, mais aussi conjoint, enfants, amis : les penser mortels. »

Et se souvenir aussi toujours que, si morts il y a, il reste encore les vivants. Ne pas faire disparaître les disparus, mais ne pas non plus faire disparaître les vivants. Ne jamais se laisser engloutir par la perte.

Pourquoi ?

Pourquoi les histoires et les livres ont-ils une fin ?

Pourquoi la guerre ?

Pourquoi peut-on aimer d'amitié plusieurs personnes
à la fois ?

Pourquoi les gens mariés sont-ils rarement amis ?

Pourquoi l'étrangeté fait-elle peur ?

Pourquoi certains enfants sont-ils malheureux ?

Pourquoi les parents répondent-ils souvent « parce que »
à ces questions ?

Peut-être parce qu'il n'est pas toujours possible de trouver de bonnes réponses.

Mais Agnès et ses livres continuent de les poser.

C'est votre force, Frédelle. Vous ne cherchez jamais le pourquoi. Pas de risque d'être déçue. Pourquoi ci, pourquoi ça, ce sont des questions que seuls les enfants devraient poser. Moi, voyez-vous, je suis pour les limites d'âge. Ça peut paraître choquant, mais tant pis. Au-delà de, mettons, douze ans, les pourquoi devraient être interdits. Allez, zou ! on passe au comment. Qu'en pensez-vous ?

Le principe de Frédelle, éditions de L'Olivier

L'amour bête par Chloé Mary

Il y a une chanson du groupe Holden où il est dit que, moins les gens vous aiment, plus leur amour vous retient. Tout le monde a un jour ou l'autre vécu cela, cet amour, qui vous laisse comme un terrain vague. Heureusement, la vie n'est pas une radine égoïste et, moins vous aimez les gens, plus votre indifférence les retient. Plus ils vous collent, vous reniflent, vous emprisonnent par toutes sortes d'attentions, plus ils vous cherchent. C'est un combat, une poursuite fiévreuse. Les animaux en savent quelque chose. Ils luttent pour nous aimer. Il faut les comprendre en ces temps de tolérance humaine zéro, on a vite fait de vous coller dans un charter si l'amour inconditionnel n'est pas au rendez-vous. Alors, ces derniers romantiques de notre monde effectuent un magnifique travail de séduction et de drague débridée pour sauver leur peau. Leur amour brûlant et fauve, pâissant et rougissant à notre présence fugitive et délicate, grognant à notre simple évocation, est une preuve irréfutable que l'humain existe. Les animaux nous rappellent à notre condition de vivant.

Agnès Desarthe est la philosophe de cette communauté. Leur Socrate, leur Noé, leur SPA. Au tout début, quelqu'un m'a dit que ce portrait devait être écrit avec le cœur. D'accord. Laissez-moi d'abord l'attraper et en route. C'est un signe aussi, un Mac Guffin certainement. Parce

que tous les livres d'Agnès, et plus encore ses contes animaliers, ont à voir avec l'amour. Les animaux lui servent à parler de cette chose étrange, ils sont ces braves gens qui ne courent pas les rues. Yanker le cocker, Igor le labrador, Omar le ouistiti, Milos le gnou, Tony et Mario les chats, des figures de l'humanimalité. Tous nés quelque part, tous à la recherche d'un endroit où il ferait bon être soi-même et vivre, tous montrant d'une manière drôle et tendre que nous sommes chacun le Juif de quelqu'un, des exilés sur notre route commune, des sans-papiers. Et tous de poser la question de l'appartenance au monde, cette détermination qui nous enrachine à des illusions et nous pousse un jour à rêver notre propre vie, à espérer mieux.

Le monde en a fini de faire ses premiers pas hésitants, il devrait marcher et il n'y arrive pas tout seul. Ces animaux l'aident. Ils lui tiennent la main et lui montrent la seule voie possible : se comporter en êtres humains. Agnès sait que nous pouvons tous crever d'être persécutés, montrés du doigt, chassés comme un bouc émissaire et que nous sommes transportés, béatifiés, illuminés de devenir la femme du bouc émissaire, admirée pour la beauté de son chant. L'amour, encore l'amour. La littérature, encore la littérature pour passer des liens, tendre des fils invisibles, pour construire des tombeaux de préjugés, de mauvaises intentions et de racisme, et ainsi faire acte de résistance. Henry Miller disait qu'écrire imposait de se fondre dans le courant commun, de ne plus jouer les monstres pour redevenir poisson. Agnès Desarthe a des écailles, les yeux et le style agiles, elle se faufile partout où la vérité peut faire mal avec la grâce d'un être fait pour son milieu, elle laisse l'animal qui est en elle surgir, elle renonce à dompter sa sau-

vagerie et elle nous la montre. Elle doute de notre humanité. Parfois, elle voudrait passer à la banque des yeux pour en changer. Cela ressemblerait certainement à une scène des Marx Brothers. Elle doute parce que quelque part elle y croit. Elle sait que les animaux ne sont pas toujours là où on les imagine et que nous devons lutter en nous-mêmes pour tempérer ces sombres ardeurs. Que nous sommes nos propres survivants.

Tout ce qu'on ne dit pas par Florence Seyvos

Imaginez que vous ayez un souci. Pas forcément très grave, mais quelque chose qui vous tracasse. Vous ne savez pas obligatoirement ce que c'est, d'ailleurs. Cela peut être un malaise diffus. Une sorte de nuage dans votre esprit, un poids ou un léger pincement au cœur.

Heureusement, ce jour-là, vous avez rendez-vous pour le thé avec Agnès Desarthe.

Vous êtes installée dans la cuisine, la bouilloire commence à ronfler doucement.

« Comment vas-tu ? » demande Agnès.

« Bien », répondez-vous, parce qu'en fait, vous allez plutôt bien, à part cette chose indéfinissable, cette ombre dans un coin de votre tête. Cela ne vaut sûrement pas la peine de tenter d'en parler. C'est juste un petit tracas sans intérêt. C'est un peu comme si vous aviez une tache sur votre tee-shirt : elle ne se voit pas beaucoup, cependant vous craignez un peu qu'elle ne parte pas au lavage.

Peut-être dites-vous, d'une voix incertaine : « Je sens qu'il y a quelque chose qui me tracasse, mais je ne sais pas exactement quoi. » Ou bien : « Quelques petits soucis, mais vraiment sans intérêt. » Vous pensez surtout : de toute façon, ce n'est pas racontable.

Pour Agnès Desarthe, une histoire pas racontable, ça n'existe pas.

Une histoire impossible à entendre, à comprendre, ça n'existe pas.

Une ombre sans intérêt, ça n'existe pas non plus.

Elle sait depuis mille ans que ce qui fait le sel de la vie, c'est l'absolue spécificité de chaque histoire et de celui ou celle à qui elle arrive. Que chaque détail compte, car chaque détail est un sentiment. Et chaque sentiment est infiniment précieux, sinon de quoi serions-nous riches ?

C'est ainsi que toutes les histoires du monde, et surtout les plus incongrues, semblent pouvoir s'échouer tranquillement dans la cuisine d'Agnès. Là, elles peuvent sortir de leur coquille, de leur petit tunnel, sans crainte. On ne leur dira pas : rentrez chez vous, vous avez mauvaise mine, vous êtes trop compliquée, vous êtes contradictoire, vous êtes triste, vous ne ressemblez à rien.

N'essayez pas de résumer une histoire lorsque vous la racontez à Agnès Desarthe, ni de la survoler. Vous gâchez son après-midi et le vôtre. Et si votre tracas est enfoui comme une petite bestiole qui se serait cachée sous une montagne de feuilles, ne vous en faites pas : avec délicatesse, avec patience et bienveillance, Agnès écartera les feuilles, jusqu'à ce que pointe enfin son museau fiévreux. Et ensuite, elle lui proposera un peu de thé.

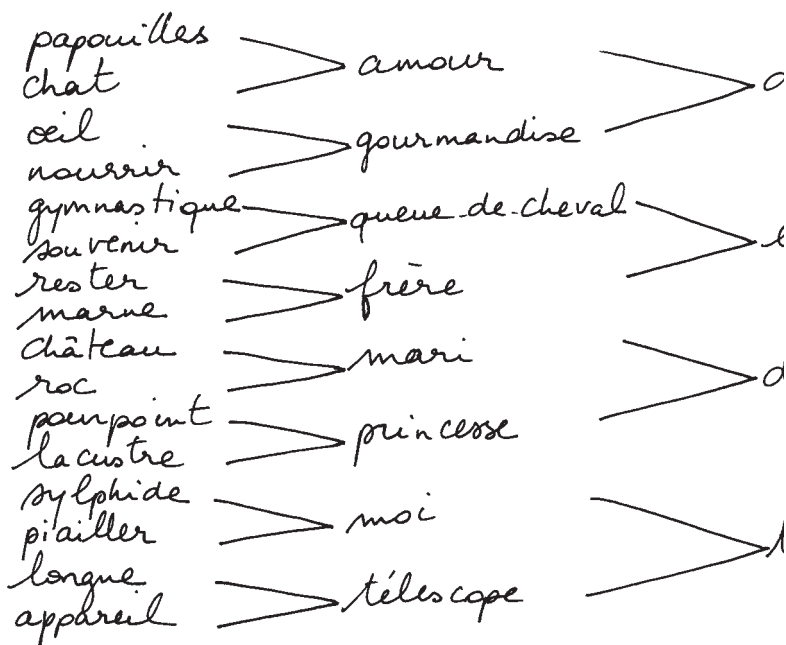
Souvent, les héros et les héroïnes d'Agnès Desarthe se mettent dans des situations extrêmement embarrassantes. Totalement incongrues. Inavouables. Des situations parfois affreusement angoissantes et qui semblent sans solution. Nous les reconnaissons. Ce ne sont pas celles-ci en particulier que nous avons vécues – quoique... –, mais ce malaise sourd, ce nœud au ventre, cette envie de disparaître sous terre et, quelquefois, la conviction que c'en est fini,

qu'on vient de gâcher irrémédiablement sa vie, leurs émotions nous sont si familières.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer que ces héros et ces héroïnes créés par Agnès, personnages jaillis d'un instantané et qui, tel Pinocchio touché par la baguette de la fée, sont nés à la vie romanesque, se sont tous un jour ou l'autre assis dans cette cuisine avec leur ombre, avant qu'Agnès ne retourne à son ordinateur.

Car un bon personnage de roman, c'est un personnage qui se sent aimé.

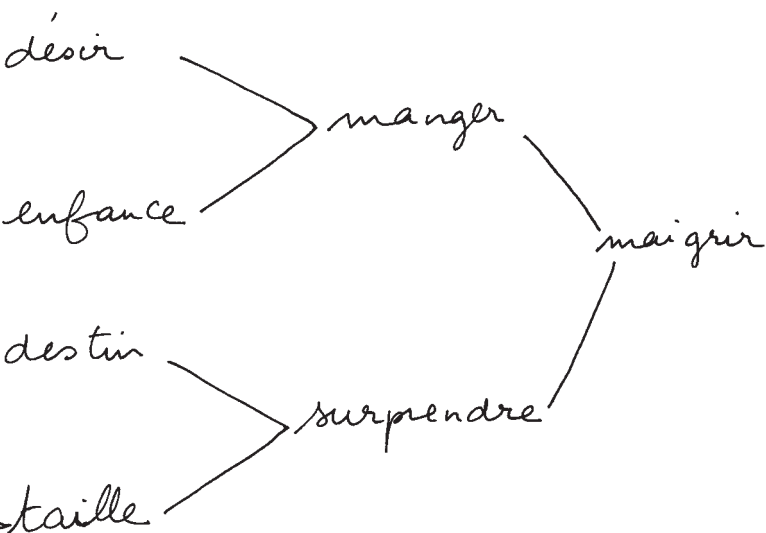
Le dernier mot



La règle du jeu

Pour jouer au Dernier Mot, c'est très simple. Vous prenez les seize premiers mots qui vous passent par la tête. Vous les écrivez en colonne. Ensuite, sans trop réfléchir (mais un peu quand même), vous les associez deux par deux dans l'ordre, et vous en tirez un nouveau, auquel vous ont fait penser les deux précédents. Vous obtenez une deuxième colonne, de huit mots cette fois. Et ainsi de suite, jusqu'à ne plus obtenir qu'un dernier mot, très significatif de vos obsessions inavouées, de votre être profond, de l'étendue de votre vocabulaire, ou, tout simplement, de votre

par Sophie Chérier



humeur du moment. Il ne vous reste plus qu'à commenter vos choix.

Mercredi 1^{er} mars 2006, 18 heures. Agnès Desarthe inaugure cette nouvelle rubrique de notre catalogue (vous retrouverez Le dernier mot dans le catalogue des nouveautés), inspirée d'un jeu psycho-littéraire, jadis pratiqué dans l'émission « Les décaqués » de France-Culture, sous une forme légèrement différente. En fond sonore, un enfant prend son cours de piano, et un mari prépare une expédition au Stade de France pour le soir même en cherchant des chaussettes, ce qui laisse Agnès sereine et rieuse.

J'ai choisi PAPOUILLES à cause de sa sonorité. Avec CHAT, ce qui me venait, c'était caresse, qui s'est tout de suite tamponné avec AMOUR. GOURMANDISE, parce que c'est le sentiment qu'on éprouve quand on voit, avec son CEIL, ce dont on va se NOURRIR. C'est se faire plaisir avant le plaisir. C'est mon état. Quand j'étais adolescente, j'avais une copine qui adorait lire, et j'avais remarqué qu'elle ralentissait chaque fois qu'on passait devant une librairie. Je me disais : «C'est pas possible, elle fait semblant ! Y a rien à voir dans la vitrine d'un libraire ! Quand on ralentit, c'est devant une pâtisserie, comme moi ! » Eh bien, j'ai changé. À présent, je ralentis devant les deux.

Ma prof de GYMNASTIQUE de cinquième, je crois, avait une QUEUE-DE-CHEVAL très tirée, elle trouvait que ça faisait dynamique. J'en parle dans *Je ne t'aime pas, Paulus*, parce que c'est un SOUVENIR qui m'a marquée. Elle s'appelait Mme Antoine. Je pleurais beaucoup en GYM. Quand on faisait de l'endurance, je m'asseyais au bord et je pleurais. Au bac aussi, j'ai pleuré, parce que je n'arrivais pas à grimper à la corde. Et là, chose qui n'arrive jamais, le prof examinateur m'a mis de la résine sur mes tennnis et j'ai pu grimper ! Merveilleux SOUVENIR, même si j'ai eu 4.

Mon FRÈRE a une maison au bord de la MARNE mais, quand j'ai dit MARNE, je n'ai pas pensé à lui tout de suite. J'ai peut-être associé RESTER avec le verbe marnier ? Mon FRÈRE voyage beaucoup, il est chanteur d'opéra, c'est Laurent Naouri, donc il ne peut jamais RESTER au bord de la MARNE. Il bouge tout le temps et pourtant il donne l'impression d'être amarré.

Mon MARI, Dante, allait quand il était petit dans une colonie de vacances légendaire de la Commission centrale de l'enfance, qui s'appelait le CHÂTEAU du ROC. Cet endroit représentait une initiation. Les gens qui y sont allés n'étaient plus les mêmes en en sortant, et ensuite ils se reconnaissent entre eux. J'adore quand mon MARI me raconte les histoires de cette colo. J'avais envie de m'en inspirer, mais ça a été fait magistralement par un ami, David Lescot, sous forme de pièce de théâtre.

PRINCESSE, parce que POURPOINT est un vêtement de l'époque des PRINCESSES. Quant à LACUSTRE, c'est typiquement le genre de mot dont j'ignore le sens jusqu'au moment où je cherche vraiment. Je pense que ça veut dire «sous l'eau» (alors qu'en fait ça veut dire le contraire: sur l'eau, comme les cités lacustres qui étaient bâties sur pilotis). Je suis en train de penser à l'univers des contes, à cause de POURPOINT, et comme *La Petite Sirène* est un conte fondateur pour moi, je me dis: sous l'eau, y a quoi? Y a *La Petite Sirène*.

SYLPHIDE et PIAILLER devraient donner POULE-PIAILLER, directement, et SYLPHIDE par contorsion, opposition. Mais en fait ça donne MOI, car POULE est un de mes noms de code. J'en ai plein: Nénesse, Gnagna... POULE est un nom de code que je me donne à moi-même. Quand j'étais petite, ma sœur m'appelait Poupou, donc tout ce qui est du radical Pou- me désigne. Par exemple, mon disque dur s'appelle Poupou et ma clé USB Poupette. Ce sont des petits morceaux de moi que j'ai parfois besoin de retrouver, alors autant les appeler par leurs noms!

SYLPHIDE est associé à MOI aussi parce que, à une époque de ma vie bien sûr révolue (l'époque de Mme Antoine) je mangeais tellement de fromage à 0 % de marque SYLPHIDE qu'à force il en coule dans mon sang.

J'ai mis LONGUE parce que ça manquait d'adjectifs, puis à cause d'APPAREIL j'ai pensé à LONGUE-vue, mais, comme APPAREIL est masculin, j'ai plutôt dit TÉLESCOPE. Je n'ai pas de TÉLESCOPE ni de LONGUE-vue mais je passe beaucoup de temps à contempler. La vue est le sens dont je me sers le plus. J'adore regarder les belles personnes, filles ou garçons, la belle nature. Je suis perpétuellement étonnée. Qu'on puisse avoir à notre disposition une prairie au printemps, je trouve ça incroyable. C'est un luxe, et en même temps une jouissance gratuite, inoffensive, facile à obtenir. Bien sûr, j'ai grandi en détestant la campagne, puis j'ai passé beaucoup de temps, adulte, à chercher une maison de campagne, qui finalement nous est tombée dessus, en Normandie. C'est une leçon qui m'empêche d'avoir des préjugés ou de considérer que telle personne est indécorable : dans ma vie, il y a beaucoup de choses que je n'ai d'abord pas aimées, puis que j'ai aimées.

DÉSIR car, tout à coup, AMOUR associé à GOURMANDISE n'est plus l'AMOUR en général, il devient très clairement beaucoup plus ciblé, beaucoup plus sexuel. Quand je suis amoureuse de quelqu'un, j'ai envie de le manger. Ces deux paradigmes sont totalement liés pour moi.

Le seul point commun que je vois entre QUEUE-DE-CHEVAL et FRÈRE, c'est que ce sont deux éléments de mon ENFANCE.

J'ai été archi-conditionnée par l'épilogue des contes: ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Ça a été LE message à suivre absolument. Le DESTIN. Autour de moi, on n'avait pas une vision très positive de l'amour. Il était toujours critiqué, mis en procès, il semblait toujours menacé: « Ça ne dure pas, c'est de l'arnaque, des jeux d'intérêt, etc... » Moi, j'avais du coup très envie de prouver qu'au contraire l'amour était archi-vivable, joyeux, bénéfique! Je me disais: ça cache quelque chose! Pour qu'on en dise autant de mal, c'est que ça doit être un très bon truc! Et aujourd'hui que j'ai accompli ce DESTIN de PRINCESSE en épousant mon MARI et en lui donnant deux beaux enfants, je trouve toujours que l'amour est un très bon truc!

J'assume TAILLE. Je suis très grande: 1,78 mètre, donc TÉLESCOPE associé à MOI, ça me fait penser à ma taille. Mais, en même temps, je me suis souvent sentie petite. D'où ma fascination pour *Alice au pays des merveilles*, qui ne cesse de grandir et de rapetisser, ce qui est au plus juste de ce que nous sommes: tout est relatif. Je ne me sens grande que quand je rencontre quelqu'un de plus grand que moi...

C'était une obsession, dans l'ENFANCE, de MANGER. C'était mon plus vif DÉsir. Bien entendu, il fallait que je fasse attention, que je ne ralentisse pas tant que ça devant les pâtisseries, que j'avale des SYLPHIDES...

SURPRENDRE, peut-être à cause de cette idée que la TAILLE est relative. On peut SURPRENDRE et être surpris parce qu'on l'a prise pour argent comptant, et en fait non. La TAILLE est une évaluation. Tout ce qui est déter-

minisme physique ou psychologique m'a toujours énervée. Le DESTIN, je le vois comme un glas qui sonne. C'est le contraire de SURPRENDRE. Ta TAILLE, tu ne la changeras pas. Eh bien si ! On peut SURPRENDRE ! On va SURPRENDRE !

D'ailleurs, voilà : mon dernier mot, c'est une surprise. Tu MANGES, tu MANGES, tu vas grossir ! Eh bien non ! Surprise : tu MAIGRIS. Avoir le dernier mot, ça ne me plaît pas du tout. Ça signifie vouloir avoir raison à tout prix, c'est comme un couperet qui tombe. Mon dernier mot à moi ne sera pas un grand mot, une révélation, ce sera une bêtise. Exprès !

Texte d'une conférence sur l'enseignement de la Shoah et la création artistique

Par Agnès Desarthe

Grace Paley, pour tenter de définir le mouvement qui préside à la création littéraire, a dit : « On écrit avec ce que l'on ne comprend pas. » On écrit avec ce que l'on ne comprend pas et qui pourtant nous obsède, nous réjouit, nous excite, nous tourmente.

Une fois le mouvement amorcé, il ne s'agit nullement d'expliquer, encore moins de démontrer, mais plutôt d'arpenter le doute, d'explorer sa propre incompréhension et de l'étendre, de l'étirer jusqu'à ses limites ultimes.

Ma mère m'a raconté un grand nombre de fois quand et comment son père avait été déporté, à quel moment on pensait qu'il était mort (bien que la date et les circonstances demeurent à ce jour inconnues). Elle m'a parlé du sentiment qu'elle avait éprouvé lors de sa disparition, de son angoisse, de la longue attente du retour. Elle s'est exprimée à plusieurs reprises, consciencieusement, et moi, qui suis pourtant d'un naturel attentif, je n'ai jamais été capable de retenir la moindre information. Il faut toujours qu'elle me le redise, qu'elle m'en reparle, qu'elle cite à nouveau les lieux et les dates.

J'ai longtemps cru qu'elle racontait mal, si mal que je n'y comprenais rien. Ensuite, j'ai pensé que j'écoutais mal,

si mal que je ne me souvenais de rien. Mais en relisant le livre de Ruth Klüger, *Refus de témoigner*, j'ai découvert une expression qui a éclairé d'un jour nouveau cet inquiétant malentendu.

Ruth Klüger, qui a été déportée adolescente à Theresienstadt, puis à Auschwitz, écrit que, dans la transmission de son expérience, elle se heurte presque toujours, sans que son interlocuteur s'en rende compte, à un « problème cognitif ». Il y aurait, selon elle, une spécificité du contenu qui empêcherait le récit des camps d'être élaboré par son récipiendaire. La personne qui reçoit l'information n'a pas les moyens, intellectuels ou affectifs, d'en traiter les différents éléments. On se retrouve dans une situation de parole compliquée où les mots n'ont pas de référent commun ; ils sont coupés du réel, dans la mesure où l'on parle de l'impensable, de l'invivable, de l'inadmissible. On en viendrait presque à se rabattre ironiquement sur un « Quand un déporté rencontre un autre déporté, qu'est-ce qu'y se racontent ? Des histoires de déportés ». Excluant de cet échange les autres qui préfèrent, eux, raconter et écouter leurs propres histoires. Ne pourraient comprendre que ceux qui l'ont vécu. Pareillement, ne pourraient l'écrire que ceux qui y ont été.

Je n'en suis, pour ma part, pas certaine.

« On écrit avec ce que l'on ne comprend pas. » Cette maxime ouvre deux pistes contradictoires. L'une des voies possibles consisterait à considérer que le « problème cognitif » lié à la représentation de la Shoah est justement ce qui fonde la nécessité d'en faire un sujet littéraire. La piste alternative nous conduirait, en revanche, à désespérer de la possibilité même d'une représentation, dans la

mesure où elle ne fait que rencontrer inlassablement la stupeur – dans le meilleur des cas – et l’incrédulité – dans le pire.

Peut-on, doit-on transmettre et enseigner la Shoah ?

Citons, à ce propos, la réflexion de Steven Spielberg – dont je ne tiens ni à cautionner ni à critiquer l’œuvre – qui expliqua qu’il s’était véritablement décidé à réaliser *La Liste de Shindler* lorsqu’il avait découvert que, pour une large proportion de jeunes Américains, le terme « Shoah » faisait référence à une fête juive.

Encore une histoire de malentendu.

Gorgio Agamben, dans *Ce qui reste d’Auschwitz*, au cours de l’étude qu’il consacre aux différents termes utilisés pour désigner l’extermination des Juifs, note que « La formation d’un euphémisme, dans la mesure où l’on y remplace le nom propre d’une chose dont on ne veut pas entendre parler par une expression atténuée ou altérée, comporte toujours une certaine ambiguïté ». Il rappelle, à cette occasion, que c’était peut-être ce terme, « Shoah », que Primo Levi avait à l’esprit lorsqu’il dénonçait la tentative d’interpréter l’extermination comme une punition de nos péchés, dans la mesure où le terme de « Shoah » – qui signifie « dévastation ou catastrophe », est souvent lié, dans la Bible, à l’idée d’un châtement divin.

Ce qui me chagrine, moi – histoire de continuer dans l’euphémisme –, c’est que c’est un mot hébreu, un mot qui risque donc de faire croire que l’extermination des Juifs est un problème qui ne concerne qu’eux – ce que la plupart des gens préfèrent d’ailleurs penser.

Comment ne pas tomber sur l’écueil non moins tranchant du conflit de principe et de pratique entre ensei-

gnement et création ? Dès lors qu'une œuvre se mêle de pédagogie, l'art s'en échappe comme d'un pneu crevé.

Si l'on écrit pour édifier, on risque d'ennuyer, de dégoûter, et l'on est certain de manquer l'objectif.

I. B. Singer exprimait ses doutes de la manière suivante : « L'espoir que la grande littérature puisse apporter la paix ou améliorer l'humanité est sans aucun fondement. » Il écrivait encore : « Au mieux, l'art ne peut être autre chose qu'un moyen d'oublier un moment le désastre humain. »

Il serait naïf de vouloir s'unir sous la bannière d'un « plus jamais ça ». La barbarie a sa place dans l'humanité, dans son histoire, dans sa construction. Le ratio entre le bien et le mal est constant, ce qui réfute, j'en ai peur, toute idée de progrès. L'équation est cependant moins simple qu'il n'y paraît car bien et mal ne se répondent pas terme à terme. Il n'est jamais rien sorti de bon de l'extermination de six millions de Juifs. De la même manière, on ne peut prétendre que le délire nazi a été la suite logique du parachèvement et de la sophistication extrême d'une culture dont le raffinement et la poésie étaient les pierres angulaires. C'est davantage une question de forces, de forces qui manquent cruellement de vecteurs mais qui, dans leurs oppositions constantes, créent la possibilité d'une vie et d'une pensée humaines. Je ne cherche pas à justifier le chaos, je tiens simplement à réfléchir sur son inéluctabilité. L'histoire avance comme l'homme qui marche, l'équilibre naît au prix d'une série de déséquilibres qui s'enchaînent, s'annulent.

Est-ce qu'enseigner la Shoah reviendrait à tenter de lutter consciemment contre ce trop violent déséquilibre qui a failli engloutir l'humanité tout entière ?

À un moment de notre histoire commune, nous sommes passés de l'autre côté, là où il n'y a plus d'humanité, plus de pensée. Enseigner la Shoah, c'est peut-être, avant tout, tenter de faire comprendre aux générations suivantes que l'extravagante violence qui hante leur quotidien prend sa source en amont, et qu'elles n'en sont pas, du coup, les seuls artisans.

Et c'est justement cela que tant de gens ont du mal à croire.

Je suis souvent frappée, et je l'ai été, il n'y a pas si longtemps, à la sortie du film de Polanski, *Le Pianiste*, par les très immédiates et très fréquentes réactions de défiance de certains spectateurs. J'entends des choses comme : « C'est pas possible. Là, dans telle scène, il va un peu loin... » Je réponds que, bien au contraire, l'artiste ne montre que ce qu'il est supportable de voir, mais qu'il demeure plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Cette incrédulité est la traduction d'un cheminement de pensée dont les conclusions sont terribles : « Si cela avait été si terrible, personne n'en serait revenu, et nous-mêmes ne devrions pas pouvoir exister. » Il semble effectivement impensable que, après un séjour collectif – victimes et bourreaux mêlés – dans la négation de l'humain, l'espèce ait pu se perpétuer. Nous serions là, calmes et bien portants, occupés de tas de futilités essentielles, alors que, sur des kilomètres carrés, sur des jours, des mois et des années, on a transgressé un à un tous les interdits censés nous constituer en tant que corps social ?

Enseigner la Shoah, c'est enfoncer ce clou dans la tête des gens. En commençant par leur faire comprendre qu'ils ont tous, comme par un effet de contagion, subi un traumatisme.

Certains, comme le rapporte Ruth Klüger, s'en défendent en disant qu'ils ne peuvent s'identifier ni aux victimes ni aux bourreaux. Refuser de faire cet effort, revient à nier aux acteurs de cette tragédie leur appartenance à l'espèce humaine – à moins qu'en formulant pareille réserve le locuteur ne fasse que s'en exclure lui-même, ce qui n'est pas moins grave ni moins dangereux.

Afin de renouer le fil de l'identification, il faut parler, il faut écrire, il faut représenter; mais n'ai-je pas dit plus tôt qu'à vouloir utiliser l'art à des fins pédagogiques on risquait de le vider de sa substance?

Ce danger ne guette, cependant, que l'auteur qui écrit ce qu'il veut, celui qui est prêt à se plier à des impératifs dogmatiques. Pour celui qui écrit seulement ce qu'il peut – condition préalable à toute création honnête, il en va tout autrement.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, dans la plupart des livres sérieux que j'ai lus sur le sujet – je précise sérieux car j'en ai lu un certain nombre de ridicules, d'imbéciles ou, plus souvent, de kitsch –, l'écrivain se pose la question de sa légitimité et y répond, le plus souvent, de manière extrêmement prudente, voire désespérée.

Primo Levi récuse son statut de témoin en arguant que les seuls véritables témoins sont ceux qui ne sont plus là pour prendre la parole. Cynthia Ozick, à plusieurs années d'écart, dit en parlant de son roman, *Le Châle*, qu'elle aurait préféré ne pas produire de l'art à partir de l'Holocauste. Interrogée par la *Paris Review* sur ce livre, elle répond: «Je ne veux pas brouiller les pistes, inventer, imaginer, et pourtant, je l'ai fait. Je ne peux pas ne pas le faire. Ça vient. Ça envahit.»

Qu'y a-t-il derrière ces scrupules et de quelle nature est la pulsion qui finit par les terrasser ?

Ces scrupules ne sont pas que les produits de l'imagination névrotique des artistes ; ils répondent à un soupçon largement répandu concernant toute œuvre d'art et plus spécifiquement, toute œuvre de fiction. Cette défiance est encore plus aiguë à une époque où la vérité scientifique règne en maître sur nos vies. Je cite pour preuve un extrait de l'introduction au colloque intitulé « Enseignement de la Shoah et représentation artistique » pour lequel ce texte a été écrit : « Ainsi semble se creuser l'écart entre le récit historique, soucieux avant tout de la vérification des faits, et celui des fictions, qu'elles soient écrites ou filmées, où tout semble permis. »

Les dangers de la fiction sont nombreux. Elle risque d'édulcorer, de caricaturer, de parodier, d'exagérer. Elle a, en contrepartie, l'incalculable avantage de pouvoir tisser des liens nouveaux entre des mots et leurs référents. L'écriture seule permet – lorsqu'elle est poétique, c'est-à-dire lorsqu'elle travaille à l'intérieur même de la langue – de créer des réseaux de sens inédits, d'inverser le mouvement qui va de la chose au mot, pour le faire rebondir, à l'inverse, du mot sur la chose. Le monde devient alors, en partie, une émanation de l'art.

Mais revenons à l'opprobre jeté sur la fiction. Afin de clarifier le plus possible mon propos, je choisis de m'exprimer sur le cas limite que constitue l'ouvrage de Benjamin Wilkomirski, *Fragments*, un récit des camps que l'on a pris, à tort, pour une autobiographie et qui fit scandale il y a quelques années. Il fut accusé d'escroquerie dans la mesure où son récit avait été présenté par lui-même et, du coup,

par son éditeur comme un témoignage. Cette affaire qui suscita – en particulier chez les journalistes, grands gardiens, on le sait, de la très précieuse vérité historique – une levée de boucliers quasi unanime, cette affaire me fait, moi, beaucoup rire. Pourquoi? Parce que cette belle indignation est le revers exact d’une forme particulièrement pernicieuse d’attaque menée parallèlement contre la création artistique. Je m’explique: dans le même temps qu’on reproche à l’auteur de *Fragments* de ne pas avoir vécu ce dont il témoigne, on «accuse» nombre de romanciers de ne faire que de l’auto-fiction (tant et si bien que certains d’entre eux ont choisi de reprendre ce terme à leur compte). Partout on guette l’autobiographie, on débusque l’«histoire vraie», seule miette encore suffisamment croustillante pour émoustiller les mâchoires lassées de la foule. On ne peut concevoir qu’il puisse exister quelque chose d’aussi mystérieux et irrationnel que l’imagination, quelque chose d’aussi subversif et dégoûtant que la distorsion volontaire de notre chère vérité objective.

Les scrupules sont donc plus que jamais de mise à l’heure où un genre bien particulier de puritanisme exige des écrivains qu’ils aient vécu ce dont ils parlent. Que fait-on de la sensibilité, de la porosité, de la faculté d’identification? Celle-là même qui est à l’œuvre – certes de manière pathologique – chez Benjamin Wilkomirski.

Je voudrais d’ailleurs à ce sujet faire flancher encore davantage la conviction, si largement partagée, que seul celui qui a vécu a le droit de s’exprimer, en citant le cas troublant de Franz Kafka. Car c’est peut-être lui qui a produit l’œuvre la plus à même d’éduquer sur la Shoah. Elle illustre en effet parfaitement plusieurs des principes

majeurs du système concentrationnaire : la déshumanisation liée à la rupture du phénomène d'identification dont *La Métamorphose* est l'allégorie parfaite, ainsi que l'absurdité d'un ensemble de règles qui ne visent qu'à perpétuer un système lui-même absurde, improductif et fondé sur l'exclusion, dont *Le Château* et *Le Procès* expriment la violence.

Je pense que Kafka a écrit sur la shoah non parce qu'il était médium ou visionnaire, mais seulement parce qu'il était intellectuellement et affectivement enclin à envisager le pire. Dans son cas, le pire était à venir.

Scrupules des auteurs de fiction, scrupules partagés par les auteurs de récits et de témoignages, parce qu'ils savent au fond une chose que l'on choisit trop souvent d'ignorer, à savoir que l'impératif moral de l'écrivain, la responsabilité qui enchaîne l'artiste à son sujet, n'a rien à voir avec la vie privée de l'artiste en question, elle n'existe que dans la tension permanente entre l'histoire qu'on raconte et le talent nécessaire à l'exploiter. Pour écrire sur la Shoah, il faut simplement avoir le talent pour.

Je me méfie de ce mot qui traîne à sa suite des relents d'élitisme et crée, dès qu'on l'utilise, de douloureux malentendus. Cynthia Ozick n'a pas plus de talent que Faulkner, seulement elle a le talent correspondant au sujet qu'elle ne peut pas s'empêcher d'aborder. On pourrait rétorquer que c'est parce qu'elle est juive alors qu'il ne l'est pas. Je répondrai sans les citer – que certains auteurs juifs se sont fendus de livres particulièrement calamiteux sur ce thème qu'ils sont pourtant censés maîtriser.

Ce qui m'amène à préciser la nature d'un autre genre de scrupules, dont j'ai fait moi-même l'expérience. J'y

pense soudain, et ce n'est pas un hasard; c'est à cause du léger tremblement qui s'empare de moi quand je dis, même sans les nommer, que certains auteurs ont commis des œuvres sur la Shoah que je me permets de trouver lamentables. L'ampleur et la gravité du sujet, de la même manière qu'elles inhibent l'écrivain, font trop souvent écran au jugement du lecteur. «Si ça parle de ça, c'est forcément bien, c'est forcément profond.» Une fois la puissance importée de l'extérieur, on n'a plus besoin de l'écriture, qui ne fait alors que s'adosser à son propos, s'y repose et s'endort.

Quand je dis que j'en ai moi-même fait l'expérience, c'est parce que j'ai remarqué que ceux de mes livres dans lesquels il était question – même très vaguement – de la Shoah bénéficiaient d'un accueil tout à fait particulier (spécialement en Allemagne). J'aurais pu m'en réjouir et en faire un petit fonds de commerce. Mais non. Je me suis dit «Tiens, j'ai appuyé sur la mauvaise conscience de quelqu'un!» Je ne crois pas que ceux de mes livres dans lesquels il n'est pas explicitement question des camps soient moins bons, mais force est de constater qu'ils «marchent moins bien». Cela peut sembler cynique de se livrer à ce genre de réflexion, mais force est de constater que, dès qu'on parle de ça, on bénéficie, chez un certain public, d'une délicieuse immunité. C'est très doux d'échapper aux critiques, très confortable de se tenir au-dessus d'elles. Cependant, à trop jouer ce jeu, on risque, une fois que le barrage du refoulé aura cédé, de se retrouver dans la mire d'un dévouement meurtrier.

Mais je parlais de mes scrupules. Que dois-je en faire? Ce que ferait n'importe qui à ma place, les laisser se

débrouiller avec mes pulsions. L'idée, comme l'écrit Singer, qu'une des conditions nécessaires et quasi suffisantes pour écrire une histoire est d'être convaincu que personne d'autre ne pourrait l'écrire à notre place me semble être la bonne. J'écris ce que je peux.

Lorsque j'écris sur les camps, je ne fais rien d'autre que traduire en mots le regard égaré de ma mère, ses gestes dont la brusquerie m'a toujours stupéfiée. Je transforme en mots ce que mon corps a subi.

Peu importe qui raconte pourvu qu'il raconte bien. C'est là, encore une fois, et pas ailleurs que se place ce que j'appelle la responsabilité de l'écrivain. Il faut, comme disent les enfants, «être cap».

Me voilà dans de beaux draps à présent pour parler de ce que je fais moi. Je ne sais pas si je suis «cap» et ce n'est pas à moi d'en juger, je prends le risque, et je le prends d'autant plus volontiers que la moitié de ma vie d'écrivain se passe en compagnie des enfants.

J'aimerais évoquer un conte que j'ai écrit il y a quelques années et qui s'intitule *La Femme du bouc émissaire*.

J'avais déjà eu l'occasion de constater, à propos d'autres livres dans lesquels il était explicitement question des camps, qu'il n'est pas facile d'aborder ce thème avec des enfants ou des adolescents. Cela pour deux raisons : la première, c'est que souvent ils savent si peu de choses sur cette période de l'histoire que tout est à faire, la seconde parce que c'est un sujet segmentant. (J'emploie volontairement ce néo-barbarisme issu du milieu du marketing, car il s'agit malheureusement un peu de ça.) En gros, disons que, si vous parlez des camps à des jeunes qui ont appris, et c'est peut-être une chance, à revendiquer leur identité commu-

nautaire, on risque d'aboutir à des débats passionnants du genre: «Et les esclaves africains, qu'est-ce que vous en faites? Et le génocide arménien, c'est quoi pour vous? etc.» Chacun brandissant la souffrance de son peuple dans une lice à la fois comique et affligeante.

Ce n'est pas à cause de cet «échec pédagogique» que j'ai écrit *La Femme du bouc émissaire*; je ne pratique pas, comme je l'ai déjà dit, la préméditation. Mais j'ai été surprise de constater, chaque fois que je suis allée présenter ce livre dans les écoles, que, au contraire de la Shoah, le thème du bouc émissaire n'était absolument pas segmentant. Les enfants voyaient très bien de quoi je parlais et, au besoin, me montraient même du doigt celui qui, dans leur classe, occupait cette fonction.

À partir de là, tout ou presque devenait possible, car on est toujours le bouc émissaire de quelqu'un.

Une fois que la chaîne identificatoire est ressoudée, la compréhension suit, avec ses incidents et ses malentendus certes, mais elle trouve au moins les conditions nécessaires à s'amorcer.

Là où cette chaîne identificatoire a été brisée, le premier travail à faire, si l'on veut enseigner, c'est d'en raccorder un à un les maillons. Seul l'art, selon moi, possède la science et la patience nécessaires à accomplir cette tâche.

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Albums

Juanita le pingouin, illustré par Marjolaine Caron, (épuisé)

L'Expédition, illustré par Willi Glasaeur, (épuisé)

Les pieds de Philomène, illustré par Anaïs Vaugelade, 1997

Petit Prince Pouf, illustré par Claude Ponti, 2002

Le mariage de Simon, illustré par Anaïs Vaugelade, 2010

Dans la collection *Mouche*

Abo, le minable homme des neiges,

illustré par Claude Boujon, 1991 (épuisé)

La fête des pères, illustré par Benoît Jacques, 1992

Le roi Ferdinand, illustré par Marjolaine Caron, 1992

Benjamin, héros solitaire, illustré par Véronique Deiss, 1993

La femme du bouc émissaire, illustré par Willi Glasauer, 1993

Les grandes questions, illustré par Véronique Deiss, 1999

Les trois vœux de l'archiduchesse Von der Socissèche,

illustré par Anaïs Vaugelade, 2000

Le monde d'à côté, illustré par Anaïs Vaugelade, 2002

À deux c'est mieux, illustré par Catharina Valckx, 2004

Igor le labrador, illustré par Anaïs Vaugelade, 2004

C'est qui le plus beau ? illustré par Anaïs Vaugelade, 2005
Les frères chats, illustré par Anaïs Vaugelade, 2005
Je veux être un cheval, illustré par Anaïs Vaugelade, 2006
Mission impossible, illustré par Anaïs Vaugelade, 2009

Dans la collection *Neuf*

Dur de dur, 1993 (épuisé)
Tout ce qu'on ne dit pas, 1995
Comment j'ai changé ma vie, 2004

Dans la collection *Médium*

Je ne t'aime pas, Paulus, 1991
Les peurs de Conception, 1992
Poète maudit, 1995
Je manque d'assurance, 1997
Je ne t'aime toujours pas, Paulus, 2005
La cinquième saison (recueil de nouvelles collectif), 2006
La plus belle fille du monde, 2009

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Éditions de L'Olivier

Quelques minutes de bonheur absolu, 1993

Un secret sans importance, 1996

Cinq photos de ma femme, 1998

Les bonnes intentions, 2000

Le principe de Frédelle, 2003

V.W. Le mélange des genres, (avec Geneviève Brisac) 2004

Mangez-moi, 2006

Le remplaçant, 2009

Dans la nuit brune, 2010

Pour en savoir encore plus :

www.ecoledesloisirs.fr

www.agnesdesarthe.com